

Marie-Dominique PHILIPPE

*un feu  
sur la terre*



MAME





Marie-Dominique PHILIPPE

*un feu  
sur la terre*

M A M E





*Merci*  
*à tous ceux qui ont collaboré sans réserve*  
*à l'immense tâche de la transcription des entretiens*  
*et à la réalisation de l'ouvrage.*  
*Ils ont permis cette œuvre commune.*

*Cum permissu superiorum*

Fr. Eric de Clermont-Tonnerre, o.p.  
*Prieur Provincial*







## PREFACE

Toute sa vie le père Marie-Dominique Philippe a étudié, prêché et enseigné la philosophie et la théologie.

Pour ses frères, pour les amis de la Communauté Saint-Jean, pour ceux qui ne le connaissent pas mais qui pourraient être touchés par le témoignage de foi du père Philippe, je voulais proposer un ouvrage accessible à tous.

Un ouvrage de réponses simples, pour tous ceux qui sont prêts à adhérer au message du Christ, prêts à la découverte de Dieu, disponibles pour le recevoir.

Trop nombreux sont ceux qui, par manque de réponses accessibles, se désintéressent, se scandalisent ou désespèrent et s'éloignent de la foi, s'éloignent de Dieu.

Trop nombreux sont ceux qui, par manque de réponses accessibles, se contentent d'une foi tiède et restent dans le confort d'habitudes et de bonne conscience fourni par une éducation proposant une religion sans exigences d'amour vraiment explicites.

Trop nombreux sont ceux qui, prêts à s'engager, restent sur le bord du chemin, emplis de frustrations, d'hésitations et qui par manque de réponses accessibles refusent encore le pas libérateur.

Qui est Dieu ? Pourquoi Dieu ? Dieu dans notre vie, dans la vie de tous les jours ... la recherche de la Vérité, la liberté,

l'absolu de Dieu, l'Ancien Testament, les Evangiles, l'Eglise, le scandale de la Croix, la division des chrétiens, le mal, la souffrance, la mort, mais aussi la solidarité, l'amour humain, le travail, la politique, la guerre ... la place de Dieu, le message du Christ et l'espérance dans les grandes épreuves de notre temps.

Près de 40 heures d'entretiens au cours desquels toutes ces questions et bien d'autres ont été abordées à travers le regard des "béatitudes" car celles-ci permettent de comprendre profondément l'œuvre de la grâce chrétienne et la transformation qui s'opère en nous.

Ce sont les béatitudes qui nous montrent cette personne chrétienne qui est à l'œuvre en nous. Levain qui transforme la pâte. Nous pouvons alors comprendre le sens profond et divin de toutes nos luttes.

Les Pères de l'Eglise prétendent que la parole de Dieu est du silex et que quand on frotte deux paroles de Dieu ensemble, alors naît un feu.

Le père Philippe a rapproché les sept présences du Christ et les Béatitudes. Il a allumé un grand feu.

Dans ce livre, la jeunesse de cœur et d'esprit, la joie, la pauvreté et la richesse du père Marie-Dominique Philippe, apportent avec simplicité et concision des réponses et des réflexions pour tous.

Avec ce livre, le père Marie-Dominique Philippe nous offre un ouvrage majeur, véritable héritage spirituel.

Alain Michel  
Fondation Hommes de Parole

*Heureux ceux qui ont une âme de pauvre,  
car le royaume des cieux est à eux.  
Heureux les doux,  
car ils posséderont la terre.  
Heureux les affligés,  
car ils seront consolés.  
Heureux les affamés et assoiffés de la justice,  
car ils seront rassasiés.  
Heureux les miséricordieux,  
car ils obtiendront miséricorde.  
Heureux les cœurs purs,  
car ils verront Dieu.  
Heureux les artisans de paix,  
car ils seront appelés fils de Dieu.  
Heureux les persécutés pour la justice,  
car le royaume des cieux est à eux.*

*Mt 5, 3-10*



## PROLOGUE

L'Évangile nous montre les béatitudes évangéliques comme une exigence propre du Christ dans notre vie, et l'Apocalypse nous présente les "sept esprits de Dieu"<sup>1</sup> comme guidant et conduisant l'Église. De fait, les sept esprits de Dieu "envoyés dans toute la terre"<sup>2</sup> mènent l'Église vers son terme, c'est-à-dire qu'ils permettent à l'Église de vivre en enfant de Dieu et en épouse du Christ ; ils viennent transformer en nous l'exercice de la foi, de l'espérance et de l'amour pour nous faire vivre des sept béatitudes évangéliques que l'Évangile nous présente comme l'exigence nouvelle, le dépassement de la Loi. L'Ancien Testament n'a pas, et ne peut pas avoir, les béatitudes ; c'est propre au mystère chrétien. Vivre avec le Christ, c'est vivre en bienheureux. C'est le propre de la vie chrétienne, parce qu'avec Jésus et par lui c'est la plénitude de l'amour qui nous est donnée. Et les béatitudes expriment et nous font vivre le mystère de la plénitude de l'amour. On n'est heureux, on n'est bienheureux, que dans la mesure où on vit de la plénitude de l'amour ; et, de fait, vivre avec Jésus et vivre en membre du Christ, c'est vivre les béatitudes évangéliques... ou au moins y tendre. Si Jésus a prononcé le discours sur la montagne, ce n'est pas pour qu'on s'arrête à un écrit, mais *pour qu'on en vive*, et le chrétien ne vit pleinement sa vie chrétienne que dans la mesure où il tend vers ces béatitudes, qui sont les sept manières dont l'Esprit Saint l'éduque. Et on peut dire que chaque membre du Christ est marqué d'une façon particulière par une des béatitudes évangéliques.

---

<sup>1</sup> Voir Ap 1, 4 ; 3, 1 ; 4, 5 ; 5, 6.

<sup>2</sup> Ap 5, 6.

“Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures, (...) je vais vous préparer une place.”<sup>3</sup> Ne peut-on pas dire que notre demeure dans la maison du Père, c’est de vivre spécialement de l’une des béatitudes ? puisqu’elles sont ce mystère de plénitude d’amour qui nous met auprès du Père.

La Loi n’est pas la *vie* du Fils bien-aimé du Père, tandis que les béatitudes le sont. Si nous voulons pénétrer les secrets du cœur du Christ, comprendre ses aspirations profondes, c’est par les béatitudes que nous le pourrons, et non par la Loi ; ce sont elles qui nous font comprendre ce qu’est la vie du Fils.

Les béatitudes, c’est l’amour du cœur de Dieu qui s’empare du cœur de l’homme ; et l’amour de Dieu, c’est l’Esprit Saint, et l’amour de Dieu en Dieu est *un*, il est la plénitude de l’amour. Quand l’amour de Dieu s’empare du cœur d’une créature, il ne peut plus avoir l’unité qu’il a dans la Très Sainte Trinité ; alors il se divise (si l’on ose dire) en sept dons de l’Esprit Saint, qui expriment comment l’amour, unique en Dieu, substantiel en Dieu, se “divise” dans la créature pour l’envelopper et la remettre dans l’unité. La créature, par définition, est toujours complexe ; Dieu seul est simple. Nous sommes de pauvres êtres extrêmement multiples, horizon entre terre et ciel. Nous sentons combien il est difficile de mener notre vie humaine dans sa complexité, et nous comprenons que seul l’amour de Dieu peut faire l’unité. Car seul l’amour fait l’unité (pas la connaissance) ; et il fait l’unité à travers les sept dons du Saint-Esprit, qui ramènent toute la complexité humaine à l’unité parce que chacun d’eux est une manière d’aimer Dieu.

C’est à travers les béatitudes qu’on devrait comprendre ce qu’est la vie chrétienne. La vie chrétienne, c’est la vie des fils de Dieu, et c’est le Fils de Dieu qui doit vivre en nous. Notre examen de conscience devrait porter sur les béatitudes et non pas sur les

---

<sup>3</sup> Jn 14, 2.

commandements de Dieu. Grâce aux béatitudes (et cela leur est propre), l'amour de Dieu, qui donne sens à notre vie, est présent à travers tous les détails de notre vie. Dans notre vie humaine, nous sommes obligés de faire une différence entre *les moyens* et *la fin* ; lorsqu'il s'agit de la vie divine et des dons du Saint-Esprit c'est différent, parce que la fin est présente à travers les moyens. A travers les moindres détails de notre vie la fin est présente parce que l'amour de Dieu peut brûler toutes nos activités. C'est le buisson ardent qui brûle sans se consumer<sup>4</sup>. Nous gardons tout notre conditionnement humain, nous savons très bien que nous sommes limités dans ce conditionnement, mais tout est brûlé de l'intérieur.

On pourrait dire que les béatitudes sont comme le "climat" spirituel de toute notre vie de chrétien ; quand les béatitudes deviennent quelque chose de complètement étranger, on n'est plus chrétien. Tout chrétien qui vit vraiment sa vie chrétienne aime particulièrement telle ou telle béatitude, mais il les respecte toutes. J'avais rêvé d'aborder l'histoire de l'Eglise par le point de vue des béatitudes, et de voir comment les familles spirituelles se groupent autour d'elles : il y a des familles spirituelles qui sont plus centrées sur la pauvreté, d'autres plus sur la douceur, d'autres sur la miséricorde, et toutes sont des familles spirituelles.

Les béatitudes pourraient être considérées comme un "air conditionné" chrétien, avec lequel on a tout : "A côté de moi il fait très chaud, mais grâce à mon air conditionné je peux travailler et je me sens bien" — autrement dit : "Vivre dans le climat des béatitudes me permet d'avoir quelque chose qui est vraiment chrétien". Mais attention ! le danger, quand je fais cela, quand je vis dans cet air conditionné, c'est de ne plus pouvoir respirer un autre air ! alors que, si je suis chrétien, je dois toujours garder

---

<sup>4</sup> Voir Ex 3, 3.

contact avec *l'homme*. Et l'homme, il est soit chrétien, soit païen, soit en recherche, soit en état de rejet, soit anarchiste... Il y a dans l'homme une richesse extraordinaire ; quand on pense à tout ce qu'il peut être, à toutes les physionomies, tous les visages des hommes ! Un saint Vincent de Paul ou un anarchiste n'ont pas le même visage. Léonard de Vinci disait qu'à 45 ans un homme a la figure de son âme ; ce n'est pas tout à fait juste, parce qu'il y a tout l'atavisme, qui ne change pas. Si j'ai eu un grand-père anarchiste, qui a eu jusqu'à la fin de sa vie cette figure, j'en porte sur moi les conséquences. Mais il y a quelque chose de vrai dans ce que disait Léonard de Vinci, en ce sens que la figure exprime ce qu'il y a en moi de profond — surtout le regard, car c'est lui qui exprime ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel en moi.

Les béatitudes révèlent le chrétien dans son élan vers Jésus. C'est Jésus qui est le maître des béatitudes, c'est lui qui nous les a données. On voit ici la différence entre les béatitudes et la Loi donnée à Moïse, gravée sur de la pierre. Moïse, voyant que le peuple d'Israël, en son absence, était revenu à certaines formes d'idolâtrie, est pris de colère et brise les tables de la Loi<sup>5</sup>. On peut dire que la première efficacité de la Loi a été de permettre à Moïse d'en briser les tables pour montrer que l'idolâtrie brisait la Loi et menait l'homme à une impasse : il n'était plus digne de la Loi. Quand l'homme reçoit la Loi, cela veut dire qu'il est éduicable, car on a besoin de la Loi dans la mesure où on est éduicable ; celui qui n'est plus éduicable ne peut plus grandir, il n'a donc pas besoin de la Loi. Les béatitudes, elles, expriment la *fin*, pour montrer que la Loi ne suffit pas. La Loi ne permet pas le dépassement de la Loi. Or on se fatigue de la Loi ; le peuple d'Israël s'est fatigué : 1200 ans de Loi ! et il n'a pas pu recevoir les béatitudes en plénitude. Ces béatitudes ont été données par Jésus au début de sa vie apostolique pour que tout de suite il y ait

---

<sup>5</sup> Voir Ex 32, 19.



comme une nouvelle bouffée d'air, un dépassement de tout ce qui était limité par la Loi, codifiable par la Loi, et qu'il y ait une emprise beaucoup plus forte de l'amour de Celui qui nous sauve, de l'amour de Dieu pour nous. Par les béatitudes on partage (si j'ose dire !) la "mentalité" de Dieu, on se familiarise avec Dieu. Vivre les béatitudes, c'est *se familiariser avec Dieu*. On ne sait pas *ce qu'il est* (comme Israël qui ne prononçait pas son Nom), mais on se familiarise avec lui.

J'ai pris l'image de "l'air conditionné", mais attention ! c'est tout autre, car cela vient d'"en haut"<sup>6</sup>. Et ce qui vient d'en haut n'est plus du tout conditionné, parce que c'est *la réalité*, comme si subitement on respirait l'air le plus réel et le plus vrai. Notre air conditionné, hélas, reste toujours conditionné, et par le fait même on a de la peine à atteindre l'air réel ; tandis que quand il s'agit des béatitudes, c'est la réalité la plus profonde. Les béatitudes sont plus vraies que la Loi, elles sont plus réalistes que la Loi. La Loi, c'est notre conditionnement, c'est notre éducation ; les béatitudes, c'est ce qui renouvelle toujours en nous l'élan de notre cœur pour combattre, pour rester fidèles, pour avancer, aller plus loin. Les béatitudes, on ne les possède jamais. Personne ne pourrait dire : "Je suis totalement pauvre, je vis pleinement de la béatitude des pauvres". Ce serait faux, car l'esprit de pauvreté est sans limites. Les béatitudes, c'est vraiment l'Esprit Saint, le Paraclet, qui souffle. Et je suis toujours impressionné de voir que le mot "Paraclet" ne nous a été donné, pour désigner l'Esprit Saint, que dans l'Évangile de Jean, et à son terme<sup>7</sup>, comme si nous était révélée ici la source des béatitudes : le Paraclet, parce qu'il unit l'homme et Dieu dans la *vie* : la vie de Dieu descend dans l'homme et la vie de l'homme remonte à Dieu ; cela, c'est l'œuvre du Paraclet. Jésus est le premier

---

<sup>6</sup> Voir Jn 3, 3, 7 et 31 ; 8, 23 ; 19, 11. Lc 24, 49. Col 3, 12.

<sup>7</sup> Voir Jn 14, 16 et 26 ; 15, 26 ; 16, 7.

<sup>8</sup> Voir Jn 14, 16 ; 1 Jn 2, 1.

Paraclet<sup>8</sup>, le médiateur par excellence, qui exerce une médiation sacerdotale de salut<sup>9</sup>. Le Paraclet, c'est le médiateur dans l'amour, c'est l'Esprit du Christ, ce que le Christ nous donne en dernier lieu : "Il est bon pour vous que je m'en aille, autrement je ne pourrai pas vous donner le Paraclet, je ne pourrai pas vous l'envoyer"<sup>10</sup>. On peut donc dire que c'est, au-delà de la première éducation donnée par le Christ, *ce que lui-même porte en lui* : étant lui-même source du Paraclet il nous le donne, et il nous donne son corps et son sang pour que nous puissions vivre du Paraclet, de *son* Esprit. De sorte que les béatitudes sont beaucoup plus concrètes que la Loi. Aux jeunes d'aujourd'hui — et c'est extrêmement significatif — on peut parler des béatitudes, ils en raffolent ! alors qu'au catéchisme, si on leur donne la loi, cela les assomme, ils en ont assez. On ne peut donc plus les atteindre par là. Le renouvellement consistera tout simplement à être vraiment chrétien et à commencer non pas par la loi, mais par *une personne*.

Et cette personne, c'est Jésus, qui est comme la "clef" des béatitudes. Il en est la clef, il en est le maître, il en est la source. Il en est aussi la "figure", car en lui les béatitudes sont vécues d'une manière parfaite ; les béatitudes sont toujours *plus* que ce que les saints, même les très grands saints, ont vécu. Le saint n'épuise jamais les béatitudes. Seul le Christ les a parfaitement *vécues*. Il est *le* pauvre, il est *le* doux, il est celui qui est bienheureux dans ses douleurs en tant que rejeté des hommes, en tant que traité comme le dernier des derniers. Il est bienheureux aussi en étant *le* pacifique. De Jésus émane la paix, il est le pacifique par excellence. Les béatitudes sont comme les sept figures du Christ — ou, si l'on veut, il y a comme sept présences du Christ dans les béatitudes. C'est cela qui est si grand dans les béatitudes : elles nous font nous "accrocher" au Christ. Par les béatitudes on

---

<sup>9</sup> Voir 1 Tm 2, 5-6 ; He 8, 6 ; 9, 15 ; 12, 24.

<sup>10</sup> Cf. Jn 16, 7.

s'accroche au Christ, alors qu'on ne s'accroche pas au Christ par la loi. Et si on s'accroche trop à la loi, on opposera la loi et le Christ, alors qu'on ne peut jamais lui opposer les béatitudes. Par les béatitudes on est accroché au Christ et on est entraîné par lui ; on est comme poussé par lui, et en même temps c'est lui qui nous attire. Les béatitudes sont vécues comme ce qui *finalise* toute notre vie, alors que la loi ne finalise pas ; la loi est quelque chose qui nous aide, qui aide le malade — on a besoin de la loi parce qu'on est abîmé par le péché, affaibli par le péché.

Les béatitudes nous révèlent ce qu'est la sainteté, celle du Christ, et aussi celle de Marie. Marie les a vécues comme un écho permanent de Jésus ; et parfois on aime mieux écouter d'abord l'écho, parce qu'il est plus doux que le son dont il est l'écho. C'est pour cela que certaines béatitudes semblent plus éloquentes en Marie, et que d'autres sont beaucoup plus éloquentes dans le Christ. Comprenons bien : elles sont toutes plus éloquentes dans le Christ, c'est évident ! mais *pour notre manière de les connaître*, Dieu a voulu qu'il y ait le Christ *et Marie*.

## CHAPITRE I

### “Mon royaume n’est pas de ce monde”

— *Pensez-vous que les béatitudes puissent être une vraie réponse pour ceux qui recherchent un sens à leur vie, pour ceux qui souffrent d’un “mal de vivre” profond ?*

— Oui, et même il n’y a *que* cette réponse-là. Et on juge selon la loi ! Je trouve cela affolant. Quand le Pape parle, les gens jugent selon la loi. Ils ne jugent pas dans la lumière des béatitudes, parce que de nos jours on a oublié — et là c’est le philosophe qui parle — *la causalité finale*. La grande misère du monde d’aujourd’hui, c’est que tout se construit en dehors de *la finalité* de l’homme : on ne voit plus ce que c’est. Or la finalité, c’est le bien qui m’attire, c’est la bonté qui m’attire, c’est l’amour qui jaillit en moi et qui me donne une force intérieure. La force du chrétien est une force d’amour, et non une force de loi.

La finalité, pour un chrétien, c’est le Christ. Jésus est *ma* finalité. Au niveau humain, la finalité est *une personne*. Mon premier sens de la finalité, c’est dans l’amitié que je le découvre, et c’est pour cela que l’amitié est quelque chose de si important. En dehors de l’amitié, je n’ai pas le sens de la finalité, je ne sais plus ce que c’est. Je pourrai regarder le chef-d’œuvre d’un artiste, et là je dirai : “C’est très beau, c’est magnifique, mais ce n’est pas ma fin, cela ne peut pas satisfaire mon cœur”. Que l’art me dispose à cela, me calme, m’oriente vers quelque chose d’autre, c’est très beau et c’est vrai, mais cela fait encore partie de mon éducation. Tandis que l’amour — précisons : l’amour d’amitié — est au-delà ; il me fait découvrir *la personne* et le *bien* de la personne, ou plus exactement la personne dans sa bonté, la bonté d’une

personne qui me touche et qui me fait vivre. Quelqu'un qui n'a jamais expérimenté la bonté d'une personne ne sait pas ce que c'est qu'*aimer*. Et la bonté d'une personne me conduit à la bonté de Dieu. La bonté d'une personne est même la voie royale pour découvrir la bonté de Dieu. Car la bonté d'une personne, cela ne s'explique pas par cette personne. C'est curieux ! La bonté d'une personne est quelque chose qui *dépasse* cette personne ; une personne est un être qui est dépassé par quelque chose qui l'enveloppe. Celui qui va jusqu'au bout dira, dans un regard de sagesse : "Oui, c'est le reflet de la bonté de Dieu", et reconnaîtra que c'est *pour cela* qu'il est conduit à cette personne.

Pour un chrétien, ce sont les béatitudes qui montrent le visage de la personne du Christ. C'est par les béatitudes que je découvre ce visage intérieur, qui montre le Christ dans toute sa splendeur. Et les sept présences du Christ qui nous sont données dans l'Évangile de saint Jean <sup>11</sup>, c'est le Christ vivant ces sept béatitudes. Et nous verrons que ce sont les béatitudes qui font comprendre les plus grandes oppositions à l'égard de la vie chrétienne, et non pas à l'égard de la loi.

— *Pourquoi : pas à l'égard de la loi ?*

— Parce que la loi, elle, peut s'expliquer *humainement* et que dans la loi c'est la justice qui commande ; tandis que quand c'est l'amour (et donc la miséricorde) qui commande tout, on trouve toutes les objections possibles. C'est ce qui se passe par rapport aux béatitudes. Et c'est très important pour nous, de découvrir que les idéologies athées les plus caractéristiques sont des caricatures des béatitudes<sup>12</sup> : chacune est à comprendre dans la lumière de telle ou telle béatitude. Il est bien évident que celui qui s'est mis ainsi en opposition vis-à-vis du Christ n'a pas vu

---

<sup>11</sup> Voir ci-dessous, pp. 230-234.

<sup>12</sup> Voir ci-dessous, pp. 237-241.

cette béatitude ! mais toutes ces oppositions de l'athéisme sont commandées par un esprit d'opposition au Christ : c'est le *non serviam*<sup>13</sup> du démon qui est là présent ; nous y reviendrons plus tard<sup>14</sup>.

— *Mais alors, pour un non-croyant qui souffre, révolté par le monde, et qui cherche un sens à sa vie, la question sera : "Mais à quoi bon vivre ? Pourquoi vivre ? Qu'y a-t-il de bon dans cette vie ?"*

— Oui, et à ce moment-là on doit reprendre sa question : "A quoi bon vivre ?" et lui dire : "D'accord, mais pour vous, qu'est-ce que c'est, votre vie ? Où la mettez-vous, votre vie ? Vivez-vous uniquement comme un animal ? Dans ce cas, évidemment, il n'y a pas de finalité. Vous n'avez pas un seul ami ?". C'est toujours la question que je pose : "Avez-vous un ami ? Avez-vous des amitiés qui ont échoué ? qui ont avorté ? Et pourquoi ont-elles avorté ? Si vous avez un ami, vous avez découvert quelque chose que vous aimiez et à qui vous vouliez du bien. Vous vous êtes dévoué pour lui. Et pour lui, et à cause de lui, tout changeait, vous aviez une force nouvelle. Et si vous étiez fatigué, si vous étiez de mauvaise humeur, vous saviez qu'après avoir passé un certain temps avec votre ami vous auriez une force nouvelle, et cela changeait tout. L'ami a apporté quelque chose de très important à votre vie humaine. La découverte de la finalité de votre vie humaine se fait en premier lieu par l'ami. Rien d'autre ne peut être *fin* de votre vie humaine. Rien d'autre. L'argent, on s'en fatigue, et quand on en a trop on ne sait plus quoi en faire, et cela nous corrompt. Au lieu de vous donner de la force, cela vous

---

<sup>13</sup> Voir Jr 2, 20 : "Je ne servirai pas !" ; cette parole que la tradition attribue à Lucifer, l'ange "plein de sagesse et parfait en beauté" (Ez 28, 12) dont le cœur "s'est exalté à cause de sa beauté" (28, 17) et qui a dit : "Je suis un dieu" (28, 2). "Tu t'es fait un cœur semblable à un cœur de dieu..." (*ibid.* ; cf. v. 6).

<sup>14</sup> Voir ci-dessous, pp. 33 et 163-165.

entraîne dans un climat de facilité... et la facilité n'apporte jamais le bonheur. Seul l'ami peut vous permettre de découvrir une certaine finalité, de découvrir que votre vie a un sens. Ne cherchez pas tout de suite du côté de Dieu le sens de votre vie, parce que Dieu, vous n'en avez pas l'expérience, vous ne pouvez pas lui parler directement, et vous avez besoin de parler directement à quelqu'un que vous connaissez. C'est donc votre ami qui vous fera découvrir cela. Si vous aviez déjà découvert Dieu, si au début de votre vie vous avez été chrétien, baptisé, si vous avez prié, si vous avez communié, si vous avez ainsi, pendant un certain temps, vécu avec Dieu, alors là c'est différent. Redécouvrez Jésus comme ami. Jésus est l'ami parfait ; redécouvrez donc comment Jésus peut être *votre ami*, et comment il peut toucher votre cœur à travers les Evangiles. Il y a sûrement dans l'Evangile quelque chose qui vous a plus marqué ? la rencontre du père avec l'enfant prodigue, Jésus en face de la femme adultère... Redécouvrez Jésus dans un de ses contacts avec les hommes. Car Jésus dans son contact avec les hommes, dans son amour d'amitié pour les hommes, c'est pour vous, dites-le vous bien, et en réalité c'est de cela que vous avez besoin".

Pratiquement, *on perd le sens de la vie parce qu'on perd le sens de l'autre*. Car — et c'est une affirmation très importante du point de vue philosophique — *la fin ne peut pas être immanente à l'homme* : je peux être bon, je peux avoir de grandes qualités dans l'ordre de l'intelligence, mais je ne peux pas trouver en moi ma finalité. Très vite, je m'aperçois de mes limites, et il y a quelque chose qui me fatigue, qui me rebute. L'ami, même s'il est beaucoup moins vertueux que vous, peut vous finaliser, il peut être pour vous une véritable fin qui vous attire et qui vous prend. C'est pour cela que c'est si important. Depuis Descartes l'amitié a disparu, et en France on a dissocié amour et amitié parce que, chez Descartes, il n'y a plus d'amitié : il n'a parlé que de l'amour passionnel. Alors aujourd'hui, quand on parle "d'amour", c'est tout de suite la passion, c'est tout de suite érotique. Mais il faut redécouvrir l'amour, et cette redécouverte ne peut se faire que par

l'amitié, par un ami. Un ami, c'est capital. Découvrir un ami peut être dangereux, parce qu'avec lui vous pouvez dégringoler, et quand on dégringole à deux, on dégringole plus vite ! Mais il y a aussi, peut-être, une possibilité de revenir plus vite.

— *Vous parlez de l'amitié et de l'amour indifféremment ?*

— Il faut distinguer mais il ne faut pas séparer, ni encore moins opposer. C'est pour cela que je dis toujours "amour d'amitié"<sup>15</sup>, parce que l'amitié est l'amour le plus spirituel et le plus parfait. Mais il y a aussi l'amour-passion, qui n'est pas forcément mauvais, et si on l'oppose à l'amitié on ne sait plus ce qu'est l'amour. L'amitié assume la passion. Un ami qui n'est pas passionné est ennuyeux ! Un ami est (si j'ose dire) une passion spirituelle, une passion vécue par un homme, une passion qui est labourée par la souffrance de l'homme et qui à travers cela devient vraie, devient un véritable amour.

Je prends ici "homme" au sens général. C'est là que je découvre la *finalité*, et je comprends que pour cet ami je dois être patient, je dois être tempérant, je dois être bon... et ainsi de suite. Toutes les vertus, je dois les acquérir pour mon ami.

— *Que dire de l'amitié entre l'homme et la femme ?*

— C'est le type d'amitié qui unit plus l'esprit et le corps. L'amitié de deux philosophes qui sont vraiment réalistes est plus noble, plus profonde, elle touche davantage et plus immédiatement la contemplation ; mais il y a un réalisme de l'amitié entre l'homme et la femme qui est plus fort et qui ne peut pas se remplacer. C'est entre le corps de l'homme et le corps de la femme qu'il y a une complémentarité au sens rigoureux.

---

<sup>15</sup> Voir SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I-II, q. 26, a. 4 ; II-II q. 23, a. 1. Nous nous permettons de renvoyer ici au livre du père M.-D. Philippe : *Les trois sagesse*s, Fayard, collection "Aletheia", Paris 1997, pp. 36 sq.



La complémentarité de l'homme et de la femme au niveau intellectuel, c'est très spécial : il y a des femmes qui sont plus intelligentes que les hommes, et des hommes qui sont plus intelligents que les femmes. L'intelligence de la femme est plus aimante, mais souvent l'amour empêche la femme d'être vraiment ce qu'elle doit être, parce qu'elle reste trop dans son affectivité. Et dans les foyers où le mari est un philosophe, c'est très curieux : cela m'intéresse toujours beaucoup, et je n'ai jamais vu une complémentarité de l'homme et de la femme au niveau intellectuel (du moins, c'est très rare) ; tandis qu'au niveau sensible il y en a une, c'est très net : la sensibilité de la femme n'est pas la même que celle de l'homme.

Aujourd'hui, redisons-le, c'est le sens de *l'autre* qui a été perdu, et avec lui le sens de la finalité. C'est pourquoi, si quelqu'un me dit : "Ma vie n'a aucun sens", je lui demande tout de suite : "Avez-vous une amitié ? Avez-vous des amis ?". Et s'il me dit : "Non" d'une manière catégorique, je dois avoir l'audace de lui dire : "Est-ce que je peux être votre ami ? Accepteriez-vous ?". Là, c'est vraiment notre vie chrétienne qui nous permet de dire cela. Le chrétien n'a pas le droit d'être indifférent à l'homme, et devant un homme qui se perd, devant un homme qui est désabusé, on doit s'offrir soi-même pour l'aider. Cela nous mènera peut-être très loin parce que l'amitié, ce n'est pas facile ! mais c'est capital.

— Un *ami* et des *amis*, c'est totalement différent ?

— Oui, c'est très différent. Des amis, ce sont des compagnons, ce ne sont pas des *amis* au sens le plus fort.

— *La question : "Avez-vous des amis ?" (et non pas un ami, une amitié) est importante, elle aussi ?*

— On peut avoir de vrais amis, on n'en a pas forcément *un seul*. Mais je suis tout à fait d'accord avec vous quand vous me

demandez de préciser cette double question : “Avez-vous un ami (une amitié), avez-vous des amis ?”. L’amitié est pour celui qui est unique. Mais du point de vue chrétien (donc dans la charité), ce qui est unique peut se multiplier. C’est cela qui est merveilleux. Dieu est un et il est trois...

— *Mais peut-on être disponible pour des amis ?*

— On peut l’être, car il n’y a pas que la disponibilité temporelle. On peut avoir pour l’un une qualité d’amour qu’on n’a pas pour l’autre, du fait que chaque individu est unique. Parce que chaque individu est unique, je découvre par l’amitié ce qu’il y a en lui d’unique.

Pour l’amitié dans le mariage, c’est différent, car dans l’amour conjugal il y a un aspect individuel et singulier à cause du corps. Le corps est individué, et il ne peut pas se multiplier sans tomber dans l’aspect générique, c’est-à-dire l’aspect universel, qui n’est plus singulier. C’est pour cela que l’amour conjugal est *unique* alors que l’amitié spirituelle peut se multiplier ; et elle est encore plus spirituelle quand elle est chrétienne, c’est-à-dire vécue dans la charité qui est un amour surnaturel.

— *L’amitié peut-elle donner un sens à ma vie, ce que vous exprimez par “la finalité” ?*

— Avec l’ami, nous sommes deux à chercher le sens de la vie ; et si nous sommes deux à le chercher, nous le trouverons.

— *Mais l’ami ne peut pas être le sens de ma vie ?*

— L’ami est partiellement un sens, il donne momentanément un sens à ma vie. L’ami a pu être, momentanément, d’un grand secours pour moi. J’étais naufragé, j’allais me noyer, ma main sortait encore de l’eau, il l’a saisie, l’a serrée, et il m’a tiré de l’eau. Momentanément, je peux sauver quelqu’un. Et pouvoir

sauver comme cela certaines personnes pour un temps donne un sens à ma vie.

— *Pour aller où ? une fois qu'on sera sauvé.*

— Nous nous aiderons mutuellement à découvrir que notre vie a un sens, parce que Dieu m'a parlé, ainsi qu'à mon ami, et que Dieu est *mon Ami*, et l'Ami de mon ami. Car au-delà de mon ami particulier, il y a Dieu. Et cet ami particulier est venu m'aider parce qu'il y a Dieu. Alors, évidemment, si mon ami ne croit pas en Dieu — ce qui peut arriver, surtout dans le monde d'aujourd'hui —, ce sera déjà quelque chose de découvrir en lui l'amour, un certain amour. Mais à deux nous pourrons découvrir mieux : nous pourrons découvrir qu'il y a en nous un désir de vérité et un désir d'amour qui ne peuvent pas être satisfaits entre nous parce qu'on cherchera soit la jouissance, soit l'utilité. Tout cela est partiel et vite fatigant, alors on cherchera quelque chose de plus. Mais, de fait, l'amour d'amitié peut exister du côté de la jouissance, et on a tous connu des amis qui étaient unis (provisoirement) dans la jouissance. La jouissance peut avoir sa place dans l'amour d'amitié entre homme et femme, à condition qu'il y ait un véritable amour spirituel, au-delà du sensible. Si l'amour qui unit les amis est spirituel, c'est parfait. Si les amis cherchent exclusivement ou avant tout la jouissance, leur amour ne durera pas : il est limité dans le temps. Mais s'ils arrivent ensemble à découvrir autre chose, à découvrir qu'il y a une source plus profonde qui les unit dans l'amour, ils pourront redécouvrir ensemble le sens de leur vie.

— *Et pour vous, aujourd'hui, quel est le sens de votre vie ? Pourquoi vivre ? Pour quelles raisons ?*

— Le sens de ma vie, c'est le Christ, et c'est le Père, parce que le Christ me conduit au Père. Et déjà, "antérieurement" à ma vie chrétienne, ma vie a un sens : c'est que Dieu a créé mon âme

spirituelle (elle vient directement de Dieu, elle ne vient pas de mes parents), et en créant mon âme spirituelle Dieu est le *Père* de mon âme. Autrement dit, il ne peut pas créer un esprit sans lui indiquer ce qu'il peut être, ce qu'il peut devenir, et qu'il est fait pour le bonheur, pour le connaître, lui, Dieu, pour le voir un jour. Il y a naturellement en moi un amour qui me porte vers Dieu, un amour très absolu qui m'entraîne à dépasser, par la recherche de la vérité, tout ce qui est secondaire, et qui me fait m'accrocher à ce qui est permanent, éternel. Et cela dans un élan constant (un peu comme les vagues qui passent, qui passent...) jusqu'à ce que j'arrive à une vraie stabilité dans l'amour de Dieu, une attitude de sagesse. Cela peut être long, mais cela peut aussi se faire très vite ! La petite Thérèse de l'Enfant-Jésus est sage (et il y en a d'autres). Si j'avais du temps, j'aimerais faire un dialogue entre la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus et Aristote ; ce serait amusant, de voir la sagesse de Thérèse et la sagesse d'Aristote. Et Aristote regarderait cela en disant : "C'est extraordinaire", et "tout est possible à Dieu" ! Humainement, on n'atteint la sagesse philosophique que lentement : Aristote estimait que c'est seulement à 50 ans qu'on peut être un sage. Du point de vue chrétien c'est différent : on peut l'être tout de suite. Un enfant baptisé a la sagesse, il a en lui le don de sagesse, la qualité de sagesse ; et cette qualité de sagesse est vivante, elle est même ce qu'il y a de plus vivant en lui parce que c'est ce qu'il y a de plus divin en lui ; et cela anime tout le reste. Certes il pourra avoir une vie vagabonde, mais cette qualité de sagesse, s'il l'exerce, prendra de plus en plus de force.

— *Quel est le fondement naturel de la morale ?*

— Ce n'est pas le fondement qui importe, c'est *la finalité*. Pendant 30 années de ma vie j'ai cherché, du point de vue philosophique, quel était le fondement de la morale, parce que je voyais bien venir la grande crise de la morale, cette crise que nous vivons maintenant. Quand on vivait en chrétienté, la morale

reposait sur notre amour de Dieu, notre amour du Christ, sur la Loi donnée par Dieu. Pour un non-chrétien, quel est le fondement naturel de la morale ? On dira que c'est être juste, être tempérant, ne pas tuer. Et j'ai vu qu'il n'y a pas de fondement naturel de la morale ; il y a une *finalité* qui joue un rôle de fondement, et c'est l'amitié. On a dit : "la philanthropie", mais la philanthropie c'est l'universalité dans l'amour. Or l'amour lutte contre l'universel, l'amour veut le singulier. Je ne peux donc vivre la philanthropie que par mon ami. Mon ami est un homme, et *en lui j'aime l'homme*. Je n'aime pas l'homme dans l'assassin, je n'aime pas l'homme dans l'ivrogne, je n'aime pas l'homme dans celui qui est anarchiste, qui m'empêche d'être moi-même, qui m'empêche de développer ce qu'il y a de plus profond et de plus grand en moi. C'est *en l'ami* que j'aime l'homme.

— *Vous avez dit, à propos de la petite Thérèse, que le chrétien a immédiatement la sagesse, par son baptême. Mais elle avait un environnement qui était très favorable !*

— Oui, elle avait un environnement qui était très spécial ; on dira qu'il était très "bourgeois", mais ce n'est pas de cela que je parle, car la famille est au-delà de tout cela. Elle avait un environnement *familial* très intense. L'éducation de ses parents et le milieu familial ont permis à la grâce du baptême de se développer très vite chez elle, et il y a eu aussi une grâce spéciale du Père, de Dieu Père, pour elle. Très vite elle a eu une relation personnelle avec Dieu dans la prière, dans l'adoration.

— *Mais si elle était née dans une autre famille, opposée à celle dans laquelle elle a vécu, aurait-elle tout de même été la petite Thérèse ?*

— Bien sûr !

— *Sans cet environnement familial ?*

— Ce n'est pas son environnement familial qui a *déterminé* sa vie. C'est elle-même, et très vite. La preuve, c'est qu'elle a voulu échapper à sa famille. Si c'était sa famille qui l'avait déterminée, elle y serait restée. Et elle a voulu quitter sa famille avant le moment normal, au-delà de l'aspect prudentiel. Aujourd'hui, si elle était allé voir quelqu'un pour lui demander conseil, on lui aurait sans doute dit : "Oh, attendez ! ayez d'abord un métier, gagnez votre vie, ayez des expériences". Mais ce ne sont pas ces expériences qui rendent vrai le lien d'amour avec Dieu. Ce lien d'amour avec Dieu se justifie par lui-même.

— *Et si elle n'avait pas été baptisée ?*

— Là, je n'en sais rien ! je ne peux rien dire. Je peux parler des choses humaines du point de vue philosophique, mais quand il s'agit de la gratuité de l'amour de Dieu, c'est autre chose. Dieu est libre à l'égard des sacrements, et là j'insiste : Dieu est libre à l'égard des sacrements.

— *C'est-à-dire ?*

— C'est-à-dire que la grâce de Dieu peut se communiquer en dehors des sacrements. Quand Dieu fait connaître à quelqu'un les sacrements, il lui demande d'avoir l'humilité de passer par les sacrements, comme tous ceux qui, faisant partie de l'Eglise, savent ce qu'est un sacrement. Mais pour quelqu'un qui ne sait pas du tout ce que sont les sacrements, c'est différent. On a tous connu des gens vraiment vertueux, vraiment bons, qui priaient, et qui n'étaient pas baptisés. Quand j'en rencontrais, je ne me précipitais pas pour les faire baptiser. *Il fallait d'abord qu'ils connaissent le Christ* ; et en connaissant le Christ ils découvriraient l'Eglise. Parce qu'il ne faut pas connaître l'Eglise indépendamment du Christ ; l'Eglise n'est aimable que par Jésus, et par Marie, Mère de l'Eglise. Mais si on a connu Jésus et Marie, l'Eglise est aimable au-delà de tous les défauts qu'on peut y

constater. Qu'il y ait des déficiences, cela n'a pas d'importance : *Jésus a voulu l'Eglise*. C'est la même chose pour la vie religieuse : toute communauté religieuse est déficiente, elle est pleine de défauts, mais on l'aime à cause de Jésus et par lui, et Marie est là pour nous y aider.

— *Mais quel besoin Dieu avait-il de créer l'homme ? Apparemment il n'avait aucune nécessité de le créer ?*

— En effet : aucune nécessité.

— *Alors, pourquoi l'a-t-il fait ? quand on voit tous les soucis que cela lui donne !*

— Parce que pour Dieu, il n'y a pas de nécessité ; la loi de nécessité n'est pas une loi divine, c'est une loi humaine. La "loi" divine, c'est la surabondance et la gratuité. Pourquoi Dieu existe-t-il ? Ce n'est pas une nécessité. Pour moi, c'est une nécessité de découvrir l'existence de Dieu, mais c'est *pour moi*, ce n'est pas pour Dieu. Et ce n'est pas parce que Dieu m'est nécessaire que Dieu existe ! Il existe "avant" cette nécessité, et il est celui qui est Amour, celui qui est Lumière. Il existe au-delà de toute nécessité. C'est Dieu. Et c'est cela qui change toute ma vie, parce que le plafond humain de la nécessité, c'est très ennuyeux. Il y a autre chose.

— *Cet "autre chose" pouvait-il être comme un "partage" de sa part ?*

— Oui. Il l'a communiqué par amour, et par pur amour, donc par pure gratuité. L'homme n'apporte rien à Dieu, mais Dieu l'aime.

— *Malgré tout ?*

— Malgré sa faute, malgré ses bêtises, malgré tout cela il l'aime. C'est un amour éternel, et donc un amour qui ne peut pas passer.

— *Vous croyez qu'aujourd'hui il ne regrette pas d'avoir créé l'homme ?*

— Non, Dieu ne regrette pas, parce qu'il y a eu Marie, et Marie suffit à tout justifier ; c'est la seule créature absolument parfaite, qui réjouit son Père d'une manière unique. Et puisqu'il veut faire d'elle la Mère de tous les hommes on peut dire qu'en elle il les aime tous ; mais il aime chacun directement, et il ne peut pas ne pas aimer tous ces pauvres hommes que nous sommes. Il les aime malgré leurs bêtises, malgré leurs faiblesses. Dieu, en créant, savait ce qu'il faisait ; il savait que pour un esprit qui n'était pas Dieu, c'était difficile d'aller vers le bien, vers le bonheur. C'est inouï, cette confiance que Dieu a eue en sa créature ! Il a fait une créature spirituelle capable de l'aimer librement, et donc il lui a donné la liberté, parce qu'il n'y a pas d'amour vrai sans liberté ; or il savait bien qu'avec la liberté qu'il lui donnait, cette créature pouvait s'égarer, perdre du temps. Malgré cela, Dieu l'a créée, et l'a créée libre.

Dieu ne veut jamais le mal. Etant la Bonté souveraine, il ne veut jamais le mal. Et l'alliance de Dieu avec l'homme repose sur cette gratuité absolue de l'amour de Dieu : il nous aime parce qu'il est Dieu ; ce n'est pas parce que *je suis*, qu'il m'aime, mais parce qu'*il est Dieu*. Tout ce qui est aimable en moi vient de lui et montre qu'il m'aime ; et cela ne peut pas changer. Mais, comme nous l'avons dit, la créature spirituelle, pour pouvoir aimer vraiment, est libre. Le démon est une créature spirituelle, que Dieu aime comme créature spirituelle, mais cette créature spirituelle est complètement abîmée par l'orgueil, par le refus complet d'obéir à Dieu.

C'est intéressant, de voir la manière dont les théologiens ont réfléchi sur ce fait qu'une créature (une créature spirituelle,



que Dieu a laissée libre) ait pu s'opposer à Dieu, et sur ce qui a été le motif de la rupture, de la séparation. Très tôt dans la chrétienté, les Pères de l'Eglise ont réfléchi là-dessus. Pour Tertullien et saint Cyprien, le péché de Lucifer vient de ce "qu'il a été jaloux de l'homme fait à l'image de Dieu". Saint Augustin précisera que la jalousie n'est pas première, car avant elle il y a l'orgueil : c'est en étant orgueilleux qu'on devient jaloux, envieux, et non l'inverse<sup>16</sup>. Quoi qu'il en soit, le péché de l'ange a eu lieu lorsque Dieu a communiqué aux anges son secret de Créateur, de Père : créer des êtres différents des anges, plus faibles qu'eux parce qu'ils auraient un corps, un corps qui ferait partie de leur *être* — autrement dit : créer les hommes. Réaction de Lucifer : *Non serviam*, je ne veux pas avoir des frères qui soient des hommes. C'est un péché "racial", si l'on peut dire : "Les anges, très bien, et c'est suffisant ; des hommes, non". Et cela s'est aggravé lorsque, l'homme ayant péché, Dieu décide de le racheter, et décide de venir lui-même le racheter par son Fils. Là Dieu révèle l'amour qu'il a pour les hommes, puisque lui-même se fait homme. Et cela a augmenté la rage du démon.

— *Mais Dieu aurait pu racheter les hommes sans avoir besoin de passer par l'épreuve de son Fils ?*

— Il aurait pu faire autrement, mais il ne les aurait pas vraiment rachetés. Pour les racheter au sens fort, il fallait qu'il aille plus loin dans son amour. C'est du reste toujours ce qu'on doit faire. Quelqu'un qui nous a fait du mal ne peut se convertir qu'en nous aimant plus ; on ne peut pas revenir à l'égalité. Cela, c'est l'amour. L'égalité, c'est d'ordre quantitatif ; dans l'ordre de l'amour, on ne peut revenir qu'à un amour plus fort. Dieu, dans sa sagesse, a inventé le mystère de l'Incarnation, qui est une folie :

---

<sup>16</sup> Voir *La Genèse au sens littéral*, XI, XIV, 18, Bibliothèque augustinienne 49, DDB 1972, p. 259 et pp. 546-547.

Dieu devenant homme et se choisissant une Mère parmi les hommes et non pas parmi les anges, parce qu'un ange ne pouvait pas être Mère de Dieu ! C'est extraordinaire, c'est plus merveilleux que tous les mythes, c'est quelque chose d'inouï, que Dieu puisse nous sauver en se donnant lui-même comme homme, et en se choisissant une Mère pour se faire homme d'une manière parfaite. On comprend que devant cela le démon, voyant combien Dieu aime l'homme qu'il a méprisé, subisse une terrible humiliation. Cette humiliation va se traduire par une colère démoniaque, et le démon va essayer d'attirer à lui tous les hommes. Aujourd'hui il essaie de corrompre l'intelligence de l'homme par toutes les idéologies athées, qui proviennent de lui et non pas de l'homme. Certes elles sont développées par l'homme (séduit par le démon), mais elle ne proviennent pas premièrement de lui. Fondamentalement l'homme est bon, mais le démon agit sur lui ; c'est du reste pour cela que l'homme peut être racheté, parce qu'il a toujours péché sous l'influence du démon.

— *Cela veut dire que l'homme qui pêche sous l'influence du démon n'est pas responsable ?*

— Il n'est pas entièrement responsable, mais il l'est tout de même parce qu'il coopère. Il y a toujours une responsabilité.

— *Mais il ne sait pas qu'il coopère. Il subit ?*

— Il coopère aussi. Il y a, je crois, des responsabilités différentes. Il y a l'homme qui, dans son orgueil, coopère consciemment. Il y a aussi celui qui subit, et celui-là ne coopère pas, ou du moins il coopère en subissant parce qu'il est en face d'un despote et qu'il a peur du démon. Le chrétien peut avoir peur du démon, mais Jésus nous demande de ne pas en avoir peur, et il a voulu que le démon "s'approche de lui"<sup>17</sup> pour montrer sa

---

<sup>17</sup> Cf. Mt 4, 3.

toute-puissance divine en face du démon et que, par là, nous n'en ayons plus peur. Le démon est une créature splendide, puisque c'est une créature angélique et sans doute un ange "parfait en beauté" <sup>18</sup>, mais il est terrible par sa puissance de séduction, et Dieu a voulu laisser au démon cette puissance de séduction pour que l'homme soit fidèle dans la lutte et qu'il *acquière* sa fidélité. La fidélité n'est pas purement donnée, elle est toujours quelque chose qu'on acquiert, et par le fait même quelque chose qui ennoblit.

— *Ainsi, ceux qui sont entraînés par le démon et qui agissent en fonction de lui ont une responsabilité, mais il y a aussi irresponsabilité dans la mesure où ils ont été séduits, où ils n'ont pas de points de repère, où ils n'ont pas eu d'éducation suffisante, ils ne savent donc pas qu'ils vivent dans le mal.*

— Il y a tout de même quelque chose qui, je crois, existe toujours en nous : un certain sentiment d'être dans la paix ou, au contraire, une interrogation, un trouble — on se demande si c'est vraiment cela qu'il faut faire. Il y a une chose qui me frappe toujours : quand on interroge ceux qui s'égarèrent, on constate qu'ils n'ont pas de *certitude* et que, souvent, le simple fait de rester ferme en rappelant les exigences de la vie chrétienne les fait réfléchir : ils se demandent s'ils sont vraiment dans la vérité (et il y en a sûrement qui le sont).

— *Dans le cas de massacres comme au Rwanda, en Algérie ou ailleurs, tous ces gens qui massacrent, emportés par un mouvement de destruction, n'ont — du moins certains — pas conscience de mal faire ni d'être dans l'erreur. Mais quelle est leur responsabilité ?*

— Leur responsabilité provient de leur conscience. S'ils

---

<sup>18</sup> Voir ci-dessus, p. 22, note 13.

n'ont aucune conscience, ils sont donc inconscients, et étant inconscients ils agissent comme des bêtes, comme étant mus par d'autres, et ordinairement c'est l'échec qui les fera réfléchir. Tant que cela réussit, tant que cela "marche", ils vivent de cette espèce de fausse gloire, contents que "ça marche"... et l'échec arrive alors pour leur faire prendre conscience de ce qu'ils font. Et très souvent c'est en face de l'échec (pas forcément tout de suite) qu'ils sont obligés de se mettre à réfléchir. Je pense ici à un échec politique, ou un à échec familial... Mais tant que "ça marche" on vit dans le coton, on est pris par un milieu qu'on s'est créé, qu'on s'est tissé, un milieu qui au point de départ n'est pas juste, ou un milieu qu'on n'a pas voulu écouter, qu'on n'a pas voulu entendre.

— *Mais pour écouter et entendre, il faut avoir quelqu'un à écouter ou à entendre ?*

— C'est sûr. Quand on peut écouter, on est responsable ; quand il n'y a personne à écouter on n'est pas responsable.

— *Ce qui rend d'autant plus grave et importante la responsabilité d'un chrétien qui, lui, dispose de tous les éléments...*

— Oui, la responsabilité implique toujours la connaissance, elle implique qu'on *sache*. Le Bon Pasteur connaît ses brebis, et les brebis connaissent le Bon Pasteur<sup>19</sup>, elles connaissent ses intentions.

— *Mais quand il dit : "Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. (...) J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail"<sup>20</sup>, pourquoi y en a-t-il d'autres ? qui sont les autres ?*

---

<sup>19</sup> Voir Jn 10, 14.

<sup>20</sup> Jn 10, 14 et 16.

— Ce sont tous ceux qui ne le connaissent pas ; et parmi ceux qui ne le connaissent pas il y a une très grande variété. Il y a là des permissions de Dieu. C'est le grand problème, ou plutôt le mystère terrible, des *permissions de Dieu*. Et tout cela parce que *Dieu veut qu'on l'aime librement*. Dieu n'est pas un maître qui domine par la force et qui tyrannise. Si Dieu avait agi par la force, comme un tyran, il y aurait moins de brebis errantes, c'est possible, mais c'est la *qualité* que Dieu regarde. Nous, nous regardons toujours la quantité, surtout dans le monde d'aujourd'hui, qui est médusé par la quantité. Et d'une manière générale, on peut dire que le monde d'aujourd'hui est mené par des forces qui ne sont pas humaines, et les hommes se laissent conduire, se laissent séduire.

— *Mais pourquoi, aujourd'hui plus qu'hier, le monde est-il mené par ces forces inhumaines ?*

— Parce qu'on a des possibilités de connaissance qui permettent cela. La télévision, par exemple, est un pouvoir énorme entre les mains des hommes ; or la télévision est-elle pour propager la vérité ou pour propager des opinions ? Il est très rare que la télévision reste objective et vraiment désireuse de faire connaître la vérité. Elle veut faire connaître *telle* vérité, *tel* pouvoir politique, *telle* manifestation de puissance...

— *Quand vous parliez de "forces qui ne sont pas humaines", je pensais aux forces du mal, dont le déchaînement semble plus important qu'avant, mais pas seulement sur le plan technique. Pourquoi ce combat est-il plus important aujourd'hui ?*

— Je crois que c'est dû au fait que la connaissance de l'homme a augmenté et s'est généralisée. Cette connaissance de l'homme peut être orientée vers le bien, mais très souvent nous voyons qu'elle est plutôt orientée vers une forme de pouvoir, de domination, d'orgueil, de jalousie. Il y a une sorte d'enveloppement

du mal plus fort qu'avant, et qui provient du fait que la connaissance humaine a augmenté surtout en extension — même si elle a augmenté aussi en qualité.

— *L'ambition de l'homme serait-elle de prendre la place de Dieu grâce à la connaissance ?*

— Oui. C'est ce que Jean Paul II a appelé la "méta-tentation" <sup>21</sup>.

— *Et cela vient des forces du mal ?*

— Oui.

— *Ne croyez-vous pas qu'en parallèle la force du bien se développe dans les mêmes proportions ?*

— En parallèle, il y a aussi une force du bien ; mais il est certain que le combat est plus aigu qu'autrefois. Quand on demande à Jésus s'il est venu apporter la paix, il répond qu'il est venu apporter la division <sup>22</sup>. Pourquoi ? parce qu'il nous a fait

---

<sup>21</sup> "Il n'est peut-être pas exagéré de dire, en ce lieu et dans ce cadre, que nous vivons une étape de tentation particulière pour l'homme. Nous connaissons différentes étapes de cette tentation, à commencer par la première, au chapitre 3 de la Genèse, jusqu'aux tentations si significatives auxquelles a été soumis le Christ lui-même : elles sont comme une synthèse de toutes les tentations nées de la triple concupiscence. La tentation actuelle cependant va plus loin (on pourrait presque dire que c'est une 'méta-tentation') ; elle va au-delà de tout ce qui, au cours de l'histoire, a constitué le thème de la tentation de l'homme, et elle manifeste en même temps, pourrait-on dire, le fond même de toute tentation. L'homme contemporain est soumis à la tentation du refus de Dieu au nom de sa propre humanité. C'est une tentation particulièrement profonde et particulièrement menaçante du point de vue anthropologique, si l'on considère que l'homme n'a lui-même un sens que comme image et ressemblance de Dieu" (*La Documentation catholique*, n° 1788, 15 juin 1980, p. 590. Voir aussi *France, que fais-tu de ton baptême ?* Tous les textes du voyage de Jean Paul II en France publiés par la Conférence épiscopale française – 30 mai / 2 juin 1980, Editions du Centurion, Paris 1980, p. 155).

<sup>22</sup> Voir Mt 10, 34.

connaître une exigence plus grande de vérité, une exigence plus grande de bonté, une exigence surhumaine. Pourquoi les pays qui ont été christianisés, qui ont reçu le message du Christ, ont-ils été et sont-ils souvent les pays les plus divisés, les pays où il y a les phénomènes les plus terribles ?

— *Peut-on dire que c'est une permission de Dieu ?*

— Le mystère des permissions de Dieu n'explique rien... et il explique tout ; il n'explique rien pour un cas particulier, et il explique tout parce que le gouvernement de Dieu est un gouvernement *paternel*. Dieu gouverne des esprits, il ne gouverne le corps que par l'esprit. La lutte est donc toujours à un niveau spirituel, d'orgueil ou d'humilité, de puissance ou de pauvreté. Jésus est venu proclamer la béatitude des pauvres. Cette béatitude des pauvres, ce n'est pas du tout le fait de rester dans la misère humainement, en disant que tout ce qui peut nous faire sortir de la misère est contraire à la béatitude des pauvres ; penser cela serait très mal comprendre cette béatitude, qui est premièrement *un esprit de pauvreté*. Cet esprit de pauvreté peut aller très loin, mais il exige d'être toujours enveloppé d'amour — autrement il serait impossible. Et c'est le lien entre l'esprit de pauvreté et l'amour qu'il faut essayer de comprendre pour voir que Dieu gouverne comme un Père qui désire que nous vivions de cet esprit de pauvreté. Très souvent — il faut bien se le dire — nous n'acceptons pas cet esprit de pauvreté. Nous ne l'acceptons pas pour des petites choses... et peu à peu cela augmente. Dieu, dans sa conduite de Père, sa conduite paternelle, nous rappelle tout le temps l'exigence de la vérité, l'exigence de la bonté, l'exigence de toutes les béatitudes dans le Christ... et nous les rejetons. Hitler était arrivé, je crois, à un orgueil tel qu'il aurait voulu prendre la place de Dieu, être celui qui gouverne le monde. Dans son orgueil, il se faisait Dieu.

— *Il était alors très proche du démon ?*

— Oui, particulièrement proche. Et c'est pour nous quelque chose qui a été et qui reste un scandale du point de vue humain. Du point de vue surnaturel on est dans la foi face à un silence du Père, celui que Marie a vécu dans le mystère de la Croix. Devant le Fils unique massacré par les hommes, Marie a vécu du silence du Père. La toute-puissance du Père est comme "masquée" pour qu'il n'y ait plus que l'attraction de sa bonté. Mais accepter vraiment cela dans notre vie exige de nous une très grande pauvreté. Et quand un enfant se trouve en face de sa mère ou de son père massacrés, il ne peut pas comprendre cette pauvreté divine.

— *Et comment peut-on dire, à une mère dont l'enfant vient d'être massacré, que c'est pour un plus grand bien ?*

— Il ne s'agit pas de le dire, d'en parler. Il faut en vivre car ce bien nous ne le voyons pas. C'est dans la foi, nous ne voyons pas. Et c'est dur, d'accepter cela dans la foi, parce que nous, nous voulons voir les résultats, et nous ne les comprenons pas. Or les résultats n'expliquent jamais rien. C'est *l'intention* de Dieu qui explique, c'est *la finalité*, et non les résultats. Or ce que nous voyons, ce sont les résultats immédiats qui sont dans le temps. La finalité, elle, n'est pas dans le temps : "Mon royaume n'est pas de ce monde" <sup>23</sup>.

— *Oui, mais ce monde existe et un non-croyant va dire : "L'intention de Dieu pour un plus grand bien, qui passe par ces massacres ou par la mort de mon enfant, c'est peut-être une intention... mais c'est un moyen pervers".*

— Ce n'est pas Dieu qui a *voulu* cela. Dieu l'a seulement *permis*. C'est l'homme qui, dans son orgueil, a pris la responsabilité

---

<sup>23</sup> Jn 18, 36.



de ce meurtre, et il a généralisé ce qui était mauvais, et Dieu était absent de cela.

— *Oui, mais il l'accepte pour un plus grand bien.*

— Dieu n'a pas accepté le meurtre. Il a laissé la personne libre, et la personne a fait cela en dehors de Dieu.

— *Alors, où trouver ce cheminement qui m'emmène vers un plus grand bien en passant par le meurtre ?*

— Le meurtre est une chose terrible, certes, mais limitée, et le regard de Dieu va plus loin. Cette permission est terrible, c'est sûr, puisque les hommes sont arrivés à ces crimes, à cette volonté de puissance, à ce désir de massacrer, et que Dieu ne les a pas arrêtés ; mais il a permis cela pour respecter la liberté (le respect de la liberté peut aller jusque-là), et Dieu a donné à tous ceux qui pâtissaient de cela la grâce de dépasser (de façons très diverses) cette blessure.

— *La mère peut donc dépasser sa souffrance pour un plus grand bien ?*

— Oui. Je peux très bien ne pas le voir, parce que ma vision est limitée, mais je le *sais*. De sorte que je n'accuse pas Dieu, j'accuse les hommes. Je les accuse d'avoir abusé de leur liberté ; car c'est bien ce qu'ils ont fait, et c'est eux qui sont responsables du crime, ce n'est pas Dieu. Dieu a permis cela, et s'il ne permettait pas ces choses-là, s'il ne respectait pas la liberté de l'homme, ce serait terrible, il serait un "super-pharaon", un "super-tyran". La lutte du bien et du mal, cela va terriblement loin, parce que l'homme libre peut devenir un tyran meurtrier, il peut faire un mal énorme. Mais l'amour libre que Dieu nous laisse est la seule réponse : Dieu veut que nous l'aimions librement, et parfois en subissant ces terribles assauts.

— *Ne vaudrait-il pas mieux avoir pour Dieu un “super-pharaon” et avoir un monde en paix ?*

— Non, parce qu’il n’y aurait plus l’amour. Là où il y a un despote, un tyran, il n’y a plus d’amour.

— *Mais si le despote veut l’amour, s’il a de l’amour pour ses sujets ?*

— Dans ce cas l’amour portera sur des choses matérielles, temporelles. Et là nous ne pouvons pas juger, parce que Dieu regarde tout dans la lumière de l’éternité alors que nous regardons tout dans la lumière du temps. Et dans la lumière du temps, le bien spirituel m’échappe, ma finalité m’échappe — “Mon royaume n’est pas de ce monde”. Cette parole du Christ va très loin, pour nous qui voudrions toujours que le royaume de Dieu soit de cette terre. On a inventé (mais l’Eglise l’a condamné) le millénarisme : un moment au moins, dans le temps, où la justice serait parfaite, où la bonté de Dieu s’exercerait parfaitement. Le millénarisme exprime très bien le désir que nous avons, que le royaume de Dieu soit de ce temps ; après tout ce temps est bon, puisque c’est Dieu qui l’a créé !

— *Et c’est celui que nous connaissons !*

— Oui, parce que l’autre, le royaume qui n’est pas de ce monde, on ne le connaît que dans la foi.

— *C’est pour cela que pour un non-croyant, tout ce raisonnement est absurde.*

— C’est vrai ; et quand on parle à un non-croyant, il ne faut pas prendre ce raisonnement, il faut prendre autre chose. Il faut essayer de montrer que Dieu n’est pas responsable du mal, et que c’est une question d’amour. Seule la finalité, seul l’amour,

permettent d'accepter ce point de vue des permissions de Dieu, que même des chrétiens (et beaucoup de chrétiens) n'acceptent pas aujourd'hui. Ils trouvent que c'est fallacieux, que ce n'est pas une réponse, qu'il n'y a pas de réponse... Il n'y a pas de réponse humaine, je suis d'accord. Mais le monde est gouverné par Dieu, et l'homme n'est pas Dieu. L'homme est appelé au bonheur, le bonheur que Dieu lui-même lui donne, et il doit accepter d'être entouré d'hommes qui sont mus par le démon, et accepter que la lutte que le Christ a connue est pour chacun de nous. Pour chacun d'entre nous il y a un choix héroïque à faire : choisir le Christ. Ce choix héroïque du Christ, nous ne le voyons pas tout de suite, mais un jour ou l'autre il peut se présenter à nous, et de fait il se présente à nous constamment.

— *Le royaume qui n'est pas de ce monde, est-ce celui des béatitudes ?*

— Oui, c'est le royaume des béatitudes, c'est le royaume où Jésus est le Roi des rois. Mais du point de vue temporel il y a la Résurrection, qui est objet de foi, et s'il n'y avait pas la Résurrection Dieu serait injuste et, comme dit saint Paul, "vaine serait notre foi"<sup>24</sup>. Mais je ne peux pas dire que Dieu est injuste, puisqu'il y a la Résurrection.

— *Et tout ne tient que par la Résurrection.*

— Et tout s'explique par les béatitudes, qui nous font vivre de la Résurrection dès maintenant. Déjà maintenant, en tant que chrétien, je vis de la Résurrection.

— *Les béatitudes sont donc comme le pont entre les deux royaumes, celui de la terre et celui des cieux ?*

---

<sup>24</sup> Cf. 1 Co 15, 17.

— Oui, et seules les béatitudes peuvent me rendre supportables les permissions de Dieu. Autrement c'est insupportable. Mais attention, ne mettons pas Dieu dialectiquement sur le même plan que l'homme ! Même philosophiquement on ne peut pas faire cela. Dieu est éternel, et je suis dépendant de Celui qui est éternel, mais dépendant dans l'amour, dans l'adoration.

— *Et je suis devenu éternel, moi aussi ?*

— Oui... mais j'ai encore les pieds sur terre ! Je reste temporel, et là il y a une lutte constante entre le terrestre et l'éternel, l'humain et le divin. Les béatitudes sont ce qu'il y a de plus divin en moi, et de plus concret, mais elles ne prennent pas tout en moi, elles n'envahissent pas toute ma vie. Et sur la terre je suis toujours face à des ennemis du Christ, qui peuvent paraître victorieux ; ils peuvent, apparemment, faire disparaître la victoire du Christ.

— *Pour un chrétien, tout peut être lu dans la lumière de la victoire du Christ ? de sa Croix et de sa mort ?*

— Oui, et parce qu'il sait qu'il y a la Résurrection.

— *Mais pour un non-croyant, c'est impossible ?*

— C'est impossible, parce qu'il ne voit que l'horizon terrestre, il ne voit que l'expérience. Mais il faut lui faire comprendre qu'il a en lui la possibilité de découvrir sa finalité. Et c'est par la finalité qu'il peut arriver progressivement à découvrir qu'il est dépendant d'un Etre supérieur, premier, qu'on appelle Dieu.

— *C'est cela, la Bonne Nouvelle ?*

— Oui, et elle est donnée dans la lutte.

## CHAPITRE II

### Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux est à eux

Jésus commence son grand discours sur les béatitudes par la pauvreté. C'est très étonnant, d'abord parce que pour le peuple juif la pauvreté n'était pas précisément une qualité ; les Juifs avaient beaucoup de peine à voir dans la pauvreté une possibilité de dépassement, une possibilité d'aller plus loin. Ils avaient tendance à prier Dieu surtout pour que tout aille bien et qu'on puisse jouir des richesses temporelles — bien qu'il y ait eu en Israël, avant la venue de Jésus, de vrais pauvres du Seigneur (il suffit de penser à Anne, à Zacharie, à Jean-Baptiste...).

Mais la pauvreté n'est pas un commencement. Quand on est source il y a une certaine richesse, une possibilité de se donner. La pauvreté n'est pas une cause, un principe ; elle est plutôt une *condition* dans laquelle on se trouve. Quand, en Afrique, on visite les gens de la brousse, on voit ce qu'est la pauvreté ! et elle vous prend du matin jusqu'au soir, on en est comme enveloppé. Nous, nous sommes rarement enveloppés de cette pauvreté ! On est pauvre dans certains domaines, mais on se rattrape dans d'autres parce que l'être humain a besoin d'un certain avoir. Or la pauvreté n'est-elle pas justement ce qui nous enlève notre avoir ? et non seulement ce que nous possédons, mais même le droit de posséder ? La pauvreté est d'abord un *manque* ; ce n'est que par la grâce chrétienne qu'elle devient un *esprit*.

Il faut donc, quand on parle de la pauvreté et de la *béatitude* de la pauvreté, distinguer tout de suite *pauvreté de fait* et *esprit de pauvreté*. La pauvreté de fait, ce sont des manques, un état dans lequel on se trouve, où on n'a pas la sécurité du lendemain : on est pauvre. On n'a même pas la possibilité de se donner : on est pauvre, on n'a rien à donner, absolument rien.

Mais ce n'est pas cet état de *manque* qui est une béatitude. Bien sûr la béatitude des pauvres n'est pas indifférente à cette pauvreté de fait, mais ce n'est pas cela qui est regardé en premier lieu. Ce qui est regardé en premier lieu, c'est l'*esprit de pauvreté* qui provient de l'amour. Chacune des béatitudes doit être *une voie d'accès vers l'amour*, une voie d'accès pour entrer dans la voie royale de l'amour. C'est ce que Jésus est venu nous apporter : la plus grande richesse, qui est l'amour du Père. Il est venu nous apporter cet amour du Père, comme Père, pour lui et pour nous.

C'est très étonnant, que Jésus commence à nous enseigner l'entrée dans le royaume de Dieu par la pauvreté. C'est très peu psychologique ! Si on commençait, par exemple, à ouvrir un magasin, ou je ne sais quoi, sous le signe de la pauvreté, on serait tout de suite battu ! Si on commençait à rassembler des personnes en leur disant : "Ici, c'est la pauvreté", on ne ferait que les repousser. Humainement, on n'aime pas la pauvreté. On aime être dans un milieu qui nous porte, qui nous convienne et qui nous permette d'être nous-mêmes — alors que la pauvreté, la plupart du temps, arrête notre épanouissement. Par exemple, c'est une pauvreté de perdre la voix ; car la voix est une très grande richesse. C'est une richesse d'avoir une voix mélodieuse, une voix qui permet d'affirmer certaines choses que l'on aime, et c'est difficile de perdre cette richesse parce que c'est un bien naturel et connaturel à l'homme. La pauvreté peut venir nous retirer cette voix, on devient muet, et le muet est un pauvre, il est pauvre de quelque chose qui est un bien très profondément humain.

Pourquoi Jésus commence-t-il donc par la pauvreté ? Est-ce pour se singulariser ? Non, mais par là il montre qu'il n'est pas comme les Pharisiens ; parce que les Pharisiens n'aimaient pas beaucoup la pauvreté. Ils étaient plutôt à prêcher le bien, l'avoir, l'exigence d'être des gens honnêtes, des gens capables de donner et d'aider les autres. Quand on est pauvre, on ne peut pas aider les autres, on est plutôt à leur remorque. N'est-ce pas ce qu'il y a de plus terrible dans la pauvreté ? On est dépendant. Un pauvre,

dans le domaine où il est pauvre, est dépendant des autres. On voit bien cela quand, par exemple, on n'est pas assez riche pour pouvoir se déplacer avec des engins particulièrement adaptés à un déplacement rapide : on est obligé de se mettre à marcher ou à courir et on est battu d'avance, par rapport aux autres qui ont des machines beaucoup plus puissantes qui leur permettent de voyager rapidement. La pauvreté dans les déplacements, la pauvreté dans le rayonnement, c'est toujours quelque chose qui nous met en dépendance des autres. Or on cherche toujours à être autonome et on aime l'être, on aime avoir tout, et n'avoir rien à demander aux autres ; car quand on peut faire les choses sans rien demander aux autres on peut être plus soi-même, parce qu'on trouve en soi-même toutes les possibilités.

Pour bien découvrir la signification de la béatitude des pauvres, revenons à la distinction que nous avons faite précédemment. Mais d'abord, comprenons que cette béatitude est vraiment la *première* béatitude, mais pas du tout au sens où elle serait la plus imparfaite. La pauvreté, du point de vue surnaturel, se présente vraiment comme une *condition nécessaire* pour être disciple du Christ, pour suivre Jésus, en étant donc dépendant de lui.

Revenons maintenant aux deux aspects de la pauvreté qu'il ne faut surtout pas confondre. *La pauvreté de fait*, nous l'avons vu, ce sont les manques à l'égard de tous les biens temporels. On pourrait énumérer ici tous les biens temporels où il peut y avoir des manques : depuis la nourriture (celui qui ne peut plus manger à sa faim est pauvre) et le manque de sommeil (celui qui ne peut pas dormir autant qu'il le voudrait est pauvre) jusqu'à la connaissance : celui qui ne peut pas recevoir tout l'enseignement ou toute la formation qu'il voudrait est pauvre. La pauvreté matérielle de la nourriture, la pauvreté du sommeil, la pauvreté de la connaissance, sont des pauvretés très différentes, mais toutes sont des *pauvretés de fait*, des manques. C'est purement négatif. Et il y a *l'esprit de pauvreté*, qui est quelque chose de spirituel. L'esprit de pauvreté consiste à *n'avoir aucun droit*. Quand j'ai des droits, j'ai

des possibilités d'avoir, des possibilités de posséder. Quand j'ai des droits, et que je les exerce, je me développe moi-même ; et là, on commence à comprendre comment l'amour peut exiger l'esprit de pauvreté. Parce que si on a tous les droits, on se considère comme pouvant tout faire, il n'y a plus de limites à notre rayonnement, à notre possibilité de rayonner, et on apparaît aux autres comme quelqu'un qui ne dépend pas d'eux, qui n'a pas besoin d'eux, qui est parfaitement libre de faire ce qui lui plaît. L'esprit de pauvreté vient supprimer ces droits ou faire qu'on les offre à quelqu'un : je vous offre le droit que j'ai d'avoir telle richesse, tel bien, telle fortune, telle connaissance, et par là je me mets dans un état de dépendance à votre égard. La *pauvreté de fait* montre mes dépendances et donc elle souligne mes limites, alors que l'*esprit de pauvreté* me fait considérer un autre comme passant devant moi, comme étant plus riche que moi, ayant plus de connaissances que moi, et cet esprit de pauvreté me met à son égard dans une dépendance d'amour : j'attends de lui qu'il vienne m'aider dans le domaine particulier où je suis pauvre.

Lorsqu'il s'agit du Christ, lorsqu'il s'agit de Dieu, l'esprit de pauvreté me met donc dans une attitude qui me permet de considérer que c'est Dieu, et Dieu directement, qui va m'aider. Je tends la main. Du reste, l'attitude du pauvre est de tendre la main, de supplier parce qu'il voit qu'il ne peut pas s'en sortir seul... Quand cet esprit de pauvreté gagne tout en lui, l'homme découvre ce qu'il y a d'essentiel en lui et accepte d'être relatif à un autre qui peut l'aider, alors que s'il possédait tous les biens et exerçait toutes ses capacités il se contenterait de lui-même et, en se contentant de lui-même, il n'arriverait jamais à découvrir ce qui peut être son bonheur. Un homme ne peut pas découvrir en lui-même son véritable bonheur. Il peut découvrir ses richesses, il peut découvrir son autonomie, mais il ne découvre pas son bonheur ; son bonheur ne peut pas être en lui, *il ne peut lui venir que d'un autre*. Et s'il se regarde lui-même comme étant la seule réalité intéressante et un point de référence pour tous les autres, très vite il s'en désole et il n'est pas heureux ; et il est peut-être dur



pour les autres, ce qui manifeste qu'il n'est pas heureux, parce qu'il ne peut pas trouver en lui-même sa béatitude, son bonheur.

L'esprit de pauvreté va donc me permettre de devenir relatif à celui qui peut me rendre heureux, à celui qui peut m'aider à découvrir mon bonheur et qui est peut-être lui-même mon bonheur. Quand il s'agit d'aimer quelqu'un et de lui faire comprendre qu'il est mon ami, si j'apparais devant lui comme étant parfait, n'ayant absolument pas besoin de lui et étant, par le fait même, supérieur à lui, ce n'est pas cela qui va l'attirer ; si, au contraire, je reconnais mes limites en sachant qu'elles sont grandes, je lui ferai comprendre que *lui* peut être pour moi une source merveilleuse de bien, de bonheur, et je m'approcherai de lui pour recevoir de lui tout ce qu'il peut me donner. La pauvreté est donc quelque chose d'absolument essentiel pour m'approcher de celui qui me dépasse, qui peut être source d'amour pour moi, source de bien pour moi. C'est par l'esprit de pauvreté que je peux reconnaître cela. Je ne pourrai pas reconnaître celui qui me dépasse si je n'ai pas cet esprit de pauvreté ; mais si j'ai cet esprit de pauvreté, je pourrai facilement reconnaître qu'un autre est plus grand que moi et, dans ma vie chrétienne, reconnaître que le Christ seul est mon Sauveur, et que replié sur moi-même je ne peux rien. Seul le Christ me sauve, et plus je suis pauvre, plus je peux reconnaître que le Christ est mon unique Sauveur, pour tout ; dans tous les domaines où je peux avoir l'expérience d'un manque, d'une limite, je peux avoir aussi cette autre expérience : seul Jésus peut faire que ces limites soient pour moi les moyens de m'approcher de lui. Si je suis pauvre, je commence à prier, je prie celui qui peut m'aider à dépasser cette pauvreté ; je peux me tourner vers celui qui peut être pour moi une source d'amour, une source de bien. C'est donc une condition *sine qua non* pour être capable de le recevoir.

On commence alors à comprendre que le plus grand obstacle à la venue de Jésus, c'était de considérer qu'on n'avait pas besoin de lui. Le Pharisien (et c'est l'esprit pharisien qui est, dans

l'Évangile, le plus opposé au Christ) est celui qui est content de lui-même ; dans tel ou tel domaine il est Pharisien, et quelquefois il l'est à l'égard de sa propre personne : personne ne peut lui être égal, parce que tout vient de lui. L'esprit pharisien est un orgueil terrible, qui consiste à s'enfermer en soi pour être soi-même le modèle des autres. On s'est tellement "gonflé" qu'on croit être le seul à bien agir : les autres n'agissent jamais bien. Cela passe même dans le langage — "Ah, s'il faisait comme moi, cela irait bien" — parce qu'on se met au-dessus des autres comme étant plus qu'eux.

A l'égard de Jésus, je suis pharisien si je suis incapable de comprendre, dans la foi, que Jésus est mon Sauveur parce que j'en ai besoin, parce que je suis faible, parce que je suis pécheur, parce que je suis capable d'être orgueilleux et de m'isoler dans ma solitude, et de croire que cette richesse que j'ai est une vraie richesse. Si je fais cela, Jésus ne peut pas s'approcher de moi, je me suis fermé à lui. Je ne suis heureux qu'en me regardant, et en me regardant je trouve que les autres sont des imbéciles parce qu'ils ne savent pas me regarder — s'ils savaient me regarder ils seraient tout autres ! Le manque d'esprit de pauvreté est quelque chose qui empêche d'être réceptif à l'égard de celui qui peut me sauver. C'est déjà vrai dans tous les domaines humains, dans toutes les possibilités d'avoir quelque chose, mais dans le domaine surnaturel c'est infiniment plus grand, puisque la grâce est donnée gratuitement et qu'elle est donnée au pauvre, à celui qui, vivant l'esprit de pauvreté, sait qu'il n'a aucun droit à la grâce chrétienne, aucun droit à être regardé avec amour. Il doit accepter d'être mendiant, et montrer qu'il est mendiant à l'égard de celui qui peut le combler, Jésus. Dans l'ordre surnaturel, donc dans l'ordre chrétien, l'attitude première, fondamentale, est de reconnaître que la grâce est un don gratuit de Dieu, que je ne mérite pas. Par la grâce, je pourrai coopérer avec Jésus : Jésus deviendra mon ami. Mais pour que Jésus soit mon ami il faut que je sois pauvre : Jésus est l'ami des pauvres. Dès que Jésus voit un pauvre, il se donne. Puisque Jésus nous dit que tout ce que l'on

fera au plus pauvre d'entre les siens, c'est à lui qu'on l'aura fait <sup>25</sup>, cela prouve qu'il s'identifie à tous ces pauvres d'une façon extraordinaire. Et parce que Jésus s'identifie à tous ces pauvres, je ne pourrai pas m'approcher de lui si je ne suis pas moi-même pauvre. Je le regarderai d'une façon hautaine et le mépriserai. Je mépriserai celui qui a fini sa vie sur la Croix... parce que c'est vraiment la pauvreté, de finir sa vie sur une croix !

On voit là combien la première béatitude et le dernier acte de la vie de Jésus s'appellent mutuellement. Quand Jésus parle des béatitudes, il nous dit ce qu'il faut *être*, ce qu'il faut *devenir* ; quand il meurt sur la Croix, il montre qu'il est vraiment le pauvre par excellence. Lui, qui est Dieu, a voulu être homme ; lui qui est Créateur a voulu, non pas être créé (puisqu'on ne peut pas dire au sens rigoureux qu'il est créé), mais être celui qui dépend d'un autre. Sa première dépendance est à l'égard de Marie, sa Mère, puis à l'égard de Joseph, et il y a ensuite toutes les pauvretés et dépendances de Jésus durant sa vie apostolique, jusqu'à la Croix où il est totalement dépendant : il est cloué. Et dans l'Eucharistie Jésus se donne comme pain, sous les apparences de ce qui est le plus dépendant, le plus relatif : l'aliment, le pain. Le pain, c'est l'aliment par excellence, tellement relatif au vivant qu'il accepte d'être transformé en lui en se perdant lui-même. C'est tout de même extraordinaire, que Dieu accepte d'être relatif à nous alors qu'en réalité la créature est radicalement relative à lui ! Dieu accepte d'être relatif à sa créature et il le fait "bénévolement" <sup>26</sup>, gratuitement. Il le fait avec amour, sans regretter l'état de Seigneur et de Roi <sup>27</sup>. Il le montre magnifiquement dans le lavement des pieds <sup>28</sup>, mais il le montre encore bien plus dans

---

<sup>25</sup> Voir Mt 25, 40.

<sup>26</sup> Au sens étymologique du terme, c'est-à-dire "en voulant le bien de l'autre".

<sup>27</sup> Cf. Phi 2, 5-7 : "Ayez entre vous la pensée même qui fut en Christ Jésus : Lui qui, subsistant en forme de Dieu, n'a pas estimé comme une usurpation d'être égal à Dieu, mais il s'est anéanti, prenant forme d'esclave, devenant semblable aux hommes".

<sup>28</sup> Voir Jn 13, 1-14.

l'hostie consacrée. Il est présent sous les apparences du pain, sous les apparences de l'aliment, c'est-à-dire de celui qui est totalement relatif à l'autre et qui est transformé en lui, qui est là *pour lui*. La pauvreté me permet donc d'être *pour l'autre*, de me quitter au point d'être *pour l'autre*. C'est donc la meilleure disposition pour l'amour, d'être totalement relatif en n'ayant plus peur d'aimer. La pauvreté supprime la peur d'être dépendant, peur d'être relatif à quelqu'un et de l'être radicalement, substantiellement. Jésus, par l'Eucharistie, nous montre qu'il l'est pour nous, et qu'il est comme cela pour nous afin que nous le soyons à son égard, pour que nous puissions faire comme lui et devenir ainsi totalement relatifs à lui.

On voit que cette béatitude des pauvres nous permet de regarder *le Pauvre*, Jésus, celui qui est substantiellement pauvre. Il est pauvre substantiellement pour nous, pour s'approcher de nous, pour que jamais nous ne puissions dire : "Oh, il est beaucoup trop grand pour moi, il ne peut pas faire attention à moi !". Non, il est descendu tellement bas, en se faisant pain, que personne ne peut descendre plus bas et que tous ceux qui ont un peu soif s'approchent de lui : il est pour eux. Il y a donc un lien très profond entre l'amour et la pauvreté de celui qui sait qu'il doit tout recevoir.

On voit ainsi que la pauvreté est le seul moyen, pour la créature, de s'ennoblir et de devenir "comme" Dieu, en recevant Dieu qui se donne comme pain, comme vin. Devenir "comme" Dieu, non pas, certes, à la manière proposée par le démon<sup>29</sup>, mais comme Jésus lui-même le veut, et le réalise<sup>30</sup>. N'y a-t-il pas là

---

<sup>29</sup> Voir Gn 3, 5 : "Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal". Cf. Ez 28, 2-17.

<sup>30</sup> Voir Jn 10, 34 (Ps 82, 6) : "Ne se trouve-t-il pas écrit dans votre Loi : 'Moi, j'ai dit : *vous êtes des dieux*' ?". Cf. 1 Jn 3, 1-2 : "Voyez quel amour nous a donné le Père, que nous soyons appelés enfants de Dieu ! Et nous le sommes.(...) Bien-aimés, maintenant nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, s'il vient à se manifester, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est".

quelque chose d'extraordinaire ? On comprend alors que cette béatitude soit affirmée en premier lieu et qu'elle se soit manifestée glorieusement, en dernier lieu, dans le Crucifié. La pauvreté (pauvreté de fait) que Jésus vit à Bethléem ira jusqu'à la pauvreté substantielle de Jésus à la Croix. Jésus vit cette béatitude des pauvres, et il la vit comme apôtre. Jésus ne prend pas des mœurs d'économiste, il prend des mœurs de pauvre pour qu'on puisse venir à lui, pour qu'on puisse venir se laisser transformer par lui. Il prend des moyens pauvres parce qu'il est lui-même pauvre ; et il sanctifie autour de lui tout ce qui est pauvre pour pouvoir se donner plus, pour pouvoir aller jusqu'au bout, "aimer jusqu'à la fin" <sup>31</sup>. La pauvreté est inséparablement liée à l'amour, parce que l'amour aime se communiquer, se donner.

— *La pauvreté, c'est aussi la pauvreté de l'être, et pas seulement la pauvreté de l'avoir ?*

— La pauvreté de l'être, je n'en ai rien dit, j'ai failli en parler et vous le faites pour moi. Jésus a été pauvre jusque dans son être. Le grand théologien Thomas d'Aquin n'hésite pas à dire que l'existence du Christ, l'être du Christ, est divin et non pas humain <sup>32</sup>. Je ne serai jamais aussi pauvre, parce que mon être est humain, et que je ne peux pas être pauvre dans mon être humain ; mais je peux être pauvre dans ma finalité, dans la béatitude. Cependant je suis obligé de reconnaître que, dans mon être humain, je suis quelqu'un de très limité : je suis *une créature*. Et la créature, pour rejoindre son Créateur, doit accepter d'être pauvre *dans sa possibilité d'aimer*. De sorte que Jésus seul est pauvre dans son être, il est tellement pauvre qu'il est pauvre dans son être, tandis que comme créature je ne peux être pauvre que dans mon avoir, dans tous mes avoirs, jusqu'à l'avoir le plus sacré :

---

<sup>31</sup> Jn 13, 1.

<sup>32</sup> Voir *Somme théol.*, III, q. 2, en particulier a. 2 ; a. 6, ad 2 ; a. 10.

la recherche de la vérité. Je suis, dans cette recherche de la vérité, dépendant de celui qui est la Vérité. C'est pour cela que l'homme a tellement de peine à accepter que la vérité ne soit pas lui — il voudrait tellement posséder la vérité ! —, et qu'il préfère, à cause de cela, en rester à la sincérité. La sincérité est le propre de celui qui veut posséder la vérité, alors que celui qui se reconnaît dépendant d'un autre dans la vérité distinguera toujours sincérité et vérité, et radicalement. Une des tendances modernes les plus terribles, c'est que les hommes, ordinairement, préfèrent la sincérité à la vérité : "Oui, je veux bien être sincère et aller jusqu'au bout", mais qu'est-ce que c'est, leur sincérité ? c'est eux, c'est que tout se ramène à eux.

— *Auriez-vous un exemple à donner ?*

— Je pense, entre autres, au directeur d'un grand journal venu à Fribourg (il y a de cela pas mal d'années) faire une conférence sur la vérité. J'avais bien noté cela dans mes papiers, car cela m'intéressait, je ne voulais pas le rater. Je suis donc arrivé dans la salle, que je connaissais bien puisque j'y donnais tous les jours des cours, mais cette fois-là c'était cet homme de presse qui occupait la chaire, à la place du maître ; je me suis mis du côté des étudiants et me suis assis juste en face de lui, en habit dominicain évidemment, de sorte qu'il a commencé par dire que ce n'était pas facile de parler de la vérité dans ce lieu où les dominicains étaient tellement présents ! Voyant que je suivais de très près, tout désireux de connaître ce qu'il allait dire, il a dit : "Evidemment, moi qui suis journaliste, directeur d'un grand journal, je ne vais pas vous parler de la vérité comme un théologien en parle ; mais la vérité d'un journaliste, je peux vous en parler". Je ne disais rien, puisque j'étais "étudiant". Il a donc continué (je résume, bien sûr) : "La vérité d'un journaliste, qu'est-ce que c'est ? On envoie le journaliste faire telle ou telle mission, alors il la fait. Pendant le temps du voyage vers cette mission il imagine ce qu'elle devra être, il se la forme en lui-même, surtout s'il est un peu artiste —

il faut être un peu artiste pour être journaliste —, et quand il est sur les lieux, il se dit : ‘Au fond, ce que j’avais pensé c’était bien cela.’” Voilà la vérité du journaliste ! Je crois qu’il était sincère — c’est donc plutôt la *sincérité* du journaliste.

— *Je vous ai entendu dire qu’on ne supporte les autres que lorsqu’on est pauvre”. Que voulez-vous dire ?*

— Je ne dirai ici rien de personnel... mais on en a des exemples tout le temps, car il est rare qu’on rencontre *de vrais pauvres*. Mais comme on est content d’en rencontrer ! La pauvreté la plus grande que j’ai rencontrée, c’était chez Marthe Robin. C’était étonnant. Elle était vraiment d’une pauvreté extrême, qui s’inscrivait dans son corps, dans sa chair. La première fois que je l’ai vue, j’ai aperçu sur son front la marque de la couronne d’épines ; cela m’a frappé, et avant de partir je lui ai demandé : “Marthe, permettez-moi d’embrasser votre front”. Elle m’a dit : “Oui”. Je l’ai embrassée, et au moment même où je l’ai embrassée, j’ai entendu Marthe dire : “Merci, père”. Cela, c’est vraiment le pauvre ! Elle était tellement pauvre qu’elle remerciait pour son baiser quelqu’un de moins riche qu’elle...

— *Que voulez-vous dire ?*

— Marthe était dans une très grande pauvreté à l’intérieur de la richesse divine qu’elle avait, et c’est pour cela qu’elle pouvait remercier comme si on lui donnait quelque chose, alors que c’était elle qui donnait. Et cela, c’est vraiment la pauvreté. Parce que celui qui n’est pas pauvre croit qu’il donne toujours, et instinctivement il dit (ou pense) : “Je suis seul à pouvoir vous donner cela... alors vous pouvez me remercier !”. Mais cela, c’est de la blague !

— *La destinée du chrétien, selon ce que vous disiez tout à l’heure, c’est de mourir pauvre, c’est de mourir sur la Croix ? C’est cela, sa destinée de vrai chrétien ?*

— Oui, chacun d’entre nous, s’il est fidèle, meurt sur la Croix avec Jésus.

— *Le souhait de Jésus, le souhait de Dieu, est donc qu’on meure sur la Croix ?*

— Oui, mais en comprenant bien ! il ne faut pas prendre la Croix matériellement, il faut la prendre divinement. La Croix, c’est l’offrande de nous-mêmes au Père pour que le Père fasse de nous ce qu’il veut. Voilà l’offrande du pauvre. L’offrande du moins pauvre, c’est de compter les clous, d’énumérer les épines et toutes les souffrances. Le vrai pauvre, lui, ne peut même plus nommer les souffrances : il s’offre, et c’est tout.

— *En fait, Dieu nous a préparé sur terre une vie qui était loin d’être une vie de vacances et de bien-être !*

— Cela, c’est sûr ! ce n’est pas une vie de vacances !

— *Et dès le départ, il annonce la couleur : “Vous allez souffrir, vous allez passer votre vie à souffrir”.*

— Il dit : “Si vous voulez être mon disciple, portez votre croix et suivez-moi”<sup>33</sup>.

— *Et pourquoi cela ?*

— Pour pouvoir recevoir gratuitement l’amour du Père.

— *Et pourquoi ce passage obligé par la souffrance ?*

— Pour que le Père puisse être vraiment Père. Or le Père est vraiment Père quand il donne son avoir à son Fils : l’héritage.

---

<sup>33</sup> Cf. Mt 16, 24 ; Mc 8, 34 ; Lc 9, 23.



Et l'avoir du Père, c'est de ne pas en avoir : il *est*, il *est* *Amour*. Et pour que le Père puisse nous donner son amour substantiel, divin, il faut cette pauvreté.

— *Mais pourquoi ne me donnerait-il pas cet amour sans que je passe par la souffrance ?*

— Peut-on être pauvre sans la souffrance ? Il y a une chose qui choque beaucoup : c'est quand quelqu'un qui souffre se sert de sa souffrance pour qu'on le respecte. Ce n'est pas la vraie souffrance, cela. La vraie souffrance m'anéantit, et je me tais.

— *Je ne réagis plus ?*

— Si, j'offre tout. J'offre tout à celui qui seul peut me sauver. Et le pauvre sait *qui* peut le sauver. On voit cela chez les mendiants. L'intelligence du mendiant, c'est de connaître les lieux où on lui donne de la soupe, où on lui donne quelque chose à manger...

— *Mais ce qui est trop difficile à accepter, c'est ce que vous disiez tout à l'heure. Pourquoi n'aurais-je aucun droit ? Pourquoi dois-je être mendiant ? Pourquoi ne puis-je pas mériter la grâce puisque je suis une parcelle de Dieu ?*

— Pour pouvoir être *fil*s de Dieu. Je suis créé, mais Dieu ne veut pas que je demeure dans mes limites de créature ; parce qu'il est vraiment Père, c'est ce qu'il possède, son bien propre, qui est sa vie, qu'il veut me donner. Il ne serait pas parfaitement Père s'il se contentait de moi comme créature, alors que je suis un esprit — un esprit lié à un corps, mais un esprit. Dieu laisse le crapaud être crapaud, il laisse l'âne être âne, mais il ne peut pas laisser l'homme être seulement créature, parce que l'homme est une créature *spirituelle* qui, comme telle, est capable de remonter jusqu'à Dieu.

— *Que voulez-vous dire au sujet de l'âne ?*

— La créature qui n'a pas d'âme spirituelle reste créature : l'âne reste un âne, il ne peut pas grandir ; il n'est pas pauvre, il est riche de sa richesse d'âne.

— *Mais Dieu pouvait faire en sorte d'éviter ce passage, cette étape de souffrance par où la créature qui a une âme spirituelle doit passer ?*

— Non. Pour que mon esprit puisse recevoir ce don gratuit que le Père me fait de sa propre vie, il faut pour cela que je m'efface et que je comprenne que *tout vient de lui*. J'ai en moi une capacité terrible de me considérer comme premier, comme dominant les autres. Cette capacité que j'ai de dominer sur les autres, il faut qu'elle soit comme amenuecée pour que Dieu puisse me communiquer tout son amour. Il faut que je devienne comme une "béance" pour Dieu, pour devenir capable de le recevoir. Je reconnais que, psychologiquement, on ne peut pas expliquer cela, parce que c'est quelque chose qui échappe à la psychologie. La psychologie est toujours riche, elle explique tout par les richesses ou les manques. Là, ce n'est plus cela, c'est l'Autre qui me prend et m'absorbe en lui en respectant pleinement ma personne et mon individualité. Pour comprendre la pauvreté, il me faut comprendre que Dieu, quand il m'aime, me respecte plus que moi-même. Dieu a plus de respect pour moi que je n'en ai pour moi-même, et cela, c'est propre à Dieu. Personne n'est comme cela ; entre amis on se respecte mutuellement en se comprenant, en s'aimant, mais Dieu me respecte radicalement comme Créateur qui m'a créé par pure bonté. Je crois que c'est cela qui permet d'accepter cette pauvreté.

— *Le désespoir de tant de personnes dans le monde d'aujourd'hui ne va pas avec cette phrase : "Dieu m'a créé par pure bonté". Combien sont ceux qui diraient : "J'aurais préféré qu'il évite*

*de me créer par pure bonté, si c'est pour vivre ce que je suis en train de vivre !”.*

— A ceux-là, qui vivent un désespoir psychologique, il faut répondre : “Votre position vient de ce que vous n’avez jamais été vous-même. Si vous aviez été vous-même en cherchant ce qu’il y a de plus profond en vous, vous auriez eu la possibilité de découvrir Dieu et de l’aimer ; et il est encore temps pour vous de découvrir cela. Vous avez toujours vécu à un niveau psychologique, c’est-à-dire au niveau de ce que vous ressentiez, de ce que les autres disaient de vous, et l’opinion des autres était pour vous plus importante que de découvrir le regard de Dieu sur vous. C’est comme cela que vous n’avez jamais cherché à connaître Dieu. Mais, parce qu’il est très bon, Dieu rattrapera votre paresse, il rattrapera votre égoïsme ; et le dernier regard de Dieu sur vous, vous ne le connaissez pas encore, donc vous ne pouvez pas savoir ce que Dieu fera. La seule chose que Dieu vous demande (parce que vous ne pouvez pas faire autre chose), c’est de respecter ce regard de Dieu sur vous et de croire que malgré tout, au-delà de votre regard sur vous-même, vous pouvez découvrir que Dieu vous aime et qu’il y a en vous quelque chose d’aimable et de grand.

— *Vous avez dit que le Christ est mon unique Sauveur*<sup>34</sup>.  
*Pourquoi ai-je besoin d’un Sauveur ?*

— J’ai besoin d’un Sauveur parce que je m’aperçois, dans ma pauvreté, que je suis incapable de combler tous mes manques, et que je prends conscience de la radicalité de ma limite : je suis limité dans mon être. Si je n’étais pas limité dans mon être, je m’agrandirais, je prendrais la tête de mon voisin pour la mettre à la place de la mienne, ou le cœur de quelqu’un d’autre, et je ferais

---

<sup>34</sup> Voir ci-dessus, p. 50.

de moi le type le plus parfait qui soit ! Mais je ne peux pas faire cela, je suis obligé de m'accepter tel que je suis, et là je vois ma limite : je suis une créature et je ne peux pas changer cela. La vérité, c'est donc cela. Je voudrais être autre chose, ou j'espérais être quelqu'un d'autre, mais la vérité la plus radicale est que je suis une créature, donc que je dépends d'un être plus grand que moi. Mais cet être plus grand que moi, il est Père.

— ...*et Sauveur.*

— Oui, Père et Sauveur. Parce que le Père, quand il doit corriger radicalement son fils qui s'est révolté, doit devenir le Sauveur de son fils, le Sauveur de sa créature.

— *Ne pensez-vous pas qu'il y a un lien évident entre la "pauvreté en esprit" (la pauvreté intérieure) et l'état de pauvreté de fait ?*

— Je dirais plutôt qu'il n'y a pas de lien de nécessité ; mais c'est une question très complexe. Je crois que toute véritable "pauvreté d'esprit" demande de se concrétiser en acceptant simplement, sans en faire toute une histoire, des pauvretés *de fait*. Ne pas plaire à tout le monde, c'est une pauvreté de fait qui est fameuse ! Voir que quand on fait du bien, c'est traduit autrement (il y a une herméneutique particulière chez le voisin) c'est aussi une pauvreté ! Que certaines personnes que nous connaissons et qui ont de grandes qualités soient constamment rejetées, c'est aussi une pauvreté de fait. Je crois que toute pauvreté intérieure a besoin de se concrétiser dans une certaine pauvreté de fait. Cependant je n'oserais jamais dire qu'il y a adéquation entre les deux.

— *Y a-t-il tout de même un lien ?*

— Oui, il y a un lien de signe à signifié, et d'effet à cause.

La pauvreté de fait est normalement *signe* de la pauvreté intérieure, elle est l'*effet* de la pauvreté intérieure. La pauvreté extérieure, la pauvreté de fait, peut être un masque, comme chez celui qui, ayant une grosse richesse, prendrait l'habit du moine (signe de pauvreté) tout simplement pour qu'on le laisse tranquille. Une telle pauvreté de fait ne serait plus qu'un masque, une caricature.

— *Mais la pauvreté extérieure peut aussi être authentique ?*

— Bien sûr, mais il faut qu'elle soit adéquate à la pauvreté intérieure, qu'elle soit signe de la pauvreté intérieure. Pourquoi y a-t-il des religieux qui n'aiment plus l'habit religieux ? S'ils sont pauvres intérieurement, ils acceptent le signe ; s'ils ne le sont plus, ils ne veulent plus du signe. Il est vrai qu'au Moyen-Age la bure était un habit de pauvre, alors qu'aujourd'hui ce n'est plus le cas. Alors, faut-il changer ? Mais l'habit est un signe qui n'est pas uniquement ni premièrement un signe de pauvreté matérielle ; c'est aussi et surtout un signe de la remise entière de la personne entre les mains de Dieu ; l'habit est donc porteur d'une signification qui n'est pas seulement celle de la pauvreté matérielle ; en plus, il indique à quelle famille religieuse on appartient.

— *Le scandale de la pauvreté de certains pays a-t-il un lien avec cette béatitude de la pauvreté ?*

— Sûrement. Seuls ceux qui ont un esprit de pauvreté comprennent parfaitement ce qu'est la pauvreté de fait, qui ne devrait être que *signe* de la pauvreté intérieure. Et c'est vrai : la pauvreté de fait devient un signe quand je l'ai acceptée pleinement et que je l'ai offerte à Dieu. La maladie peut être un signe de l'offrande de ma force au Seigneur ; mais la maladie, quand elle n'est *que* maladie, est cause de révolte. Il faut donc que la pauvreté des pays pauvres devienne signe d'un don plus complet à Dieu. La plupart du temps, ce n'est pas ce qui se passe, et cela cause des révoltes... et on le comprend ! Quant à celui qui n'est

pas pauvre de fait, il va essayer par tous les moyens d'esquiver la pauvreté intérieure. S'il est bon c'est déjà bien ! mais ce n'est pas suffisant.

— *Au sujet de la pauvreté de l'Eglise : Est-ce bien le rôle d'hommes d'Eglise, de faire des bénéfices (sur des placements financiers ou immobiliers) pour les reverser aux pauvres ? Le Christ a toujours dit : "Suivez-moi, vendez tout, et tout vous sera donné par surcroît"* <sup>35</sup> ?

— Oui, et l'Eglise rappelle cela pour les individus ; mais en tant que communauté elle doit, si elle a des biens, faire en sorte que ces biens soient entretenus et puissent ainsi soulager certaines misères. Ne pas faire cela ne serait pas bien.

— *A ce moment-là c'est une œuvre humanitaire ? Mais ce n'est pas le rôle de l'Eglise d'être une association humanitaire.*

— Ce n'est pas le rôle premier de l'Eglise, mais c'est son aspect *humain*. L'Eglise a-t-elle le devoir de liquider tout de suite tous ses biens ? Je dirais qu'on peut faire cela *personnellement*, mais pas *communautairement*. Que deviendraient tous les employés qui en vivent ?

— *Mais est-ce une raison suffisante ?*

— Il faut toujours faire cette différence : on peut être miséricordieux sans limites, comme le Christ l'est, *pour les individus* ; mais si on a une charge, si une communauté est à notre charge, on ne peut pas exiger *de cette communauté* la même pauvreté. On doit exiger de cette communauté de vivre pauvrement, mais on ne peut pas exiger d'elle une pauvreté héroïque. Il y a une

---

<sup>35</sup> Voir Mt 19, 21 ; Mc 10, 21 ; Lc 18, 22. Cf. Mt 6, 33.

*justice* à respecter pour toute communauté dont on est chargé. Je ne peux pas ici entrer trop dans les détails, mais c'est important. Un religieux devrait vivre de la mendicité et donc être très conscient que tout ce qu'il a, il l'a par un don des autres. Faire vœu de pauvreté consiste concrètement à renoncer à ses droits. Aussi, même ce qu'il reçoit de l'Etat (par exemple une pension de vieillesse) comme quelque chose auquel il a droit comme citoyen, il le reçoit dans un esprit de pauvreté, comme un don reçu des autres.

— *J'ai fréquemment constaté que dans des pays de grande pauvreté, et dans des situations de pauvreté extrême, les seules personnes qui vivaient de manière privilégiée et très confortable étaient les prêtres et les communautés religieuses, avec autour d'eux des mendiants, des pauvres, qui ne se révoltaient pas devant cette situation, qui n'y voyaient pas de scandale, et qui acceptaient de venir dans les églises pour mendier l'aide "de l'humanitaire" à des prêtres qui circulaient dans les dernières Mercedes. Comment un non-croyant peut-il encore accorder une crédibilité quelconque à la béatitude de la pauvreté, à ce message de l'Évangile ?*

— Je suis d'accord avec vous pour dire que cela pose un problème.

— *Cette situation paradoxale se retrouve dans d'autres domaines, comme celui de l'entreprise, de ses dirigeants et de ses propriétaires. Ce que ce que vous disiez par rapport aux biens et à l'utilisation de l'argent, le chef d'entreprise chrétien doit-il l'exercer ?*

— C'est un premier pas vers un approfondissement : tout chrétien doit comprendre que le Christ a été pauvre, et il doit aspirer à un certain esprit de pauvreté ; mais il n'est pas tenu de vivre directement, immédiatement, des béatitudes. Prenons l'exemple d'un père de famille : il a ses enfants à élever correctement, il doit leur permettre de recevoir une éducation qui soit

vraie. Lui-même pourrait vivre pauvrement, mais comme père de famille il ne peut pas vivre de cette pauvreté à cause des enfants. C'est toujours le même problème : la pauvreté radicale est *personnelle*, et la pauvreté communautaire implique la prudence, et pour un chrétien le don de conseil.

— *Je suis d'accord ; mais la prudence n'est pas la spéculation, le placement financier, ni le commerce ?*

— Non, mais dans certains pays ou certaines cultures on est obligé d'accepter ces mœurs qui sont païennes, qui ne sont pas évangéliques, parce que sinon on serait réduit à l'état de pauvreté absolue. Cependant tout ce rôle temporel doit être laissé aux gens qui sont dans le monde. L'Eglise doit éviter de s'engager dans les affaires temporelles et la politique, parce que ce n'est pas son affaire. L'affaire de l'Eglise, la première affaire de l'Eglise, c'est Jésus lui-même qui l'a indiquée : "Quand le Fils de l'homme reviendra, y aura-t-il encore la foi sur terre ?" <sup>36</sup>. Ce qui est très curieux, c'est que les théologiens ne se soient pas servi de cette parole de Jésus pour comprendre que la première mission de l'Eglise est de garder la foi des croyants et de la maintenir, de la faire grandir, et donc d'être attentive à tout ce qui peut diminuer la foi.

— *Alors, que préconiserez-vous pour essayer d'entrer un peu dans la béatitude de la pauvreté ?*

— Je préconiserais d'abord une pureté dans l'esprit de pauvreté, dans la pauvreté intérieure ; et en tant que théologien, en tant que philosophe, j'insisterais d'abord sur la pauvreté à l'égard de la recherche de la vérité : ne pas accaparer. Ce qui me semble le plus terrible, c'est d'accaparer, de réduire la recherche

---

<sup>36</sup> Lc 18, 8.



de la vérité en l'orientant dans un sens unique. Et du point de vue affectif, du point de vue de l'amitié, je suggérerais un esprit de pauvreté très grand. On se fixe (et c'est compréhensible, parce que c'est ce qu'il y a de plus matériel et de plus visible) sur l'argent, mais c'est encore pire d'être des riches à l'égard de l'amour, de ne pas vivre la pauvreté dans l'amour d'amitié. L'esprit de pauvreté est donc premièrement un esprit à l'égard des choses spirituelles, des choses divines, et deuxièmement à l'égard du rayonnement. Si facilement on transforme le rayonnement, autrement dit l'influence qu'on peut avoir, en une domination ! Il y a un esprit de pauvreté qui doit animer tout exercice de l'autorité. Et en dernier lieu, il y a l'esprit de pauvreté à l'égard de l'argent dans une société où l'économie prend de plus en plus de place et devient déterminante. Quand on dit que l'économie n'a rien à voir avec la morale, et qu'on peut donc "y aller à fond", c'est faux. L'économie en elle-même n'a peut-être rien à voir avec la morale parce qu'elle doit s'équilibrer, elle doit pouvoir durer par elle-même, mais dans *l'usage des biens*, dans l'usage de l'argent, il y a un esprit de pauvreté personnel que chacun d'entre nous, en tant que chrétien, doit vivre.

— *Cela voudrait dire que celui qui, marié, est heureux affectivement avec sa femme et ses enfants, est aussi quelqu'un de riche, et qu'il a le devoir de partager aussi ces richesses, au même titre que les richesses matérielles ?*

— Bien plus ! parce que ces richesses-là sont bien plus grandes. Mais d'autre part, il a aussi le devoir de préserver sa famille.

### CHAPITRE III

#### **Bienheureux les doux, ils posséderont la terre**

La seconde béatitude est peut-être la plus difficile à comprendre pour ce qu'elle est, parce que très facilement on en reste à une douceur d'ordre psychologique. C'est toujours agréable d'être avec des gens doux psychologiquement... si du moins cette douceur n'est pas mièvre, si c'est une vraie douceur, qui s'oppose à la dureté (je parle ici au niveau psychologique). L'homme dur est quelqu'un qui veut dominer sur moi et qui, pour cela, peut avoir recours à la dureté, voire à la violence ; tandis que celui qui est doux (psychologiquement) ne contredit pas ce que je suis, il ne contredit pas ma manière d'être, au contraire il la flatterait plutôt. Mais la flatterie n'est qu'une mauvaise douceur, parce qu'elle est très facilement une complicité avec l'autre "pour que tout aille bien". Ainsi, pour que tout aille bien dans une communauté, on n'ose plus dire ce qui objectivement ne va pas, ce qui est mauvais. Dans une communauté humaine la douceur psychologique est trop souvent regardée comme un grand bien : on préfère parler à ceux qui sont doux que de parler à des gens durs, qui généralement sont particulièrement "pointus" et visent directement ce qui ne va pas. L'"irascible" comme tel n'est jamais doux. C'est le "concupiscible" qui est doux psychologiquement.

— *Le concupiscible*<sup>37</sup> ?

---

<sup>37</sup> Les termes « concupiscible » et « irascible » désignent et distinguent deux sortes de passions : celles qui sont suscitées par l'attraction qu'exerce sur nous un bien sensible (ce sont l'amour, le désir, la jouissance) ou la répulsion d'un mal sensible (la haine, la fuite, la tristesse) ; et celles qui concernent un bien sensible difficile à atteindre (l'audace et l'espoir) ou un mal difficile à vaincre (la crainte, le désespoir, la colère).

— Oui, autrement dit l’amour facile, moelleux... Cela, c’est “doux”. Tandis que l’irascible porte sur le bien difficile à conquérir, le bien ardu. L’homme chez qui l’irascible domine, ce n’est pas l’homme de la plaine, c’est le montagnard qui doit lutter perpétuellement et qui, par là, devient rude.

La béatitude des doux n’a rien à voir avec la douceur psychologique. Elle se situe à un autre niveau, celui de la charité (l’amour surnaturel), et est donc encore un visage de l’amour. Or l’amour n’est pas mièvre, il est fort<sup>38</sup> et il peut être tranchant. La vraie douceur, celle de la béatitude des doux, implique une force et une grande détermination, mais dans la manière d’agir elle implique qu’on ne cherche pas (comme on le fait trop souvent) à s’opposer à ce que d’autres ont dit. On essaie au contraire d’y trouver ce qui peut être une disposition à aller plus loin. On est doux dans ses rapports avec l’autre quand on recherche chez l’autre ce qui est bon en lui, ou très bon, et ce qui pourrait aller beaucoup plus loin. On cherche à développer ce qui existe déjà, et à aller plus loin.

Ce qu’on fait pour l’autre, on le fait aussi pour soi — car on peut être doux à l’égard de soi-même. Quand on se regarde dans la lumière de la béatitude des doux, on peut dire que cette béatitude nous donne le regard de Marie sur nous, un regard maternel — “ils posséderont la terre” —, et le regard de Jésus qui veut nous regarder à travers ce regard de sa Mère. Et là, on commence à voir que l’amour divin engendre en nous une très grande douceur : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*, “Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux”<sup>39</sup>. On ne goûte vraiment que ce qui est doux, parce qu’on peut le prendre plus lentement. Ce qui est doux au toucher, on le caresse — c’est très expressif —, alors que “prendre” seulement, c’est beaucoup plus

---

<sup>38</sup> Voir Cant 8, 6.

<sup>39</sup> Ps 34 (Vulgate 35), 9.

dur, on “tire” à soi, et c’est beaucoup plus rapide. La dureté implique la rapidité ; la douceur, elle, implique qu’on ne lutte pas, qu’on accompagne l’autre, qu’on marche au même pas que lui<sup>40</sup> ; et, dans la charité, on coopère avec douceur aux ordres que nous donne le Père, on est pour lui un enfant très dévoué, très aimant. Tout ce que le Père nous demande est reçu et accompli avec une extrême douceur dans l’amour, et on reconnaît que ce que le Père nous demande est ce qui est le meilleur pour nous, le plus doux, parce que le Père agit de l’intérieur. Par l’Esprit Saint, par le Paraclet, il agit de l’intérieur, et à cause de cela, même si c’est très fort, c’est toujours doux. Et même c’est là qu’est la vraie douceur, la douceur divine qui peut être rude mais qui est toujours douce (c’est étonnant), parce que cet amour est très profond et qu’il nous saisit dans ce qu’il y a de plus profond en nous, donc de plus intime, et nous lie au Christ, nous lie à Marie. Et on coopère avec eux. La douceur est toujours liée à cette coopération avec Jésus, celui que le Père nous envoie : l’amour divin qui se communique réclame notre obéissance.

La douceur vient du côté du Père et du côté de l’enfant. Le Père peut agir avec une extrême douceur à l’égard d’un fils qui reçoit tout et qui coopère sans compter, en se donnant complètement, en obéissant pleinement, sans regarder les résultats, parce qu’il sait que l’amour possède en lui-même sa propre fin : il n’y a pas de fin extérieure à l’amour. L’amour réclame donc la douceur, il n’y a plus cet élément extérieur qui est toujours présent dans la dureté. A cause de cela il faut un amour très fort, très profond — je dirais : un amour substantiel —, pour que l’amour coopère en restant lui-même, pour qu’il coopère dans cette immanence. Alors on comprend le *Gustate et videte*. C’est auprès du Christ, en étant très proche de lui, en coopérant à son amour, à ce qu’il nous demande, que la douceur peut s’épanouir en nous et devenir très

---

<sup>40</sup> Voir Gn 33, 14 : “Je cheminerai doucement au pas du convoi qui est devant moi et au pas des enfants”.

grande. Si le Christ est présent en nous, l'amour s'exerce en nous dans cette douceur parce qu'il s'exerce dans une intériorité très grande : coopérer avec Jésus pour aimer le Père, coopérer avec le Père pour l'aimer lui-même comme Père, coopérer avec le Père pour découvrir et aimer son Fils bien-aimé, celui qui nous donne son amour. C'est à l'intérieur de cette béatitude des doux que nous découvrons combien il est bon de vivre dans cette coopération : on est "pleinement d'accord". C'est très curieux, que la douceur exige d'être "complètement d'accord". La douceur est très joyeuse. C'est très difficile, de trouver la douceur dans l'aridité, quand on a de la peine à "tenir bon" ; la douceur implique toujours cette espèce de "recul" qu'il y a dans la joie, sans doute parce que la joie donne une sécurité ; alors on a la possibilité d'être doux, on a le temps d'être doux. Psychologiquement, c'est quand on est trop pressé qu'on est brutal et qu'on fait mal.

Cette douceur va surtout s'épanouir dans la charité fraternelle. A l'égard de Dieu, c'est dans la prière et surtout dans l'oraison ; et c'est vraiment découvrir que Dieu est *notre fin*, et que le repos de Dieu est notre repos : on peut se reposer dans le Père, auprès du Père. On n'a rien d'autre à faire ! il y a cela dans notre oraison. Mais la douceur s'exerce surtout dans la charité fraternelle, et là il y aurait beaucoup à dire : douceur dans nos paroles, ne jamais dire des paroles blessantes, ni jamais chercher le succès. Ordinairement on cherche le succès par la parole en sacrifiant quelques victimes qui nous permettent de nous mettre en valeur ! Cela, c'est contraire à la douceur, parce que la douceur ne sacrifie rien de ce qui est aux autres. La douceur est au-delà du sacrifice, mais *en nous* elle passe par le sacrifice, et c'est quand le sacrifice est bien fait que la douceur peut apparaître. Et la douceur est vécue auprès de nos frères : "Comme il est doux de vivre avec ses frères !", dit le psaume <sup>41</sup>. C'est une douceur qui peut

---

<sup>41</sup> Cf. Ps 133, 1 : "Voyez ! Qu'il est bon, qu'il est doux, d'habiter en frères tous ensemble !".

avoir un grand “charme” parce qu’elle est vécue sensiblement, alors que la douceur auprès de Dieu n’est pas vécue sensiblement — mais elle est vécue beaucoup plus profondément, parce que Dieu est Dieu et qu’il est éternel. Remarquez que notre charité fraternelle aussi est éternelle, puisqu’elle “a été répandue dans nos cœurs par l’Esprit Saint”<sup>42</sup>. Tous les rapports fraternels que nous avons avec nos frères demeureront pour l’éternité, nous les vivrons dans le Ciel éternellement, dans une très grande douceur. Et là on comprend comment la béatitude des doux donne la “possession de la terre”. Dans la charité fraternelle, la douceur permet que l’amour s’incarne dans une certaine sensibilité ; nous sommes proches de nos frères, nous sommes avec eux en Jésus, en Marie, et Jésus fait cette union, il réalise ce mystère d’*unité*<sup>43</sup>, et nous sommes heureux d’être là, dans cette douceur, auprès d’eux.

On comprend que cette béatitude soit très relative à l’Eucharistie. L’Eucharistie nous fait comprendre combien Jésus est doux pour nous, puisqu’il se donne comme pain<sup>44</sup> et comme vin. Il se donne sous ces apparences pour être pleinement “nous” et nous transformer en lui. Car c’est *nous*, comme le dit si bien saint Augustin<sup>45</sup>, qui sommes transformés en lui, c’est nous avec tout ce que nous avons de rugueux et de petit, comme créatures ; mais l’amour de Jésus supprime ces limites, il les envahit pour que la douceur prenne tout. Et on a l’impression que la charité fraternelle est infinie ; et c’est une impression *vraie*, car de fait elle est infinie puisqu’elle est une participation à l’Esprit Saint. Or la

---

<sup>42</sup> Ro 5, 5.

<sup>43</sup> Voir Jn 17, 21-22.

<sup>44</sup> Voir Sag 16, 20-21 : « C’est un pain tout préparé que, du ciel, tu leur as fourni sans qu’ils se fatiguent, un pain capable de procurer toutes les délices et de satisfaire tous les goûts. Et la substance que tu donnais manifestait ta douceur envers tes enfants, puisque, s’accommodant au goût de celui qui l’emportait, elle se changeait en ce que chacun voulait ».

<sup>45</sup> Voir les *Confessions*, VII, x, 16, B.A. 13, DDB 1962, p. 617 ; cf. SAINT THOMAS, *Somme théol.*, III, q. 73, a. 3, ad 2.

douceur ne s'épanouit que dans l'infini, puisque toute limite fait que l'action d'un autre sur nous a quelque chose de violent, de part et d'autre. Echapper complètement à cette dureté, à cette violence, ne peut se réaliser que dans un amour infini, où il n'y a pas de limites, et où il y a une *présence*, et une présence qui peut s'épanouir, qui peut grandir. La douceur vient quand, après avoir beaucoup lutté, nous sommes victorieux de toutes les luttes. Or l'amour n'est pleinement lui-même que dans la victoire. La douceur est donc le visage propre de l'amour quand, victorieux, cet amour est lui-même et se communique de lui-même. La douceur est le visage propre de l'amour. C'est ce qu'il y a de si profond dans la béatitude des doux, et là il faut bien constater que cette béatitude est rare ! C'est rare, de rencontrer vraiment l'ami de notre cœur chez qui il y a cette douceur, c'est rare de rencontrer vraiment un être humain qui ait une âme de douceur.

— *Peut-on dire que la douceur se trouve au lieu de rencontre entre la rigueur d'un devoir et la limite d'un droit ?*

— Non, pas du tout. La douceur est quelque chose de bien plus spontané. Elle émerge de l'amour, alors que là on veut l'expliquer par l'efficience ; or il n'y a rien de moins efficient que la douceur ! Dans la douceur on perd son temps, on dépasse le temps ; il y a dans la douceur quelque chose comme un dépassement du temps. On n'est plus limité par le temps : c'est le repos. Dans un monde comme le nôtre, qui est très tendu et qui est une course au temps, et qui de ce fait devient dur, il n'y a plus de douceur. Il faut pouvoir s'arrêter, se reposer, pour être doux et permettre à la douceur de s'épanouir. Et la charité fraternelle est le moment par excellence où l'on perd son temps ! A cause de cela c'est très difficile. On en a l'expérience : quand on est très pris et qu'on a avec quelqu'un un entretien qui devient complètement inutile, on a envie de partir ! alors que c'est peut-être à ce moment-là qu'il faudrait entrer dans la douceur, vivre quelque chose de "Bienheureux les doux"...

On doit être heureux dans la douceur, bienheureux dans la douceur, dans ces pertes de temps...

— *La douceur est-elle une situation provoquée ou une situation permanente, un état qui fait partie de la personne ?*

— Ce n'est ni provoqué, ni permanent, c'est une situation qui jaillit de l'amour, et d'une surabondance d'amour. La douceur est toujours une surabondance d'amour, et une gratuité. Il n'y a pas un "devoir" de douceur. On est doux *parce qu'on aime* et *parce qu'on veut exprimer un amour gratuit*. On n'exprime jamais par la douceur un amour nécessaire, alors qu'un amour gratuit s'exprime par la douceur.

Essayons maintenant de mieux découvrir la douceur en la regardant en Jésus et en Marie. Regarder les relations de Marie et de Jésus petit enfant serait un merveilleux développement pour apprendre la douceur. Marie est empressée, il y a toujours en elle une hâte — on le voit bien lors de la Visitation<sup>46</sup>, et surtout à Cana où elle a hâté l'heure de Jésus<sup>47</sup> —, et pourtant Marie est toujours douce. Alors que, ordinairement, celui qui est dans la hâte n'est pas doux, il est pressé — "On n'a pas le temps, il faut aller vite !" —, Marie, elle, met la douceur à l'intérieur de sa hâte, et c'est même peut-être un caractère tout à fait propre à la vraie douceur. Parce que si on lambine, c'est le marécage ; et la douceur du marécage est une douceur mièvre, la douceur de celui qui s'enfonce dans des choses secondaires. La vraie douceur exige une netteté, une précision, qui s'exprime souvent chez celui qui est pressé : il laisse tomber les choses accidentelles, il voit tout de suite les choses nécessaires, et il est agacé de voir que les autres, ne voyant pas le nécessaire, le mélangent à des choses tout à fait accidentelles. L'amour n'est pas accidentel, la douceur non plus ; elle

---

<sup>46</sup> Voir Lc 1, 39.

<sup>47</sup> Voir Jn 2, 1-11.



est dans l'amour une plénitude qui donne un repos, et en même temps une détermination très grande, très profonde. C'est pour cela que la vraie douceur est très rare. N'est-ce pas la première chose que Jésus enseigne à sa Mère ? La douceur de Marie à Noël est exemplaire ! En face du refus — "il n'y a pas de place"<sup>48</sup> — on se serait tous mis en colère, et Joseph a dû se mettre en colère ! mais pas Marie. Elle a compris que ce refus permettrait en surabondance une douceur plus grande ; et la douceur que, dans l'étable, Marie a pu donner à Jésus, et Jésus comme petit enfant à sa Mère, est à son comble parce qu'elle est liée à la pauvreté. Et dans l'étable on a tout son temps ! parce qu'il n'y a personne, sauf les pauvres, les bergers qui viennent là... mais ils ne dérangent pas ; alors on a tout son temps et l'amour peut être pleinement donné dans la douceur.

La douceur de la Croix est toute différente ; c'est la douceur du blessé. C'est extraordinaire, de voir comment un blessé, quand dans l'amour il domine sa souffrance, quand il arrive vraiment à aimer au-delà de cette souffrance, est doux dans une patience étonnante. Le temps est brûlé par l'amour, et dans la douceur il peut s'étendre. C'est en ce sens que la douceur est une victoire de l'amour sur le temps. L'amour n'est pas mesuré par le temps ; c'est *le mouvement* qui est mesuré par le temps, mais pas l'amour comme tel. L'amour réclame le repos, il réclame qu'on s'arrête, et quand il est pleinement victorieux on s'arrête dans la douceur.

— *Diriez-vous que l'obéissance, l'acceptation, sont les qualités de la douceur ?*

— Je dirais que la douceur permet une acceptation plus grande, qu'elle met dans l'abandon une note particulière. Les gens qui sont abandonnés d'une manière psychologique laissent

---

<sup>48</sup> Cf. Lc 2, 7.

tomber leurs capacités d'initiative, ce qui est un faux abandon parce que c'est une abdication ; le véritable abandon (qui implique une grande détermination) se réalise dans la douceur, pour permettre à l'amour de s'étendre et d'être parfaitement lui-même — parce que l'amour réclame d'être surabondant.

— *Et l'obéissance ?*

— L'obéissance sera une des conditions qui permettront cette surabondance de l'amour ; et ce sera aussi une conséquence.

— *Dans notre monde déchiré par la guerre ou la violence sous toutes ses formes, où y a-t-il encore place pour la douceur ?*

— La violence des guerres n'a pas de douceur parce qu'elle ne provient que d'un amour frustré, d'un désir de vengeance. Dans toute guerre il y a un désir de vengeance, et ce désir de vengeance rend dur : on veut reprendre ce que l'on a perdu. Dans toute guerre on veut reprendre soit un territoire qui nous a été pris, soit quelque chose de plus profond, comme une culture. La dernière guerre mondiale, avec Hitler, c'était cela, et il y avait une très grande dureté, une double dureté : celle d'Hitler, de l'envahisseur, et celle de la riposte. Quand on est en face d'un ennemi qui est dur, on est soi-même dur, parce qu'on sent bien que cet ennemi est incapable de recevoir la douceur : il la considérerait comme une faiblesse. L'homme dur et puissant interprète très vite la douceur comme une faiblesse, alors que la douceur est peut-être une suprême force, car il faut que l'amour soit victorieux pour qu'on puisse être vraiment doux.

— *Répondre à la force par la force, est-ce toujours anti-évangélique ?*

— Oui, et c'est effrayant, parce que c'est sans fin : voulant être toujours plus fort, on est toujours plus rude et toujours

plus violent. C'est ce qui se passe maintenant : on cherche des armes toujours plus meurtrières...

— *Est-ce manquer à la douceur d'avoir recours aux armes pour se défendre ? Y a-t-il des guerres justes ?*

— Oui. Quand on est en face d'un agresseur, on se défend. Il y a des guerres qui sont justes. Un père de famille n'a pas le droit de laisser prendre ses enfants, et il doit se défendre pour défendre les autres. Un pays n'a pas le droit de se laisser envahir parce qu'il doit maintenir sa culture, en sachant que cette culture permettra un épanouissement de ses habitants. Mais les guerres d'agression, où on veut prendre le bien des autres, c'est différent : là c'est un désir d'être toujours plus puissant, et une force qui ne vient que de la puissance.

— *En dehors des guerres défensives, y a-t-il des exemples ou des motifs de guerres offensives qui soient justes ?*

— Je crois que c'est toujours défensif. La justice de la guerre, la justice de la violence, vient de la défense : vous vous défendez parce qu'on vous prend votre bien, ou celui de vos enfants, ou celui de vos compatriotes, ou de vos amis.

— *Cela expliquerait-il les Croisades ?*

— Là il s'agissait de défendre la terre du Christ, qu'on n'a pas le droit de fouler injustement, comme elle peut l'être par celui qui ne reconnaît pas le Christ. C'est ce sentiment-là qui a provoqué les Croisades. Mais s'il y a eu dans les Croisades des choses très belles, il y a eu aussi des choses beaucoup moins belles — et cela, c'est l'homme. Tout ce que l'homme fait, lorsque cela fait appel à des pouvoirs et à un héroïsme, déclenche des passions... et alors il y a des choses beaucoup moins belles, à cause des passions. Mais les intentions sont bonnes, et ce sont les intentions

qu'il faudrait regarder avant tout. Les historiens, souvent, regardent uniquement les faits et les interprètent selon leur vision à eux, alors que ce qu'il faudrait saisir, et que l'historien comme tel ne peut pas saisir, c'est *l'intention* de celui qui a commencé la guerre ; mais cela échappe à l'histoire, parce que cela ne se dit pas, cela ne s'écrit pas, il n'y a pas de documents.

— *Quelles étaient ces "bonnes" intentions ?*

— C'était justement de défendre la terre du Christ ; c'est bien cette intention-là qu'avaient des saints comme saint Bernard.

— *Et quelles sont les belles choses qui se sont passées pendant ces Croisades ?*

— C'est le don de soi-même pour défendre la terre du Christ. Ceux qui partaient en croisade quittaient leur famille et allaient au loin, et c'était un voyage dont on ne savait pas si on en reviendrait, avec toutes les épidémies, toutes les maladies possibles. Il y avait donc un don, un don initial, pour sauvegarder la terre du Christ. Aujourd'hui on n'a plus du tout ce sens-là, parce qu'on a beaucoup moins le sens de l'Incarnation, et que la terre du Christ est une conséquence immédiate de l'Incarnation. On a bien vu cela dans le pèlerinage du Pape à Jérusalem. Qu'est-ce qui émeut tant le Pape ? la terre du Christ. Et nous-mêmes, la première fois qu'on va à Jérusalem, qu'est-ce qui nous émeut le plus ? c'est de retrouver tout ce qui n'a pas changé, c'est-à-dire le ciel (car la terre a tellement changé !), de retrouver ces grands espaces, le désert, bref tout ce qui n'a pas changé ; et bientôt il n'y aura même plus de désert : tout est déjà meurtri, tout est en train de changer. Et quand on sait qu'il faut faire des fouilles pour retrouver le terrain du Christ, on est désolé, parce qu'on aimerait *toucher* la terre du Christ.

— *Mais n'est-ce pas seulement une démarche affective ?*

— Non, c'est une démarche *humaine*. Aimer son corps, aimer sa terre, aimer le lieu de ses ancêtres, tout cela est quelque chose de grand. Aimer le lieu que Dieu a choisi pour rendre visite aux hommes, ce n'est pas uniquement de la dévotion affective. C'est, je crois, un sens religieux très profond, le désir que le temps et les lieux soient sanctifiés et remis à Dieu ; et même plus qu'un sens religieux, car le temps et les lieux ont été transformés par l'Incarnation : l'Incarnation va jusque-là. Ne pas regarder cela, ce serait une conséquence de l'idéalisme, pour qui la terre n'a aucun sens.

— *Mais le Christ a bien dit qu'il ne fallait pas réduire cette terre à la terre d'Israël, que sa présence était partout, que sa terre était toute la terre ?*

— Oui, toute la terre, mais comme la terre est individuelle, ce n'est jamais "toute la terre". C'est "toute la terre" *par le point de vue individuel*. La terre est particulière, on est toujours sur "un coin de terre". Nous sommes aujourd'hui *ici*, et je ne suis pas dans le Midi, ni à Paris. La terre est très individuelle, et c'est pour cela que dans l'Écriture on dit que "la terre vient au secours de la Femme"<sup>49</sup>. Pourquoi cela ? parce que c'est la "cause matérielle" qui prend, qui restreint, mais qui restreint pour que la réalité puisse s'exprimer parfaitement.

— *Qu'entendez-vous par "cause matérielle" ?*

— La matière (donc notre corps et notre univers physique) est toujours source de limites : elle contracte la forme. L'idéalisme, qui regarde la forme "en soi", d'une manière universelle, aura donc

---

<sup>49</sup> Cf. Ap 12, 16.

toujours une certaine haine pour la matière et pour la terre dans son individualité. Mais du point de vue de l'exister et de l'amour, le réalisme et l'individuation de la matière sont d'une importance capitale : seule la réalité singulière existe. Seule elle est un bien réel capable de me finaliser et de me permettre de me dépasser dans l'amour. L'idéaliste, lui, vit d'un grand "idéal", mais il ne se dépasse jamais vraiment en se donnant. Il vit d'une illusion.

Je crois que c'est l'art de la sculpture qui fait le mieux comprendre ces choses-là, parce qu'on prend une matière dure, la pierre, et on veut que la pierre exprime quelque chose de spécial. J'ai été très frappé, au musée d'Athènes, de voir successivement l'art égyptien et le sourire dans l'art grec. N'est-ce pas merveilleux, de prendre la matière la plus rude pour exprimer le sourire, qui exprime bien la douceur ? Le sourire, c'est la première victoire sur la matière. L'art grec a découvert cela, alors que l'art égyptien est resté hiératique, très dur ; c'est très beau, cet art a de la grandeur et de la force, mais il y a quelque chose qu'il n'a pas saisi, alors que l'art grec a saisi le mouvement avec toute sa fragilité, jusqu'au mouvement dans le visage, ce mouvement très spécial qu'est le sourire : au-delà de la parole il y a le sourire...

— *Pour en revenir à cet amour de la terre, ne pensez-vous pas que cette appropriation de la terre risque d'engendrer les dérives du nationalisme ?*

— Certes, parce que, comme toujours, un bien risque de se corrompre. Et plus le bien est délicat et subtil, plus il se corrompt vite. Il est évident que sauvegarder la terre du Christ risque d'entraîner des jalousies terribles. Ces jalousies existent et continuent dans Jérusalem ; la ville qui devrait être la ville de la plus grande paix et de la plus grande victoire est devenue la ville de toutes les luttes. D'où cela vient-il ? des jalousies humaines. Et les jalousies sont toujours liées à la matière.

— *Vous voulez dire : à la possession ?*

— A la possession, et à la matière par le fait même, parce que la matière individualise. Il n’y a pas de jalousie du côté de l’universel ; c’est pourquoi se contenter de rester dans l’universel est pour certains une manière de se garder purs : “Je suis pur, je n’ai pas de jalousies, je suis universel...”. Mais alors on ne connaît plus personne ! parce que l’universel n’est pas une réalité. Quand on cherche l’universel, on devient incapable d’aimer, car on ne peut pas aimer l’universel. La matière, elle, a ceci de très particulier qu’elle rappelle l’individuation, elle rappelle qu’une chose ne peut exister qu’*individuelle* ; que quand elle perd ce caractère individuel, quand elle s’universalise, elle perd son existence... et acquiert dans notre esprit une existence de remplacement : c’est l’intelligence qui connaît l’universel, et l’universel n’existe que dans l’intelligence. C’est un “être de raison”, comme dit saint Thomas.

— *Qu’est ce qui explique la division qui règne à Jérusalem et la division des chrétiens, eux qui désirent vivre le message du Christ qui est d’abord un message d’unité et d’amour ?*

— C’est la jalousie ; et c’est à Jérusalem qu’il y a la plus forte jalousie, parce qu’il faudrait que Jérusalem soit la cité des saints... mais au fond, cela n’existe pas sur la terre. Et c’est peut-être bien pour cela que l’Eglise a quitté Jérusalem pour aller à Rome. Je me suis posé la question : Comment se fait-il que Pierre, qui avait un très grand sens de l’individuation, du singulier — Pierre était un homme très pratique —, ait quitté Jérusalem ? Que Jean aille plus loin on le comprend, mais que Pierre ait quitté Jérusalem pour aller à Rome, c’est invraisemblable ! Pourquoi l’a-t-il fait ? pour propager la Bonne Nouvelle, faire connaître le mystère du Christ... mais peut-être aussi pour quitter cette jalousie fatale dans la terre du Christ ? Rome est tout de suite universelle.

— *Et comment se fait-il que les responsables religieux, à Jérusalem, restent dans cette complaisance de divisions ?*

— C'est peut-être parce qu'ils ne sont pas assez saints et pas assez contemplatifs. Il y a une béatitude qui dit : "Bienheureux les artisans de paix", et cette béatitude relève du don de sagesse<sup>50</sup> ; mais comme ils sont rares, ces artisans de paix ! Il faut dépasser la jalousie ; or c'est une des choses les plus difficiles à dépasser, parce que la jalousie s'enracine jusque chez les êtres spirituels. Les jalousies des spirituels sont les plus terribles...

— *Il vous arrive d'être jaloux ?*

— Nous en avons tous la tentation, et c'est la chose qu'on avoue le moins parce qu'on est toujours honteux d'avouer la jalousie. Mais tant qu'on ne l'a pas avouée on ne peut pas la vaincre, parce qu'elle se camoufle. La jalousie est une sorte de taupe, c'est souterrain. Et mon oncle le père Dehau disait que toutes les divisions dans les communautés religieuses proviennent de là. On peut donc dire que toute division dans l'Eglise provient de la jalousie.

Et quand un pape vieillit (tous les historiens des papes le disent) les requins montent, c'est-à-dire la jalousie. Parce qu'un pape a une politique qui va dans le sens de l'Esprit Saint mais qui exige aussi son propre jugement : c'est l'œuvre commune d'un homme et de l'Esprit Saint, ou plutôt de l'Esprit Saint et d'un homme. Tous ceux qui ont compris cela suivent le pape durant tout son pontificat et maintiennent leur fidélité jusqu'au bout ; mais ceux qui n'ont pas accepté, qui n'ont pas compris, attendent le bon moment, et à la fin ils se vengent. Le vieillissement d'un pape, c'est toujours un temps très dur. Cela peut être un temps merveilleux, parce que cela exige une grande purification, mais c'est toujours un temps très difficile, parce que les requins sont là — autrement dit on désire se rattraper d'une manière ou d'une autre, et cela c'est une guerre spirituelle. Les fausses paix extérieures

---

<sup>50</sup> Voir ci-dessous, p. 189 et 236.



entraînent comme conséquences des guerres spirituelles beaucoup plus terribles. Certes, la guerre matérielle est terrible parce qu'elle tue, mais les guerres matérielles se raréfiant, les guerres spirituelles sont d'autant plus terribles. C'est ce que l'on voit aujourd'hui : on vit dans un climat de guerre spirituelle terrible, parce que, hélas, la jalousie des hommes, conséquence du péché originel, reste là et grandit.

— *Que sont ces guerres spirituelles ?*

— Les guerres spirituelles proviennent des idéologies. La guerre du marxisme contre le capitalisme est une guerre spirituelle. Le nazisme est une guerre spirituelle. Ce ne sont plus des guerres de territoire, ce sont des guerres spirituelles. On est entré dans l'ère des guerres spirituelles, et la guerre matérielle est en train de devenir impossible, parce que s'il y avait une guerre matérielle aujourd'hui, avec les armes que l'on possède, je crois que... on passerait tous à la casserole !

— *On pourrait dire que la première guerre spirituelle a été entre Caïn et Abel ?*

— Oui, c'est une guerre de jalousie, et une guerre fraternelle ; or les jalousies sont d'autant plus grandes quand elles existent entre frères, parce que le lieu commun est plus grand, et par le fait même l'affrontement est plus violent.

— *C'est ce qui explique les massacres comme ceux du Rwanda et de beaucoup d'autres pays, qui sont aussi des guerres fraternelles ?*

— Oui, c'est effrayant. Devant ces guerres-là la douceur est très loin, il n'y a plus rien de la douceur. Et on comprend ce que promet la béatitude des doux : "ils posséderont la terre" ; parce qu'au fond, ces guerres spirituelles vous font détester la

terre. On ne peut plus habiter dans le lieu où il y a eu ces massacres : le sang d'Abel crie vengeance <sup>51</sup>, et Caïn lui-même le dit : "Je serai errant et fugitif sur la terre" <sup>52</sup>. Les guerres spirituelles ont comme fruit de faire des errants dans le monde : ils n'ont plus de patrie. On n'a plus le sens de la patrie, on n'a plus le sens de la famille, on est errant. Le monde finira de cette manière-là (sauf si Jésus revient avant !), parce que la jalousie est terriblement individuelle. C'est *l'individu* qui l'emporte sur *la personne*, autrement dit c'est la cause matérielle, l'exigence de la matière, l'exigence de la *possession*, qui l'emporte sur la *vérité*.

— *La jalousie est donc vraiment l'opposé de la douceur ?*

— La douceur appelle la paix, la joie. La jalousie appelle la lutte et la guerre, la domination, la vengeance. C'est terrible : on n'oublie pas, et on *ne veut pas* oublier. Il peut y avoir un pardon du bout des lèvres, parce qu'on est forcé de le faire, mais on ne le fait pas dans le fond de son cœur.

— *Vous parliez tout à l'heure de Jérusalem. Comment expliquer aux non-croyants, et aux croyants, cette division des chrétiens qui est source de scandale ? Pour un non-croyant c'est la preuve de l'impossibilité d'être chrétien, de l'absurdité de la foi, de l'inutilité de ce message d'unité du Christ, puisque cette violence, cette division, sont souvent exprimées par les responsables eux-mêmes, et pas seulement à Jérusalem mais dans le monde entier.*

— La jalousie est souvent secrète parce qu'on a de la peine à l'avouer, et parce qu'elle est secrète et qu'elle est à base de passion elle augmente, elle grandit. Comment lutter contre cela ? Il faut découvrir l'amour personnel du Christ. Parce qu'à la Croix

---

<sup>51</sup> Voir Gn 4, 10.

<sup>52</sup> Gn 4, 14.

Jésus a porté sur lui toutes les jalousies humaines ; toutes les jalousies qui naissent à Jérusalem, Jésus les a portées à la Croix. Toutes peuvent donc se transformer pour nous en moyens de découvrir le mystère du Christ, qui est à la racine de tout cela.

A Jérusalem, il y a aussi de très grandes grâces. Ceux qui veulent vivre à Jérusalem dans la paix du Christ, et porter ces luttes intérieurement, sont de vrais pacifiques. Et à travers ces luttes, ils ont découvert la victoire de Jésus. Ils comprennent ce que Jésus lui-même a dit : “Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive”<sup>53</sup>. Lui, Jésus, est venu apporter la division ? Oui, en ce sens qu’il est venu apporter à l’homme une exigence beaucoup plus grande d’aimer, une exigence d’aller jusqu’au bout de l’amour. Mais cette exigence n’est plus humaine, elle est surnaturelle, de sorte que l’homme ne peut plus se sauver tout seul ; il se sauve à cause du Christ et par le Christ, en se dépassant, et donc en allant jusqu’au bout dans la paix du Christ et la douceur du Christ. C’est peut-être là qu’on découvre la douceur extrême de Jésus, qui nous donne *sa* paix<sup>54</sup> en sachant qu’il y aura ces luttes. Jésus a porté tout cela dans son agonie ; il sait que *lui* est capable de donner l’unité et la paix au monde entier, mais que son royaume n’est pas de ce monde. Cette paix, cette union, ce dépassement de toutes les jalousies, ne peut se faire que dans le royaume de Dieu, dans le royaume du Christ. C’est dur, c’est très dur, parce qu’on voudrait toujours que cela se réalise sur la terre. Mais on est toujours en face de ce grand mystère : l’homme porte en lui la tentation terrible d’être premier...

La douceur est vraiment comme un sommet dans l’amour, et la douceur du Christ à la Croix, qui est la figure du

---

<sup>53</sup> Mt 10, 34.

<sup>54</sup> Cf. Jn 14, 27 : « Je vous laisse la paix, c’est ma paix que je vous donne ; ce n’est pas comme le monde la donne que moi je vous la donne ».

Père <sup>55</sup>, révèle l'abîme de l'amour du Père pour son Fils bien-aimé, la douceur du Père contemplant son Fils sur la Croix, au moment où le Christ exprime dans son cœur son amour infiniment doux pour le Père. On peut découvrir dans cette lumière-là l'acharnement du démon contre la vraie douceur ; il veut en donner des caricatures, et de fait il y a des caricatures terribles de la douceur dans l'adaptation qui devient comme une idole : on veut à tout prix "adapter". Le souci d'adaptation du Christ à la Croix est assez spécial ! S'il n'avait pas eu le désir intense d'aimer le Père et de réaliser pleinement sa volonté d'amour, il ne serait pas resté sur la Croix, il n'aurait pas pu souffrir ce qu'il a souffert à la Croix. Il lui a fallu la douceur du Père, être le Fils "dans le sein du Père" <sup>56</sup>, l'enfant crucifié dans le sein du Père. Le démon caricature cette douceur par l'adaptation, une fausse douceur qui est comme un empêchement d'être vraiment soi-même. Dans l'adaptation on a la douceur de celui qui est comme une limace, qui n'a plus de personnalité... cela coule comme de l'eau ! C'est terrible, cela. La douceur de celui qui prend la couleur du milieu dans lequel il vit (qui varie plusieurs fois), c'est désastreux. C'est déjà désastreux chez un artiste qui s'adapte ; mais au moins c'est un artiste, il a besoin de son public, il a besoin de faire des choses que les hommes puissent goûter, alors il se laisse prendre, et il se laisse conduire plutôt que de conduire, il est esclave de son public, il prend ses couleurs...

— *L'homme politique aussi ?*

— Oui, souvent. C'est sa grande tentation, parce qu'il est dépendant des suffrages. C'est pour cela que les Anciens disaient que le suffrage universel conduit toujours à dégringoler de plus en plus, parce qu'on sombre dans la facilité, cette fausse douceur qu'est la facilité. C'est facile, et c'est gluant !

---

<sup>55</sup> Voir ci-dessous, p. 213 et note 179.

<sup>56</sup> Jn 1, 18.

— *Quand Jésus dit : “Que votre oui soit oui, que votre non soit non”<sup>57</sup>, est-ce en lien direct avec la douceur ?*

— C’est montrer que dans la douceur il faut la force et la netteté. Parce que l’amour ne détruit pas la netteté, au contraire il la *veut*. Et si quelqu’un prétend qu’on devient sec parce qu’on est précis, c’est faux. En étant précis, on sauvegarde l’amour.

— *Vous avez dit tout à l’heure quelque chose de terrible pour un non-croyant comme pour un croyant. Vous avez dit que le Père contemple son Fils souffrant sur la Croix, et que dans cette souffrance, il le regarde avec douceur...*

— Oui... et avec amour, dans la douceur et l’amour. C’est la fine pointe de la douceur, on ne peut pas aller plus loin.

— *Mais vous avez conscience que cette image peut être source de scandale ?*

— Oui, cela peut être un scandale, mais parce qu’on ne va pas jusqu’au bout de l’amour. C’est uniquement par amour pour le Père que Jésus désire accomplir la volonté du Père, et non la sienne<sup>58</sup>. Le Père ne lui a pas ordonné formellement de mourir sur la Croix. Jésus nous le dit : c’est lui-même qui livre sa vie<sup>59</sup>, et s’il se livre à ceux qui cherchent à le tuer c’est pour nous révéler jusqu’où va son amour pour le Père<sup>60</sup>. En se faisant obéissant jusqu’à la mort de la Croix<sup>61</sup> il n’obéit pas à un ordre comme nous le ferions humainement : il cherche (pour reprendre l’expression de saint Paul<sup>62</sup>) “comment plaire au Père”. Et Jésus est

---

<sup>57</sup> Mt 5, 37 ; cf. Ja 5, 12.

<sup>58</sup> Voir Lc 22, 42 ; Mt 26, 39 ; Mc 14, 36 ; Jn 12, 27.

<sup>59</sup> Voir Jn 10, 18.

<sup>60</sup> - <sup>61</sup> - <sup>62</sup> Voir page suivante

allé jusqu'au bout parce qu'il avait comme mission — c'est cela qu'on oublie — de sauver les hommes ; et le Père a contemplé cette douceur dans le Christ qui sauvait les hommes. Pour sauver les hommes, pour les tirer de leur péché, pour montrer l'horreur du péché, pour montrer que le péché nous sépare de Dieu et qu'il provient toujours de l'orgueil, il fallait que Jésus aille jusque-là ; et ce que le Père a regardé en Jésus sur la Croix, c'est l'amour de son Fils pour lui, qui lui permettait d'aimer tellement les hommes ! Le Crucifié peut nous aimer d'un amour infiniment doux, parce que personne n'est descendu aussi bas que lui. Prenons un exemple très simple : quand un gosse tombe, son père tend la main. Mais l'enfant n'a plus la force de tendre la main, il est meurtri ; que fait alors la mère ? elle se penche, elle descend plus bas que lui et le ramasse. C'est ce qu'a fait Jésus : il est descendu plus bas que le dernier des hommes. Il est le Pauvre. Là on voit l'alliance très grande de la pauvreté et de la douceur. Je dirais que la pauvreté regarde Dieu avant tout ; la douceur aussi, mais la douceur est surtout dans l'amour pour les hommes, et là elle touche la miséricorde. On voit comment les béatitudes sont distinctes mais comment, en même temps, elles sont profondément unies : pauvreté, douceur, miséricorde, tout cela se tient.

— *Mais comment comprendre, que le Père puisse regarder son Fils souffrant et mourant sur la Croix, et que le Père ait besoin de ce sacrifice ?*

— Il n'en a pas besoin. L'amour divin est ainsi : il appelle

---

<sup>60</sup> Voir Jn 14, 30-31 : "Il vient, le Chef du monde [Satan]. Sur moi, certes, il ne peut rien, mais c'est pour que le monde connaisse que j'aime le Père, et que, selon ce que m'a commandé le Père, ainsi je fais". Jn 4, 34 : "Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre".

<sup>61</sup> Cf. Phi 2, 7.

<sup>62</sup> Voir 1 Co 7, 32 : "L'homme qui n'est pas marié cherche (...) comment plaire au Seigneur". Ro 15, 3 : "Le Christ n'a pas recherché ce qui lui plaisait".

la surabondance, dans une liberté totale. Cela nous dépasse, c'est sûr ! parce qu'un amour substantiel est quelque chose qui nous dépasse complètement. Mais nous sentons que cet amour peut exister ; et *il a existé*, c'est cela qui est extraordinaire. Et c'est la plus grande joie du chrétien philosophe, de voir que *tout ce que l'amour peut faire a été fait dans le Christ* ; et que rien de ce que l'amour peut faire n'a été refusé par le Christ. Si on ne voit pas cela, on ne peut pas comprendre. Le Christ est toujours à l'extrémité, il va toujours "jusqu'au bout". Et nous, au nom de la prudence, nous n'allons pas jusqu'au bout. C'est cela, notre péché dominant ; c'est le péché d'orgueil de l'homme, de ne pas aller jusqu'au bout dans l'amour. A un homme qui serait scandalisé devant cela, je dirais : "Si vous êtes père, et si vous aviez de la force dans votre amour, ne feriez-vous pas cela pour votre fils, pour le sauver ? S'il glissait dans un précipice, vous voudriez descendre plus vite que lui pour être en bas et le recevoir". C'est ce qu'a fait Jésus : l'humanité est descendue, descendue, elle a dégringolé, et il est allé plus bas qu'elle pour la recevoir et la reprendre. C'est quelque chose qu'on ne peut comprendre qu'à travers l'amour, c'est cette folie dont parle saint Paul <sup>63</sup> : la folie de l'amour, la folie des "fous de Dieu", comme disent nos frères orthodoxes ; et le "fou de Dieu" par excellence c'est le Christ, et il est fou de Dieu à la Croix. C'est vrai, pour la prudence humaine, c'est de la folie ; mais pour l'amour divin, pour un amour substantiel, c'est la sagesse.

— *Je peux comprendre cela, mais ce qui est plus difficile c'est la position du Père... Au dernier moment, une fois que le Fils avait exprimé cette folie d'amour en s'offrant totalement, le Père ne pouvait-il pas arrêter la souffrance et empêcher la mort de son Fils ?*

— Il l'a fait à la Résurrection.

---

<sup>63</sup> Voir 1 Co 1, 18-25.

— *Mais il l'a laissé souffrir tout de même.*

— Oui, il l'a laissé aller jusqu'au bout.

— *Mais puisqu'il savait que Jésus irait jusqu'au bout et qu'il avait tout donné, est-ce qu'il ne pouvait pas, par amour pour son Fils, empêcher qu'il souffre ?*

— Il l'a laissé souffrir par amour pour nous, qui ne pourrions voir que cela, parce que nous ne voyons pas *les intentions*. Nous avons besoin de voir que *cela a été fait* ; que ce n'est pas simplement quelque chose qui *pouvait* être fait, mais que cela *a été fait*, de sorte qu'on puisse le toucher, comme dit saint Jean dans sa première Epître : “Ce que nos mains ont touché du Verbe de Vie”<sup>64</sup>... “Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru”<sup>65</sup>. Et celui qui a touché l'amour du Christ, c'est celui qui voit la blessure de son cœur : “Celui qui a vu rend témoignage, et son témoignage est véridique”<sup>66</sup>. C'est cela qui est si beau dans le linceul de Turin, comme un signe : c'est qu'à l'endroit de la blessure du cœur, une trace laisse voir que Marie a dû toucher... Une fois mort, Jésus a encore, par Marie, offert ce qu'un cadavre peut offrir, la blessure d'un cœur qui ne bat plus. C'est l'ultime gratuité.

— *Nous venons de parler du Christ à la Croix, et vous avez parlé de sa Mère...*

— Oui, il faut aussi regarder la douceur de Marie à la Croix, sa douceur envers Jésus ; et pour que l'on comprenne mieux cette douceur, il faut regarder le don que Jésus fait de

---

<sup>64</sup> 1 Jn 1, 1.

<sup>65</sup> 1 Jn 4, 16.

<sup>66</sup> Jn 19, 35.



Marie à Jean<sup>67</sup>. Quand Jésus dit à Jean : “Voici ta Mère”, Jean la reçoit dans sa plus grande souffrance grâce à la suprême douceur de Marie. Le don de Marie à la Croix exprime à Jean la douceur suprême de Marie, et quand nous recevons Marie, nous “goûtons” divinement à cette suprême douceur : elle nous est donnée. C’est toujours le rythme de l’amour de Dieu et de l’amour du prochain. Le Christ à la Croix est Fils du Père, et il est fils de Marie pour tous les hommes. Il fallait donc que ce qui était dans l’intention — et le plus pur, le plus profond —, se manifeste, se voie, se touche.

— *Le Christ, dans sa Passion, jusqu’à la Croix ne s’est pas révolté, il n’a jamais utilisé la force ?*

— Non, jamais.

— *Vous avez dit que, face à la force, on ne devait pas avoir de faiblesse.*

— En effet. Mais le Christ a eu *la force d’aller jusqu’au bout de la faiblesse*, c’est-à-dire d’accepter ce qui pour un homme est le plus humiliant : être attaché au bois de la Croix comme un criminel. Il y a donc là un amour suprême.

— *Est-ce une attitude de force, d’accepter cela ?*

— Oui. Et c’est ce que les artistes, quand ils regardent Jésus crucifié, ont le mieux compris. Les théologiens le comprennent mal et passent vite là-dessus ; pourtant c’est une théologie mystique qui devrait nous faire comprendre la Croix de Jésus, et cela par les béatitudes. Le Christ, à la Croix, est le modèle de l’homme qui a vécu pleinement l’amour, jusqu’au bout, et cela se manifeste à travers les béatitudes vécues à la Croix.

---

<sup>67</sup> Voir Jn 19, 26-27.

— *A propos de la douceur, nous devrions parler de la dureté des rapports entre l'homme et la femme, du problème de la condition féminine dans l'Eglise.*

— Là, il faut rappeler que cette douceur de Marie à la Croix, venant de la douceur du Christ et complétant cette douceur *pour nous* dans la *manifestation*, doit permettre de comprendre comment vivre la charité fraternelle dans les moments où son exercice est très difficile. Très souvent on s'en tire par des colères, en parlant fort, ou même par des violences, avec des gestes de violence ; mais cela, c'est le démon qui ricane en face de la Croix du Christ. Il faudrait qu'à ce moment-là l'épouse, la mère, regarde Marie et transforme de plus en plus toutes ces relations grâce à une extrême douceur. C'est difficile, et cela ne peut se faire que s'il y a une prière contemplative, l'oraison. Cela ne peut pas se faire humainement ; on n'est pas du tout, ici, au niveau des vertus humaines. La vertu de force est incapable de transformer ces duretés et ces violences qu'on ressent en un langage de douceur, d'amour. C'est trop délicat, et cela ne peut se faire que divinement, dans la charité. C'est très délicat parce que parfois, quand un homme est violent, ou quand une femme est violente, la douceur de l'autre peut l'exaspérer. Et c'est juste l'inverse de ce qu'on devrait faire ; on ne doit pas exaspérer quelqu'un qui est en colère, on doit essayer d'arrêter sa colère. La colère engendre la colère. Quand la colère engendre chez l'autre une douceur humaine, celui qui est en colère ne la reçoit pas parce que c'est une leçon qu'on lui donne, et quand on est en colère on est incapable de recevoir une leçon. Il faut donc, face à la colère d'un autre, se taire et ne pas agir trop vite dans la douceur ; il vaut mieux se taire, prendre un peu de recul, et après cela on peut agir. Et cela, c'est le don de conseil — qui est à l'origine même de la douceur — qui nous l'apprend ; se taire est quelquefois la seule douceur qu'on puisse exprimer en face d'une colère humaine, et ce silence est encore un fruit d'amour et de douceur, parce que quand on se tait on est toujours dans la situation de celui qui est

vaincu, dans la situation du faible : il se tait. “Tu n’as donc pas de réponse ? Tu ne réponds pas ?” Non, il se tait<sup>68</sup>. Il ne peut pas répondre, parce qu’il le ferait soit par la violence, soit par une douceur excessive qui serait incomprise — alors il garde le silence. Et tout cela est fait dans une très grande souplesse à l’égard de l’Esprit Saint, mais une souplesse qui demande, justement, d’avoir suffisamment de force pour prendre ce recul.

— *Mais dans une situation conflictuelle, lorsqu’on est face à la violence, le silence est souvent perçu comme une provocation ? et la douceur comme une leçon, mais aussi comme une provocation ?*

— Le silence peut être ressenti comme une provocation. C’est là qu’il faut que ce soit le silence d’un *contact qui demeure* ; rester en contact avec celui qui est en colère, ce n’est pas commode, on a envie de fuir — c’est le geste spontané de l’enfant qui fuit une casserole bouillante parce que cela brûle. Il y a diverses modalités de silence, diverses nuances de silence, parce que... c’est un monde, le silence ! et le silence d’amour maintient un contact, peut-être par le geste.

— *La solution n’est-elle pas de partir, d’attendre en silence, et de laisser la casserole refroidir ?*

— Quelquefois, mais pas toujours ! Parfois on se dit : “Si c’est comme cela, il vaut mieux que je m’en aille”, et on va prier. Mais alors il peut y avoir cette réaction : “C’est cela, tu t’en vas, tu me quittes au moment où j’ai le plus besoin de toi !”. Là, il y a un appel, et une fois qu’on a suscité l’appel, il y a déjà une faille dans la colère, parce que dans la vraie colère on veut être seul. Mais quand il y a une faille dans la colère, on retrouve le contact avec l’autre. Alors, au-delà de la faille, qui risque de relancer

---

<sup>68</sup> Voir Mt 26, 62-63 et 27, 13-14 ; Mc 14, 60-61 et 15, 4-5 ; Jn 19, 9-10.

la colère, on se rend présent à travers le geste qui apaise, dans la douceur.

— *Nous avons parlé du sacrifice du Christ. Comment peut-on considérer le sacrifice de non-croyants qui ont offert leur vie, qui ont souffert aussi douloureusement que le Christ, dans des circonstances aussi épouvantables, comme ceux qui, à Hiroshima par exemple, ou sous le régime nazi, ont été amenés à souffrir, et ont fait don de leur personne comme le Christ sur la Croix ? Comment "lire" ces choses-là, qui ne sont pas réservées aux chrétiens ?*

— C'est vrai, elles ne sont pas réservées aux chrétiens. Jésus est le Fils de l'homme. Il est donc mort pour *tous* les hommes et pas seulement pour les chrétiens. Pour ceux qui souffrent comme vous le dites, la difficulté est de leur apprendre à regarder Jésus crucifié : "Il y a eu quelqu'un qui, pour toi, a souffert gratuitement tout ce que tu souffres. Tu n'es pas seul dans la souffrance, il y a Jésus. Tu ne le connais pas, il faut le connaître. C'est le seul qui puisse te faire comprendre qu'il n'y a pas que le désespoir, qu'il y a un salut, et que ta souffrance te permet de découvrir Celui qui peut seul te sauver". Je crois qu'à ce moment-là il faut être vraiment le témoin du Christ et rappeler qu'il y a eu un homme, qui s'appelle Jésus, qui est mort sur la Croix pour nous. Parce que ce qu'il y a de plus terrible dans la souffrance, c'est la solitude : "Je suis seul à souffrir cela, personne ne peut me comprendre". Constamment, c'est ce que l'on entend : "Je suis seul à souffrir cela, et désespérément, alors que s'il y avait quelqu'un qui souffrait avec moi ce serait tellement différent !". La Compassion a été *pour nous*, Jésus a accepté que Marie compatisse et qu'il apparaisse comme celui qui avait besoin d'elle. *Pour nous*, Jésus a eu besoin de Marie, mais j'insiste : c'est *pour nous*. Et celui qui souffre a besoin de Marie.

— *Mais Jésus était heureux de la Compassion de Marie ?*

— Bien sûr. Cela a été sa plus grande joie, de voir la fidélité de Marie, une fidélité qui se traduisait de cette manière, une fidélité telle que Marie pouvait continuer l'œuvre de Jésus.

— *Mais c'est Jésus, en tant qu'homme, qui avait besoin de cette Compassion ?*

— Jésus, comme homme, avait *plus* ; il avait, comme Fils bien-aimé (Dieu), l'amour du Père, qui rayonnait *dans toute son humanité*. Par le mystère de l'union hypostatique, toute l'humanité du Christ était prise dans cette force de l'amour divin. C'est pour cela que Thomas d'Aquin affirme que le Christ avait *le même être* que Dieu<sup>69</sup>. *Jésus est Dieu* ; son humanité lui permettait de connaître la souffrance, et sa divinité permettait une souffrance excessive, elle lui permettait d'aller jusqu'au bout de la Croix, dans son amour. Et c'est là que la douceur du Christ crucifié exerce un pouvoir extraordinaire d'attraction. Je crois que quand on peut exprimer la douceur de Jésus sur la Croix, personne n'est insensible. Parfois les gens peuvent "se défilier", et ne pas accepter d'entendre cela parce qu'ils savent qu'ils se mettront à pleurer ! Mais personne n'est insensible, il y a une attraction. Il n'y a rien qui attire plus que la douceur ; et une douceur vécue dans un climat de violence, une douceur dans la souffrance, a un pouvoir d'attraction extraordinaire. "Ils posséderont la terre." La béatitude des doux se communique à "la terre", c'est-à-dire à celui qui est comme réduit à rien ; l'homme qui ne croit plus, l'homme qui est désespéré, c'est la terre...

---

<sup>69</sup> Voir ci-dessus, p. 53.

## CHAPITRE IV

### **Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés**

Le royaume de Dieu, où nous emportent les béatitudes, descend pour nous élever au-delà des pleurs, des douleurs, et c'est Jésus lui-même et le Père qui essuient les larmes<sup>70</sup>.

Rappelons d'abord que les pleurs sont un signe de souffrance — nous pleurons quand nous sommes tristes ; et quand nous sommes très tristes, quand notre cœur est blessé, nous nous réfugions dans les pleurs. Nous disons que nous ne pouvons pas être consolés<sup>71</sup> et nous aimons pleurer seul dans notre coin. On dit que les animaux féroces, quand ils vieillissent, meurent en dehors de leur "communauté", et qu'ils meurent en pleurant. Mais il y a aussi pour nous d'autres pleurs, qui sont propres à l'homme. On m'a raconté l'histoire d'un jeune aux Journées Mondiales de la Jeunesse, à Rome. Arrivé à Rome il ne cessait de pleurer, il semblait inconsolable, ou plutôt il ne pouvait pas retenir ses pleurs... mais il était dans la joie ! Il pleurait parce que sa joie était trop grande. Les larmes peuvent donc aussi signifier la joie, elles expriment une surabondance affective et sont le signe de quelque chose d'extrême ; c'est du reste pour cela qu'on les trouve dans les béatitudes.

Déjà, au niveau de l'expérience humaine, Jésus, qui connaît parfaitement le cœur de l'homme, connaît ses pleurs.

---

<sup>70</sup> Ap 7, 17 : "Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux" et 21, 4 : "Et il essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; ni deuil, ni cri, ni douleur ne seront plus ; car les premières choses s'en sont allées".

<sup>71</sup> Cf. Jr 31, 15 et Mt 2, 18 (Rachel) ; Gn 37, 35 (Jacob) ; Ps 77, 3 ; Is 22, 4.

Jésus a pleuré. On ne dit jamais que Jésus rit, ou sourit, mais on dit qu'il pleure. Il a pleuré sur Jérusalem <sup>72</sup>, il a pleuré quand il était en face d'une grande tristesse <sup>73</sup>. On ne dit pas qu'à la Croix Jésus a pleuré, parce que dans une souffrance excessive il n'y a plus de pleurs. Quand la souffrance et la tristesse sont trop fortes, trop présentes, on ne pleure plus. Un martyr souffre, il ne pleure pas. Vous allez me dire qu'on parle des pleurs de Marie dans les apparitions : oui, à la Salette on parle des pleurs de Marie, parce qu'elle souffre trop de voir que ses petits enfants oublient l'amour. On pleure quand l'amour est vaincu par le mal, on pleure parce que l'amour ne peut pas s'épanouir librement. Et on pleure de joie pour exprimer un amour excessif qu'on n'arrive pas à contenir. Les pleurs ont donc un lien direct avec l'amour, toujours, parce qu'ils ont un lien avec la tristesse et que la tristesse provient justement d'un manque dans l'amour ; la présence amicale, quand elle manque (l'ami est absent), fait pleurer. Et les pleurs de joie ont aussi un lien avec l'amour, puisque la joie est un fruit de l'amour : la présence amicale, quand elle se donne pleinement, fait pleurer de joie.

Il y a les pleurs de Jésus, et il y a aussi les pleurs de Marie. Même si l'Évangile ne nous en dit rien, Marie pleurerait sans doute à la Croix, ou du moins des larmes coulaient sur ses joues, des larmes sanctifiées par sa souffrance, par l'absence de "Celui que son cœur aime" <sup>74</sup>. Mais Marie n'a pas attendu la Résurrection du Christ dans les pleurs. Là non plus on ne nous dit rien ; pourtant nous aurions bien aimé savoir comment Marie, après la Croix, a vécu ce dernier sabbat, ce sabbat pour le repos du corps du Christ... mais ce dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'elle gardait dans son cœur la parole de Jésus à Marthe, sœur de Lazare : "Je suis la Résurrection" <sup>75</sup>.

---

<sup>72</sup> Voir Lc 19, 41.

<sup>73</sup> Voir Jn 11, 35.

<sup>74</sup> Cf. Cant 3, 1-4.

<sup>75</sup> Jn 11, 25.

“Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu’ils seront consolés.” A la différence des deux premières, qui montrent que la béatitude conduit vers quelque chose d’autre — sans aucune espèce de dialectique possible —, cette troisième béatitude annonce l’opposé : “Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés” ; parce que, justement, la béatitude suprême des pleurs consiste à dépasser les pleurs. Elle n’est pas dans les pleurs, parce que c’est trop immanent. Les pleurs expriment le manque d’amour, et donc il faut que l’amour revienne pour supprimer ces pleurs, et alors on est consolé. C’est Jésus lui-même qui vient consoler l’homme et lui permettre d’être lui-même, d’être joyeux. Après la pluie le soleil apparaît, et il apparaît avec une limpidité, une pureté nouvelles, comme s’il avait été lavé, purifié.

“Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés.” Pour qu’elle soit plus parfaite, plus limpide, la joie de la présence a été purifiée par ces pleurs, et la lumière et la joie sont d’autant plus limpides que ces pleurs ont été forts et que l’amour qui nous console est fort et grand. Il ne faut pas comprendre “ils seront consolés” d’une manière extérieure. “Ils seront consolés” en ce sens qu’ils goûteront davantage la présence de l’ami dont l’absence les faisait pleurer, ils seront consolés parce que la présence sera plus intérieure, plus profonde. Il ne faut pas confondre “consoler” et “arrêter les pleurs” ; car arrêter les pleurs, ce n’est pas être consolé, c’est seulement ne plus pleurer, et on peut très bien cesser de pleurer sans être consolé, cesser tout simplement parce qu’on ne peut plus continuer à pleurer. Il y a quelque chose de *positif* qu’il faut bien comprendre dans “être consolé”. Consoler un enfant, ce n’est pas seulement lui rendre le jouet qu’il avait perdu ; il y a quelque chose dans son âme qu’on doit toucher pour qu’il puisse repartir joyeux. Quand la mère console son enfant qui pleure, elle lui redonne une nouvelle énergie, elle lui donne une nouvelle possibilité d’être heureux, de revenir à une plénitude perdue, à un épanouissement qu’il avait perdu — d’où sa tristesse. “Être consolé”, c’est reprendre une nouvelle vie, dans un nouvel élan.



“Ils seront consolés.” Cette béatitude a été rattachée par saint Augustin, comme toutes les autres, à un don du Saint-Esprit<sup>76</sup>, et ici c’est le don de science. C’est très remarquable, que saint Augustin ait compris que les béatitudes ne viennent pas des vertus mais des dons de l’Esprit Saint. Elles sont, comme je vous le disais, le fruit du Paraclet en nous. Et un des fruits du Paraclet en nous, c’est de nous dire : “Bienheureux ceux qui pleurent”. Ce n’est pas de dire : “Ils seront consolés — donc maintenant je pleure, mais je sais que je serai consolé”. Non, on est bienheureux *dans les pleurs* et *c’est là* la béatitude, et *c’est là* l’action de Dieu. Ce n’est plus psychologique, cela ! “Jean qui pleure et Jean qui rit”, on sait très bien ce que c’est psychologiquement ; et au fond, la psychologie est toujours pour l’un ou pour l’autre, il n’y a pas de dépassement. Tandis qu’ici il y a un dépassement, ce n’est plus psychologique ; c’est *dans les pleurs* que l’Esprit Saint agit en nous. Je ne dirais pas qu’il baptise ces pleurs, non ; il baptise notre cœur, notre tristesse. Il fait comprendre que toutes les absences de l’ami, toutes les séparations qui sont occasion de tristesse, cause de tristesse, peuvent être transformées par une présence nouvelle, une présence de Jésus, une présence de Marie, *à l’intérieur même de la tristesse* : “Bienheureux ceux qui pleurent”. Et c’est justement cette présence à l’intérieur de cette séparation, de cette absence, qui fait que les pleurs deviennent en quelque sorte source de grâce : l’absence est transformée en une nouvelle présence, une présence qui nous comble, une présence d’un tout autre ordre, qui n’a rien à voir avec les présences humaines et qui est *une présence divine en nous* qui nous comble de joie : on est consolé, et on peut continuer sa route comme quelqu’un qui est consolé. Il n’y a pas d’opposition, de dialectique, entre “pleurer”

---

<sup>76</sup> Ainsi qu’aux sept demandes du Notre Père. Voir *Explication du sermon sur la montagne*, 1, 3 à 5, 13, DDB 1978 (coll. “Les Pères dans la foi”), pp. 23-33. Saint Thomas a repris cela dans la *Somme théologique*, I-II, q. 69, a. 3 (dons et béatitudes) et II-II, q. 83, a. 9 (demandes du Notre Père).

et “être consolé” ; l’amour n’est pas dialectique, et je ne peux rien saisir de l’amour si je reste dans une perspective dialectique. Ce qu’il faut, c’est comprendre que l’amour divin est capable d’être victorieux de toute espèce de chagrin, de toute espèce de douleur, de toute espèce d’absence ; et qu’à l’intérieur de ces pleurs que causent les aridités et les absences il y a une présence possible, une présence nouvelle qui assume tout, qui prend tout. C’est cela qu’indique cette béatitude, et c’est très grand. Humainement, la vie de l’homme est si souvent dans les séparations ! Ceux qui s’aiment doivent souvent se séparer, l’un des deux doit partir ailleurs, ils peuvent même être arrachés à leur amitié. Alors on se dit : “Mieux vaut ne pas aimer, pour ne pas connaître ces absences !”. J’ai déjà entendu ce genre de raisonnement ; mais c’est terrible de choisir de ne pas aimer ! Ce sont des tentations qui peuvent arriver, parce qu’on se dit que si on se lie à un être mortel, un jour ou l’autre on sera triste, et c’est vrai. Jésus vient nous montrer que se lier à un être mortel sera sûrement pour nous source de douleur, mais que cette douleur elle-même Dieu la prend et la transforme, et qu’il console dans la souffrance même, dans les pleurs mêmes — et c’est pour cela que ce sont des pleurs bienheureux. Ce sont des pleurs qui donnent une présence plus lumineuse, plus purifiée, plus divine, quelque chose qui n’est pas de nous, qui vient vraiment directement de Dieu et qui met dans l’âme une paix plus grande, parce que, par l’Esprit Saint, l’absence a été acceptée dans l’amour, acceptée pour une présence de quelqu’un de plus grand. On est alors consolé par cette présence. Le Paraclet, le Consolateur divin, est à *l’intérieur de ces pleurs*. Les pleurs qui, normalement, sont l’effet de la tristesse, deviennent le moyen dont Dieu se sert pour une nouvelle présence. Et on peut dire aussi que cette nouvelle présence, qui va me consoler, va aussi me permettre d’être un guerrier plus habile, plus fort, plus grand.

— *Je ne peux donc être consolé que si j’ai conscience de cette présence ?*

— Si j'ai conscience que c'est l'Esprit, le Paraclet, qui agit. C'est le rôle du Paraclet : il est Défenseur, il est Consolateur. C'est l'amour qui me donne cette consolation, parce que c'est un amour plus grand — parce qu'il n'y a pas d'amour plus fort que celui-là, et c'est le don de l'Esprit. Nous savons que Jésus a porté cette souffrance, et qu'en portant cette souffrance il l'a transformée. Et cela, c'est actuel. C'est pour cela qu'à l'intérieur même de cette souffrance, il y a cette consolation et cet amour plus grand. Je crois, je sais, que Jésus a porté toutes mes tristesses et qu'il les a transformées.

— *Ceci ne s'adresse qu'à des chrétiens ?*

— Oui, à des chrétiens qui savent que le mystère de la Croix leur donne Jésus crucifié, et que le mystère de l'Eucharistie est là pour en témoigner, pour le leur donner.

— *Et tous ceux qui ne sont pas consolés, tous ceux qui pleurent sans être consolés ?*

— Cette "vallée de larmes"<sup>77</sup> qu'est la terre n'est pas réservée aux chrétiens, elle est pour tous les hommes. Tous les hommes ont dans leur vie une dose de souffrance qui les fait pleurer. Un homme qui n'a jamais pleuré, c'est triste ; cela veut dire qu'il y a des choses qu'il ne comprend pas... A celui qui n'est pas chrétien et qui vit dans la souffrance, dans les pleurs, comment faire comprendre la consolation ? Il faut toujours revenir à Jésus. En face de ceux qui ne croient pas, qui n'ont pas connu Jésus, il faut être vrai : mon seul consolateur, c'est Jésus ; mon seul consolateur, c'est le Paraclet, c'est lui qui essuie dès maintenant mes larmes et qui me permet de vivre comme un grand vivant au milieu de ces pleurs. Il ne faut pas, en face de celui qui

---

<sup>77</sup> Ps 83, 7 (Vulgate).

ne croit pas, dire que c'est quelqu'un d'autre qui me console. Non, Jésus est le seul consolateur. Pour un non-croyant c'est rude à entendre, mais on pourrait lui dire : "Jésus est présent à travers tous les hommes, et il désire réaliser cette béatitude en se servant des hommes". C'est vrai, et c'est peut-être la béatitude où Jésus se sert le plus de nous, qui sommes "consolés". Là on comprend le rôle du chrétien : il doit être le sourire de Dieu, le sourire du Père, pour ces hommes qui souffrent ; il doit être porteur de joie. C'est du reste exactement ce que les premiers chrétiens comprenaient : Jésus apporte la Bonne Nouvelle, et la Bonne Nouvelle pour celui qui pleure, c'est être consolé ; et à celui qui pleure à cause d'une absence, il faut montrer cette nouvelle présence. La Bonne Nouvelle prend un caractère spécial dans la béatitude de ceux qui pleurent.

— *Mais on peut pleurer, ou ne pas être consolé, à un point tel qu'on est entraîné au suicide...*

— Oui.

— *Le suicide, n'est-ce pas le désespoir de n'avoir pas été consolé, ou de n'être pas consolable ?*

— Exactement. Le suicide, pour celui qui a un regard vraiment réaliste, est une fausse solution. On se suicide pour ne plus pleurer, parce qu'on ne voit pas de solution. Alors que la solution serait de comprendre que l'amour supprime cette souffrance chez soi et chez les autres ; c'est la seule solution, et c'est le Christ crucifié qui m'apporte cette consolation, qui me la donne.

— *Le suicide, c'est l'absence totale d'espérance ?*

— Je dirais plutôt que c'est l'absence totale d'un sauveur, d'un consolateur. On ne veut pas reconnaître un sauveur, et on ne veut pas reconnaître l'envoyé de Dieu qui est sauveur. Celui

qui désespère refuse la consolation en disant qu'elle est impossible, donc il préfère mourir dans ses pleurs. Et le suicide, c'est hâter l'heure de mourir dans ses pleurs... et dans son sang.

Il faut aller très loin si l'on veut bien comprendre la béatitude de ceux qui pleurent. Le don de science nous fait comprendre ce qui devrait être pour nous un moyen positif de sortir de nos limites, de notre désordre, de notre mal : la connaissance, et une connaissance solide, une connaissance certaine. Si on considère que nous n'avons pas de repos en nous-mêmes mais uniquement en Dieu, on comprend comment le don de science est fait pour nous montrer que tout ce qui nous écarte du Christ crucifié doit être rejeté ; et ce même don nous introduit dans la vraie science qui est sagesse. Le don de science nous fait comprendre comment l'homme qui ne cherche plus la sagesse aime mieux se cacher dans ses sciences, qui viennent de lui. La sagesse vient de Dieu. La science, c'est l'homme qui, avec le secours de Dieu, arrive à l'acquérir ; on acquiert la science comme un "avoir" tout à fait humain. Mais la science ne peut pas consoler notre cœur humain, parce qu'elle reste rationnelle. Elle est intéressante, mais elle ne peut pas guérir notre cœur, *elle ne peut pas nous finaliser*. Il n'y a pas de béatitude attachée au progrès de la science, il y a plutôt l'inverse : "Bienheureux ceux qui pleurent". Oui, le don de science montrera que toutes les sciences, au lieu de nous enfermer dans un positivisme et dans une force humaine, devraient nous conduire vers Dieu, et donc être dépassées par une sagesse. Même les sciences les plus critiques de la connaissance humaine demandent d'être dépassées par le don de science, parce que ces sciences critiques meurent — ou plutôt nous font mourir ! — avant de nous avoir consolés ; elles nous empêchent d'atteindre la sagesse, et donc de découvrir le Consolateur.

— *Mais il y a des cas où un excès de souffrance ne permet pas d'avoir cette conscience ni de dépasser la souffrance, et ne permet pas d'aller vers Dieu. Le suicide alors est souvent conséquence d'un*

*“mal de vivre” beaucoup trop important, d’une souffrance beaucoup trop grande qui supprime tout espoir.*

— On peut aussi être fragilisé par une maladie. A cause d’une très grande souffrance on est tombé malade, on est devenu trop faible, on est incapable de réagir, on n’y peut rien... Quand on est très fragile, et fragilisé par la maladie, on sent qu’il faudrait peu de choses pour que le suicide apparaisse comme la seule solution.

*— Dans certains cas il y a irresponsabilité.*

— Oui, c’est sûr. Je crois que jamais un homme ne se suiciderait s’il n’était pas malade de souffrance, fou de souffrance. De ce point de vue-là, le suicide est l’anti-douceur. Au lieu d’avoir une douceur vis-à-vis de soi-même, on devient violent. Or c’est très difficile, d’être doux pour soi, parce qu’ordinairement, quand on est un homme qui arrive à se débrouiller, on est dur pour soi ; il faut être déjà âgé pour être doux à l’égard de soi-même. Le suicide, c’est justement manquer de douceur vis-à-vis de soi-même, puisque c’est être pour soi-même cause d’une mort violente.

*— Le suicide n’est donc pas un acte impardonnable ?*

— Non. Dans un regard humain on pourrait dire qu’il y a quelque chose d’impardonnable puisque celui qui s’est suicidé a disparu. Mais le véritable pardon vient de Dieu, et Dieu est infiniment bon pour ceux qui se suicident, parce que pour beaucoup le milieu dans lequel ils vivaient était insupportable, et ne pouvait pas être dépassé.

*— Est-ce qu’un chrétien qui se suicide meurt en état de péché mortel ?*

— On ne peut jamais rien dire à ce sujet. Devant le suicidé, *on prie*. On comprend que de toute façon il a besoin de prières, parce qu'il a connu une fragilité telle qu'elle l'a conduit au suicide ; il n'était plus maître de lui-même, et la solution était de disparaître parce qu'il n'avait pas d'ami. S'il avait eu un ami, un véritable ami, il ne se serait pas suicidé, il serait allé auprès de son ami. Il s'est suicidé parce que même son ami, ou même ses amis, ne pouvaient plus le supporter. Il était trop faible, il avait trop de soucis, alors...

— *A votre avis, pourquoi Judas s'est-il suicidé ? Pourquoi n'a-t-il pas eu confiance en la possibilité du pardon ?*

— Peut-être parce qu'il y a eu en lui trop de jalousie. Je crois qu'il y a eu une terrible jalousie de Judas à l'égard de Jean. Je dis bien : " je crois", car ce n'est pas dit. Mais les passages de l'Evangile de Jean où Judas est mentionné semblent indiquer cela. Judas n'a pas su aimer au-delà d'une jalousie extrême qu'il avait en lui, cette jalousie qui le poussait à vouloir écarter l'ami.

— *La trahison de Judas était-elle indispensable "pour que l'Écriture s'accomplisse"<sup>78</sup> ?*

— La trahison de Judas était dans le plan de Dieu.

— *Mais son suicide n'était pas indispensable ?*

— C'est une permission de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui a commandé à Judas de supprimer Jésus ; il y avait d'autres moyens de sauver les hommes, la mort du Christ n'était pas le seul. C'est Judas lui-même qui a pris cette décision, et il a précipité les événements ; cela, c'est clair. Mais il fallait toute une

---

<sup>78</sup> Voir Jn 13, 18 et 17, 12 ; Ac 1, 15-20.

atmosphère opposée au Christ, avec la volonté de le supprimer : au bout d'une trentaine d'années il n'y a plus de place pour Jésus sur la terre, comme déjà il n'y avait pas de place pour lui quand il est né. A ce moment-là il ne meurt pas, mais le Dragon est face à la Femme et veut tuer son enfant <sup>79</sup>. Si le Dragon n'est pas arrivé à tuer l'enfant Jésus à Noël <sup>80</sup>, il y est arrivé (si l'on peut dire) <sup>81</sup> quand Jésus avait 33 ans, en se servant de Judas. Judas était sûrement un "pauvre type". Il aimait beaucoup l'argent, et sans doute la passion de l'argent et la jalousie se sont combinées, non pas pour tuer Jésus mais pour l'humilier et essayer de faire qu'on l'aime moins. Car je ne crois pas que Judas avait un désir explicite de supprimer Jésus. Il a été cause de l'arrestation de Jésus, mais quand il a vu que ce qu'il avait fait allait jusque-là, il est tombé dans le désespoir <sup>82</sup>. Les hommes auraient pris d'autres moyens ; ce moyen, le démon l'a choisi, et Judas aussi l'a choisi parce que cela le mettait dans une position de chef. Il a agi selon lui et pour lui.

— *Peut-on dire que Mère Teresa, qui ne voulait pas d'hôpitaux, mais seulement être à côté des agonisants et leur apporter la présence de Jésus, est un exemple de la béatitude de la consolation, de ceux qui pleurent ?*

— Oui, sûrement, avec celle de la miséricorde. Mère Teresa avait cette miséricorde de consoler le mourant, sachant que la plus grande tristesse du mourant, c'est la solitude. Elle allait auprès du mourant, anonymement, afin d'être là pour

---

<sup>79</sup> Ap 12, 4 : "Et le Dragon se tint devant la Femme qui allait enfanter, pour dévorer son enfant lorsqu'elle l'aurait enfanté".

<sup>80</sup> Voir Mt 2, 1-18.

<sup>81</sup> Les hommes ont tout fait pour tuer Jésus, mais ils ne l'ont pas tué au sens propre : "Je livre ma vie pour la reprendre. Personne ne me l'enlève, mais moi je la livre de moi-même. J'ai pouvoir de la livrer et pouvoir de la reprendre" (Jn 10, 17-18).

<sup>82</sup> Voir Mt 27, 3-6.



briser l'anonymat terrible de la solitude : on meurt seul. Et mourir seul sans aucune présence d'amis est sûrement quelque chose de terrible, et cela montre combien notre monde est dur, pour avoir cette dureté en face de la mort. Mère Teresa a voulu cette présence de quelqu'un auprès des mourants.

— *C'était un acte de consolation ?*

— Oui, et l'acte de consolation suprême. Vous avez raison d'évoquer Mère Teresa, parce qu'elle avait compris très profondément que l'amour implique cette consolation au moment où un homme, rejeté des autres, meurt dans son coin comme un animal triste ; elle a compris qu'à ce moment-là il fallait être pour lui une présence du Christ, une présence de Marie. Et elle a compris que la béatitude de ceux qui pleurent doit rappeler aux hommes que l'amour dépasse tout, que l'amour, quand il est blessé — quand non seulement le corps de l'homme, mais son cœur, est blessé, et qu'il est seul en face de la mort —, ne peut pas être consolé par l'efficacité de la science : il y a quelque chose de plus à donner : la consolation que donne l'amour, et la gratuité. En ce sens on comprend peut-être mieux comment le don de science nous permet de mieux saisir la *vanité* des sciences, qui ne cherchent pas *le bien* de l'homme (je prends ici "vanité" au sens fort : est "vain" ce qui est coupé de sa finalité). Les sciences se développent en dehors de la finalité de l'homme, elles se développent pour elles-mêmes, et le développement des sciences va parfois — pas toujours mais parfois — *contre* le bonheur de l'homme. Le développement des sciences est toujours un développement d'ordre efficace. Ce développement demande beaucoup d'argent, il pèse très lourd dans le budget d'un Etat, mais cet argent permet de développer l'efficacité des sciences et ainsi, finalement, l'argent remplace le côté bénévole de l'amour, le côté gratuit de l'amour...

Le dialogue de Mère Teresa avec les savants était très significatif ; la seule réponse (elle-même l'a dit) à donner aux

savants qui lui reprochaient de ne pas être efficace, c'était de reconnaître qu'elle était au-delà de l'efficacité : elle était là pour être une présence d'amour et de consolation. Agir ainsi c'est regarder *la personne*, être là pour la consoler, pour lui permettre de mourir dignement, comme une personne humaine. Une personne humaine doit pouvoir mourir dignement ; or si on est seul au moment de la mort, on ne peut pas mourir dignement, du moins la plupart du temps ; on n'a pas assez de force intérieure, on est trop affaibli. Mère Teresa a compris que dans notre monde mené par la science — la science veut tout mener, elle veut même fonder une nouvelle éthique, une nouvelle morale —, en face de cette efficacité scientifique qui s'empare de tout, la consolation gratuite, la présence gratuite du Consolateur, est peut-être la seule réponse à donner au positivisme. Le positivisme sous toutes ses formes est une exaltation, non pas de l'homme, mais de la vie humaine corporelle. On voudrait arriver à faire un homme immortel, et on en a d'une certaine façon le pouvoir, mais on ne peut pas le réaliser. Pourquoi ? parce que l'analyse scientifique tend vers quelque chose de toujours plus particulier. On peut arriver à immortaliser chaque partie, mais la réalisation du *tout*, c'est autre chose ; on n'arrive pas à immortaliser le *tout*. Le tout, qui est la personne, l'individu, est au-delà de la science ; on n'arrive donc pas à réaliser un tout immortel. La béatitude de ceux qui pleurent, vécue par l'épanouissement en nous du don de science, permet de comprendre que ce qu'il y a de plus grand dans les relations humaines et ce qu'il faut maintenir à tout prix, ce sont les relations gratuites d'amour, au-delà des relations purement humaines, toujours utilitaires, qui relèvent de la pure efficacité.

— *On peut dire que la mort est le moment extrême de la plus grande pauvreté ? puisque c'est le moment où l'on perd tout...*

— Oui, on perd tout, aussi bien les amis que le matériel, la vie, tout ce à quoi on était attaché, et là doit venir le consolateur,

l'ami. C'est vraiment le rôle de l'ami, de permettre au mourant de faire ce passage de sa vie terrestre au lieu où il va tout retrouver et où on le retrouvera. C'est ce rôle-là, je pense, que Mère Teresa avait parfaitement saisi...

Je me souviens d'avoir assisté à la mort de mon père à côté de ma mère (nous étions là tous les deux). Quand mon père est mort, ma mère s'est tout de suite levée et elle a prié le *Magnificat*. Et au fond, c'est cela : "Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés".

— *L'homme qui n'est pas chrétien, quand il meurt, peut-il penser à la réincarnation pour être consolé ? pour pouvoir passer de l'autre côté, se dire qu'il va revivre ?*

— On passe de l'autre côté en ignorant *complètement* l'autre côté. On sait qu'il existe, on sait qu'il *est*, mais on ignore tout. Il y a là un moment très extraordinaire : tant que le vivant est vivant, on peut l'interroger ; et subitement, c'est fini... Mais dans la foi ce n'est pas fini : le chrétien *entre dans la vie*<sup>83</sup> ; sa vie s'achève, mais pour vivre pleinement *une autre vie*.

— *Qu'est-ce qui s'oppose à la réincarnation dans la foi chrétienne ?*

— C'est que la personne humaine est liée *substantiellement* au corps. Le corps n'est pas un simple instrument qu'on anime, mon corps *fait partie de ma personne*. Mon corps m'est uni substantiellement ; il n'est pas seulement un *avoir*, c'est mon *être*. Et parce qu'il est mon être, il est mien substantiellement, et il incarne mon avoir d'une façon substantielle, individuelle : il est mon "conditionnement substantiel", en ce sens que j'existe dans

---

<sup>83</sup> Voir Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, LT 244, *Œuvres complètes*, DDB 1996, p. 601.

le devenir à cause de mon corps mais que ce conditionnement fait radicalement partie de ce que je suis.

Si je comprends que mon corps *fait partie de mon être*, je ne rêve plus de réincarnation ; la réincarnation devient impossible, puisque mon âme est liée substantiellement à mon corps. La mort est une blessure substantielle à l'égard de mon âme, et à l'égard de mon corps qui *peut* être séparé de l'âme et qui, de fait, en est séparé par la mort. La mort est une peine, et ne peut être qu'une peine. Normalement ma personne ne devrait pas mourir, parce que la victoire de mon âme spirituelle sur mon corps s'impose. Mais à cause des conséquences du péché, mon corps devient trop lourd pour mon âme, et il prend une orientation qui est anarchique relativement à elle. On voit cela particulièrement bien dans le cancer : le cancer est anarchique, et il est le signe le plus radical de l'anarchie. Et mon âme ne peut être unie substantiellement qu'à *mon* corps. La résurrection des corps vient montrer la légitimité de ce qu'elle réalise divinement : une âme (l'âme humaine) qui ne peut vivre pleinement que liée à son corps. Son corps est à la fois son avoir et son être. Dans le corps, l'avoir et l'être sont unis.

— *On peut penser que l'âme, au moment de la séparation d'avec le corps, ne va pas retourner en poussière, puisqu'elle n'est pas matière ; que l'âme va continuer à vivre ?*

— L'âme continue à vivre.

— *Elle va évoluer ?*

— Il ne s'agit pas d'une évolution ; il va lui être donné une nouvelle manière de vivre qui est de vivre entièrement par elle-même.

— *Et pourquoi ne prendrait-elle pas un autre corps ?*

— Dans ce cas, il faudrait qu'elle en choisisse un ? Mais alors le corps et l'âme ne seraient plus unis *substantiellement*. L'âme changerait de corps comme on change de vêtement, comme on change d'instrument, comme on change de lunettes parce qu'elles serrent trop ? Il y aurait un changement analogue, mais l'âme et le corps ne pourraient plus être unis substantiellement. Il n'y aurait plus cette union qui s'est faite d'une façon extrêmement remarquable, puisque mon âme a été créée *dans mon corps* et a donc connu toute l'évolution de mon corps. Mon âme, par mon corps, a connu un devenir, mais en elle-même elle n'en connaît pas : elle *est*.

— *Dans les premiers siècles du christianisme, la réincarnation était acceptée ?*

— Oui, mais pas par des chrétiens. Aucun chrétien n'accepte la réincarnation.

— *Jamais ?*

— Jamais.

— *Les textes chrétiens dans les premiers siècles n'ont-ils jamais parlé de réincarnation ?*

— Non, jamais.

— *Il y a beaucoup d'expériences ou de témoignages qui parlent de la réincarnation, d'une vie antérieure. Dans le monde soviétique, par exemple, beaucoup d'études qui ont été faites sur ces phénomènes de réincarnation, de vie antérieure...*

— Oui, mais c'est toujours d'ordre psychologique et imaginaire. On a *l'impression* de retrouver quelque chose qu'on a connu avant, que notre âme a connu, par exemple un paysage :

“Tiens ! j’ai déjà vécu cela”. Donc, au fond, ce n’est jamais scientifique, cela reste purement imaginaire. Ce qu’il y a, c’est la possibilité qu’a l’homme d’être, par l’imagination, victorieux du passé. Au fond, on essaie d’être victorieux du passé, et aussi d’être victorieux de l’avenir ! On n’accepte pas — c’est une humilité qu’on n’accepte pas — les limites d’un corps (notre corps) qui doit exister dans un temps donné, et ensuite laisser le gouvernement à notre âme. L’humilité du corps, qui vient de la matière, est en vue d’un très grand réalisme, mais ce réalisme est battu en brèche par l’imaginaire.

— *Il y a eu plusieurs témoignages et constats de personnes qui, dans des circonstances exceptionnelles, se sont mises à parler parfaitement des langues étrangères alors qu’elles ne les avaient jamais apprises, comme s’il s’agissait de vies et de mémoires antérieures qui s’exprimaient à un moment extrême, sous le coup d’un choc ou d’un événement spécial...*

— Cela ne s’explique pas. Mais nous pouvons, en tant que chrétiens, comprendre que le démon est capable de faire cela pour, justement, mettre un obstacle à la résurrection, ou plutôt, dresser un obstacle qui nous empêche de croire à la résurrection des morts et d’en saisir tout le réalisme divin et humain. Parce que la réincarnation, c’est nettement *contre* la résurrection, c’est anti-chrétien. Il faudrait voir comment, dans les pays où le christianisme n’a pas pénétré, comme dans certaines régions de l’Inde, le phénomène de la réincarnation est vécu — à moins qu’on ne trouve cela que dans les pays qui ont été christianisés ? parce que ce serait très intéressant, cela dépisterait l’action du démon, qui serait seul capable de faire cela. Parce que scientifiquement, quelles sont ces “preuves” qu’on donne ? C’est imaginaire : parler une langue, c’est une question de mémoire et c’est lié à l’imagination ; or la mémoire n’est pas la substance, elle n’est pas l’être. Donc, ce sont des phénomènes extraordinaires que le chrétien peut expliquer par l’action sur nous des anges mauvais.

— *Et ces milliers de personnes qui sont passées par un coma profond ou une mort apparente et qui, en étant revenues, décrivent ce sentiment d'être entrées dans la lumière et dans la paix, d'être revenues avec désespoir dans leur écorce physique ? Quelle explication donner à cela ?*

— Quelle explication ? C'est que quelqu'un peut très bien (nous pouvons tous avoir des expériences comme cela) ressentir comme un allègement du corps, et s'orienter vers cet allègement du corps. Les adeptes de certaines religions arrivent à une maîtrise du corps telle qu'ils sont comme transportés dans un autre monde ; et je crois que c'est vraiment le réalisme spirituel — je veux dire un réalisme de l'imaginaire, mais spirituel — qui fait cela. Personnellement, j'ai bien senti dans ma vie un moment où j'aurais pu arriver à un certain dépassement du corps, comme dans certaines religions, mais en même temps j'ai bien senti que ce serait de l'orgueil ; ce serait chercher à devenir intéressant, original, à être "en dehors de l'espèce". C'est très humiliant, d'être dans une espèce, dans l'espèce humaine !

— *Concernant les expériences extraterrestres, de tous ces gens en coma dépassé ou mort apparente qui se sont retrouvés dans la lumière et dans la paix, peut-on penser qu'ils ont vraiment "touché" quelque chose de l'au-delà ?*

— On peut penser qu'ils ont, à un moment donné, perçu que l'alliance de l'âme et du corps s'était amenuisée... ou alors c'était comme si le Ciel s'approchait. C'est un événement qui peut très bien provenir des anges, mais si on s'en sert pour dire qu'on a "touché" l'au-delà avant la mort, alors on est sous l'influence du démon.

— *Il y a beaucoup d'expériences qui montrent qu'on peut entrer en contact avec les âmes, avec les esprits.*

— Oui.

— *Sans parler de l'influence du démon, pourquoi ne pas entrer en relation avec les esprits bons, avec mes parents par exemple ?*

— Les esprits bons obéissent à Dieu, et Dieu ne veut pas qu'il y ait des relations entre ceux qui sont dans l'Au-delà — "Mon royaume n'est pas de ce monde" — et notre monde. Dieu aurait pu permettre cela. Le démon le fait, et Dieu aurait pu le faire bien plus. Le démon le fait, on voit cela dans l'Écriture, notamment quand Saül va consulter la nécromancienne et lui demande de faire "remonter un revenant", l'âme d'un mort, pour lui prédire l'avenir<sup>84</sup>, alors que c'était défendu par le Seigneur<sup>85</sup>. Car c'était sévèrement défendu dans l'Ancien Testament<sup>86</sup>, et c'est défendu par l'Église<sup>87</sup>.

— *Donc, si j'entre en relation avec un esprit, avec une autre âme, ce sera obligatoirement une âme qui sera en lien avec le*

---

<sup>84</sup> Voir 1 Sam 28, 5 sq.

<sup>85</sup> Voir 1 Chr 10, 13-14 : "Ainsi mourut Saül, à cause de l'infidélité qu'il avait commise envers Yahvé en n'observant pas la parole de Yahvé, et aussi pour avoir interrogé la nécromancienne et l'avoir consultée. Il n'avait pas consulté Yahvé, qui le fit mourir". Voir aussi l'histoire de Manassé, qui "pratiqua l'astrologie et la magie, institua nécromants et devins" (2 Rs 21, 6 ; cf. 2 Chr 33, 6).

<sup>86</sup> La Loi interdit sévèrement le recours aux nécromants, devins, sorciers, etc. Voir Deut 18, 10-12 : "Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, de magicien, de sorcier, d'enchanteur, d'évocateur de spectres et d'esprits, de consultant de morts. Car quiconque fait cela est une abomination pour Yahvé, et c'est à cause de ces abominations que Yahvé, ton Dieu, dépossède ces nations devant toi". Cf. Lev 19, 31 : "Ne vous tournez pas vers les nécromants et vers les devins, ne les consultez pas, pour devenir impurs avec eux : je suis Yahvé, votre Dieu !". Voir aussi 19, 6 et 27 ; 20, 6. Is 8, 19-20 et 19, 3. Jr 14, 14-16 et 29, 8. Za 10, 2 : "Oui, les téraphim disent des inanités et les devins ont des visions mensongères, ils débitent des songes fallacieux et donnent de vaines consolations. Voilà pourquoi les gens sont partis comme des brebis, ils souffrent parce qu'il n'y a pas de berger".

<sup>87</sup> Voir *Catéchisme de l'Église catholique*, Mame-Plon 1992, n<sup>os</sup> 2115-2117.



*démon ? et c'est le démon qui va me répondre à la place de l'âme que j'ai interpellée ?*

— Oui, ce n'est pas du tout l'âme. C'est le démon qui vous fera croire que vous êtes en relation avec une âme ; il prendra sa voix, il l'imitera parfaitement, avec des détails de la vie antérieure de cette âme qui ne peuvent être connus que du démon, et il vous "piquera" comme cela. Et vous serez incapable de discerner sa présence. Là où il y a une désobéissance, c'est le démon qui agit.

*— L'Eglise s'oppose donc formellement à tout ce qui touche à l'ésotérisme ?*

— Oui, parce que là c'est net : c'est le démon qui agit. Dieu, lui, veut cette séparation : "Mon royaume n'est pas de ce monde". Avant le Christ, dans les religions, il y avait partout ce contact avec les morts (c'est le problème de la magie, qui veut aussi dominer). C'est le christianisme qui a mis une barrière.

*— Et cette barrière, elle n'a pas été mise parce que l'Eglise avait peur de révélations, ou peur d'être mise en difficulté ?*

— Non. Simplement : "Mon royaume n'est pas de ce monde". Jésus veut que le temps que nous vivons sur terre soit un temps d'épreuve : celle de la foi. Parce que tout cela va contre la foi, et c'est le désir de connaître comme Dieu connaît ; c'est le premier péché : le désir d'être "comme des dieux" en ayant la connaissance du bien et du mal<sup>88</sup>. Et on a toujours envie de cela.

*— Et la résurrection des corps tombés en poussière, comment peut-on l'imaginer ?*

---

<sup>88</sup> Cf. Gn 3, 5 : "Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal".

— On ne peut rien imaginer !

— *Alors comment vais-je l'expliquer à mon voisin non-croyant ? Quand je lui parle de la résurrection des corps, il éclate de rire !*

— Moi, je lui dirais que le Christ m'a demandé d'y croire, et que j'y crois : c'est un acte de *foi*. Et je vois qu'il n'y a là rien d'impossible. Mais il est évident que c'est très difficile d'y croire, surtout quand l'Eglise nous dit que c'est *notre* corps qui ressuscitera... "Tu es poussière et tu retourneras à la poussière..."<sup>89</sup> Je ne sais pas comment cela se fera ! Mais "rien n'est impossible à Dieu"<sup>90</sup>, à sa toute-puissance. C'est comme une re-création. Si cela ne satisfait pas votre voisin, dites-lui : "Expliquez-moi donc la création de votre âme" ! La résurrection des corps est une re-création ; au lieu de "à partir de rien", c'est "à partir de la poussière" du corps. C'est à partir de la poussière du corps que Dieu opérera cette re-création.

— *Mais il y a tout un processus physique ou matériel qui se met en route dans la création du corps ?*

— Dans la création du corps, oui, mais pas dans sa re-création. Dans la résurrection, c'est Dieu seul qui agit.

— *Alors, qu'est-ce qui s'oppose à l'incinération ?*

— C'est le respect du corps humain. L'Eglise supporte qu'on fasse cela, elle le tolère ; mais c'est terrible, parce que cela supprime le respect qu'on avait du corps et que l'Eglise a maintenu pendant des siècles.

---

<sup>89</sup> Gn 3, 19.

<sup>90</sup> Voir Gn 18, 14 ; Lc 1, 37 et 18, 27 ; Mt 19, 26 ; Mc 10, 27.

— *Mais ne peut-on pas considérer que c'est au contraire une forme de respect du corps ?*

— C'est ce qu'on essaie de faire, mais je ne le crois pas. Cela enlève ce grand respect, que l'on constate encore dans la vie monastique, en particulier chez les Chartreux où l'on dépose le corps directement dans la terre. C'est très impressionnant.

— *Mais est-ce vraiment mieux de livrer le corps à la pourriture, aux vers, aux animaux, que de le brûler, de le purifier par le feu ?*

— Quand on incinère, il y a tout de même un adieu au corps qui n'est plus vécu. Ce qui me frappe, c'est que les hommes ne peuvent plus supporter le réalisme de la mort.

— *Et quand, dans l'Évangile, un disciple dit au Christ : "Permetts-moi d'aller enterrer mon père", et que le Christ répond : "Suis-moi, et laisse les morts enterrer les morts"<sup>91</sup>, il y a là un paradoxe, une contradiction ?*

— En quel sens ?

— *Vous avez parlé du respect qu'on doit avoir pour les morts, de l'exigence d'assumer la mort d'un homme, d'assumer ce départ et d'enterrer le corps. Pourquoi, alors, le Christ ne permet-il pas à celui qui veut le suivre d'aller d'abord enterrer son père ?*

— C'est pour montrer que l'amour qu'on a pour le Christ est plus fort que l'amour humain d'un fils à l'égard de son père ; c'est pour exprimer l'absolu de l'amour qu'on a pour le Christ. Quand le Christ nous attire, on quitte tout, en renonçant même à ce respect du corps de notre père ; le Christ nous prend

---

<sup>91</sup> Mt 8, 21-22 ; Lc 9, 59-60.

et on est prêt à le suivre. Dans cet épisode il veut nous faire comprendre que son amour est le seul amour qui soit absolu.

— *C'est un amour féroce ment jaloux ?*

— Je dirais plutôt “divinement” ; mais c’est, de fait, très fort... et ce n’est plus vécu, hélas ! Pour en revenir au corps d’un défunt, c’est le *réalisme* chrétien, le réalisme de la mort, qui tend à disparaître dans l’incinération. Et au fond, n’est-ce pas tout le temps ce réalisme de la foi qui tend à disparaître, cédant la place à une *idéologie* chrétienne ? Quand certains théologiens affirment que la théologie est une herméneutique, cela ne peut provenir que d’une idéologie. Devant un mort, qu’est-ce qu’une herméneutique peut expliquer ? Or des théologiens en arrivent à cela, ce qui prouve qu’ils en sont arrivés à un primat de l’idéologie...

— *Revenons à la science. Jusqu’où peut-elle aller ? Quand des pays, comme la Grande-Bretagne, autorisent le clonage dit “thérapeutique”, c’est évidemment un énorme problème. Depuis longtemps déjà la science médicale a fait d’immenses progrès jusqu’au remplacement d’organes, jusqu’aux greffes d’organes... Jusqu’où peut aller la science ? L’Eglise a-t-elle une position par rapport à cela ?*

— L’Eglise rappelle toujours que la science est *pour l’homme* et non pas l’inverse. On ne peut pas utiliser le corps humain pour permettre à la science de grandir. L’Eglise n’est pas contre le progrès de la science, mais elle rappelle toujours que l’usage des découvertes scientifiques et des techniques médicales ne peut jamais être coupé du bien de la personne humaine, de sa finalité humaine et surnaturelle. Et l’Eglise rappelle toujours que tout ce qui ne respecte pas la dignité de la personne humaine — par exemple le clonage, même à des fins thérapeutiques — doit être évité<sup>92</sup>.

---

<sup>92</sup> Voir page suivante

— *Y a-t-il dans l'Évangile un passage où l'on puisse tirer une réponse à toutes ces questions actuelles ?*

— L'Église tire de l'Évangile ce principe que la science est *pour l'homme* et qu'elle ne peut pas se développer pour elle-même. C'est donc ce principe-là qu'on devrait appliquer jusqu'au bout. Peut-on dire que notre cadavre peut encore servir à la science, et donc être donné à la science ? Puisqu'il s'agit uniquement du corps, peut-on faire que notre corps soit utilisé par la science de manière à la faire progresser ?

— *Si donner son corps à la science permet à la science de sauver des humains, peut-on malgré tout considérer cela comme un acte de générosité ?*

— Mais la science a-t-elle aujourd'hui pour unique but de sauver le corps des hommes ? Ses progrès actuels ne cherchent-ils pas davantage à exalter l'homme ? C'est ce que je crois ; et c'est là qu'il est nécessaire de rappeler les limites de la science. Donc, contribuer à faire progresser la science de cette manière-là, est-ce légitime ? N'est-ce pas entrer dans un jeu qui, au fond, est pour l'exaltation de l'homme ? parce que la science grise l'homme, elle le fait tout-puissant.

— *Vous, personnellement, auriez-vous plutôt un point de vue opposé à ces recherches ?*

— Oui, parce que la science est vraiment *pour l'homme*, ou du moins elle devrait l'être. Or le progrès actuel, devenu si intense, est-il vraiment uniquement pour l'homme ? Beaucoup d'hôpitaux sont inhumains actuellement. Pourquoi ? parce que le

---

<sup>92</sup> Voir, par exemple, JEAN PAUL II, *Discours au XVIII<sup>e</sup> Congrès médical international sur les transplantations*, *La Documentation catholique*, n° 2234, 15 octobre 2000, pp. 852-854.

médecin est maître chez lui. Il faudrait là des saints ! Et quand la science devient ce qu'elle est en train de devenir, on domine l'homme et on contribue à le mettre dans des situations impossibles. Le progrès indéfini de la science, qui détraque l'harmonie du monde, va détraquer l'harmonie de l'homme, et on voit la science faire des choses monstrueuses.

— *Et l'homme a envie d'être Dieu...*

— Il se fait Dieu.

— *Et il l'exprime par cet excès de découvertes, de recherches.*

— Oui. On ne veut pas l'avouer, mais au fond c'est ce qu'on fait. Et les gens se laissent prendre par la générosité. Donner son corps à la science, c'est très généreux ! Un religieux a donné sa vie à Dieu ; au sens strict elle ne lui appartient plus. Aussi ne peut-il, de son propre chef, disposer de son corps, même pour le léguer à la science.

— *Et un chrétien "tout court" ? Est-ce plus vrai pour le religieux que pour le chrétien dans le monde ?*

— C'est plus vrai en ce sens que le religieux a *tout* donné à Dieu. Mais en même temps, le fait que le religieux ne puisse pas donner son corps montre qu'au fond, un autre chrétien ne peut pas non plus le donner. Le corps d'un chrétien est consacré par le baptême, il est donc consacré à Dieu. Je me souviens d'une réflexion de ma mère, la dernière fois que je l'ai vue, en mai 1968, cette année particulièrement agitée où il y avait révolution partout. Elle m'a réveillé une heure avant l'heure normale de mon départ en me disant : "C'est sans doute la dernière fois que je te vois, alors j'ai envie de te poser certaines questions". Et parmi ces questions, il y avait celle-ci : "Ai-je le droit de demander à mon médecin de me laisser mourir de ma propre mort pour que je puisse l'offrir à Dieu ?". J'ai dit : "Oui".

— *Mais ne peut-on pas dire aussi : “Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement”<sup>93</sup> ?*

— Oui, mais je le donne gratuitement à Dieu. Je l’ai reçu de Dieu, et je le donne gratuitement à Dieu.

---

<sup>93</sup> Cf. Mt 10, 8.

## CHAPITRE V

### **Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés**

Jésus parle aux Juifs qui sont sous le joug romain, et il leur parle non pas en homme politique, mais en envoyé du Père, celui que le Père envoie pour sauver l'humanité et l'élever jusqu'à la dignité d'enfant de Dieu. Il s'agit ici de la justice au sens le plus grand, de la justice divine, celle qu'on retrouve toujours dans la conduite de sagesse de Dieu. C'est une justice qui n'est pas limitée, une justice qui est en vue de l'amour, pour l'amour. Et il y a également, dans cette béatitude, le reflet direct de l'amour du Père pour son Fils. Déjà, du point de vue naturel, humain, il n'y a pas de justice au sens strict entre un fils et son père. A plus forte raison quand il s'agit de Dieu : entre le Fils et le Père la justice est toute dépassée par l'amour ; cependant elle est encore justice au sens très profond.

La justice consiste à respecter les droits de l'autre, donc aussi les droits de tous ceux qui ont autorité sur nous, et on respecte ces droits en obéissant à leurs lois ; c'est notre manière d'être juste à l'égard des hommes au niveau politique (dans la société). A l'égard de son père, l'enfant est juste en ce sens que, dans un sentiment d'amour pour son père, il veut lui obéir, l'honorer, le glorifier. Quand il s'agit de la justice divine du Fils bien-aimé qui vient nous conduire vers le Père, on peut dire que cette justice à l'égard du Père est d'abord le désir de l'honorer, de le glorifier avant tout, pour montrer que le Père est le seul à qui on doit tout : tout dépend de lui, tout vient de lui et tout remonte vers lui <sup>94</sup>. C'est donc une justice qui nous saisit très

---

<sup>94</sup> Voir page suivante



profondément dans notre lien avec Dieu ; il ne faut pas seulement être une créature qui se reconnaît créée, il faut être *fils*. C'est l'union du Fils et de la créature qui doit nous faire comprendre ce rapport de justice à l'égard du Père. Si on s'en tient strictement au rapport de justice qui regarde uniquement le Créateur, on honore Dieu en l'adorant ; mais, parce que Dieu est Père, il y a une attitude plus profonde qui n'est pas seulement l'adoration, mais qui est d'aimer le Père en reconnaissant sa grandeur, sa magnificence, sa gloire, sa sainteté. C'est, je crois, la première chose qu'on doit regarder et voir dans cette béatitude : l'unité, dans notre être, du fils de Dieu et de l'être créé qui est en nous. Nous sommes des créatures transformées, adoptées par le Père<sup>95</sup>, *en et par* son Fils — une adoption tout à fait spéciale puisqu'elle se fait par le Fils qui a tous les droits du Fils, qui est Dieu. Notre adoption dépasse dans l'amour toute justice, elle exprime dans l'amour ce qui nous met dans une attitude de vérité à l'égard de Dieu.

Nous ne pouvons être vrais à l'égard de Dieu, à l'égard de notre Père, qu'en l'adorant, et c'est la première chose que Jésus nous apprend<sup>96</sup>. En cela il continue la Loi, qui est l'établissement de la justice, et il l'accomplit, il l'achève<sup>97</sup>. Il l'accomplit par l'amour, il l'achève comme Fils, et il vient nous apprendre à achever la Loi en étant fils bien-aimés avec lui et par lui, sans oublier que nous sommes des petites créatures qui doivent, en adorant, reconnaître qu'elles dépendent totalement de Dieu. L'adoration s'adresse donc à celui qui a une autorité suprême sur nous, une autorité de Créateur, mais aussi une autorité de Père. Dieu crée

---

<sup>94</sup> Cf. Ro 11, 34-36 : “Qui a connu la pensée du Seigneur ? Ou qui s'est fait son conseiller ? Ou qui lui a donné le premier, pour devoir être payé de retour ? Car c'est de lui, et par lui, et pour lui que sont toutes choses. A lui la gloire pour tous les siècles”.

<sup>95</sup> Voir Eph 1, 4-5.

<sup>96</sup> Voir Jn 4, 21-24.

<sup>97</sup> Voir Mt 5, 17.

notre esprit, notre âme, en lui promettant et en lui faisant comprendre qu'elle ne peut être satisfaite pleinement, qu'elle ne peut être finalisée, *que par lui*. C'est là que nous comprenons que ce Créateur est Père. Nous recevons tout de lui, et cependant il veut que nous recevions tout de lui de manière telle que nous soyons en même temps des enfants bien-aimés, des fils bien-aimés qui n'ont comme bonheur que le bonheur de Dieu, de leur Père. L'héritage du Père est pour ses enfants. Les enfants doivent donc le regarder comme ayant *tout* reçu de lui, et l'adorer en comprenant que si Dieu leur demande de le remercier, de reconnaître qu'il est tout-puissant, il leur demande quelque chose de plus : il demande ce qu'un père peut réclamer à son fils, une totale confiance et la remise entière de tous ses soucis, parce qu'il est Père<sup>98</sup>. Etant Père il a porté d'avance tous les soucis de son enfant, de son fils, et parce qu'il les a portés et qu'il connaît toutes les difficultés que le fils peut rencontrer pour pouvoir vivre du bonheur de son Père il le prend avec lui, pour qu'il soit en pleine confiance et que son adoration s'achève dans un amour tel que le fils ne sera jamais ébranlé dans la confiance qu'il a en son Père. Etre ébranlé dans la confiance qu'on a en Dieu, ce serait oublier qu'il est le Créateur et qu'il peut tout ; ce serait aussi oublier qu'il est un Père vigilant, infiniment respectueux de ce que nous sommes et aimant infiniment l'homme, aimant tellement la créature spirituelle qu'il l'introduit dans son propre mystère, *dans sa propre vie*, sa propre béatitude.

“Bienheureux ceux qui ont faim et soif...” Jésus désire creuser en nous cette faim et cette soif. Il est mort sur la Croix en disant la soif de son cœur<sup>99</sup>. L'adorer, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Jésus a soif que nous nous remettions entre ses mains, dans son cœur, radicalement, et que nous le laissions nous conduire là où il veut nous conduire. C'est tout le gouvernement

---

<sup>98</sup> Voir Mt 6, 25-34 ; 7, 7-11 ; 10, 28-31. Lc 12, 4-7 et 22-32.

<sup>99</sup> Voir Jn 19, 28.

de Dieu sur nous, toute l'éducation de Dieu sur nous, que nous devons aimer, mais aimer avec un grand désir, une grande soif, parce que c'est quelque chose qui nous dépasse complètement et qui nous prend dans ce qu'il y a de plus intime en nous. Le plus intime en nous (tous les secrets de notre cœur) est remis à Dieu. Le Père désire que nous ne gardions pour nous aucun secret ; les désirs les plus secrets, les plus personnels, les secrets qu'on n'oserait dire à personne, le Père aime qu'on les lui dise. Cela fait partie de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice. C'est pour cela que cette béatitude à la fois nous prend dans notre "rien" et nous donne soif de la sainteté même de Dieu <sup>100</sup>. Adorer, c'est reconnaître que nous avons tout reçu de Dieu, de notre Créateur ; c'est reconnaître que tout ce qui est bon en nous vient de Dieu.

Mais il y a aussi tout ce qui en nous est mauvais, et cela ne vient pas de lui ; nous le mettons donc de côté, nous ne le regardons plus, et nous demandons pardon à Dieu si nous avons mal coopéré avec lui. A l'adoration s'ajoute donc une demande de pardon radicale pour tout ce qui, en nous, n'est pas de Dieu. Et Dieu désire aussi que nous regardions l'avenir : notre vocation est inscrite dans cette béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, parce que nous savons que répondre au droit de Dieu sur nous est notre vocation première. Si nous sommes appelés à la sainteté, c'est dans l'adoration ; l'Apocalypse, après nous avoir montré les quatre Vivants qui, jour et nuit, proclament la sainteté du Dieu trois fois saint <sup>101</sup>, nous montre ceux qui adorent, les vingt-quatre vieillards qui adorent en lançant leur couronne aux pieds de "Celui qui siège sur le trône" <sup>102</sup> et de l'Agneau <sup>103</sup>. C'est

---

<sup>100</sup> Voir 1 Pe 1, 15-16 (Lev 19, 2) ; Lc 1, 74-75 ; Eph 1, 4 et 4, 24 ; 1 Co 1, 30 ; 2 Co 7, 1 ; Ro 6, 19 ; 1 Th 4, 3 et 5, 23, etc.

<sup>101</sup> Voir Ap 4, 8.

<sup>102</sup> Ap 4, 10.

<sup>103</sup> Voir Ap 5, 8.

pour cela que notre vocation à la sainteté est inscrite dans cette justice à l'égard de Dieu. Nous avons parfois la tentation de dire : "La sainteté, ce n'est pas pour nous ; c'est bon pour les saints mais nous, nous ne sommes pas de cette race-là" ; nous laissons donc la sainteté de côté, et nous nous contentons de respecter la justice dans l'adoration. On ne peut pas faire cela. *Nous sommes tous appelés à la sainteté*<sup>104</sup>, parce que nous sommes tous fils d'un Père infiniment saint et que — si j'ose dire — la "vocation" de notre Père est la nôtre. La plus grande joie d'un père, c'est quand son fils a la même vocation que lui et peut dire à son père : "Je fais comme toi, et c'est toi qui m'apprends ce que j'ai à apprendre, je fais comme toi" ; et quand cela peut se faire d'une façon radicale, c'est la plus grande joie du père. La joie du Père éternel, c'est que le Fils soit *un* avec lui pour spirer l'amour, spirer l'Esprit Saint. Et quelle est, dans le cœur du Christ, la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice ? C'est Jésus qui désire aimer le Père si radicalement que, dans son cœur de prêtre, il devienne instrument pour spirer l'Esprit Saint. Il n'y a pas de justice dans la Très Sainte Trinité, mais dans le cœur du Christ il y en a une, une justice toute d'amour qui va jusque-là : "Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice".

Posons-nous la question : Avons-nous vraiment faim et soif de la sainteté ? Avons-nous vraiment faim de cet infini d'amour de Dieu pour nous ? Cela, c'est la justice de Dieu, parce que Dieu, étant Père, veut que nous allions jusqu'au bout. Il ne veut pas que nous nous arrêtions en route, en considérant uniquement que nous sommes des créatures et que, pour des créatures, il suffit d'avoir un strapontin dans le ciel : on regarde Dieu de loin parce qu'on est une créature. Le Père ne veut pas que nous regardions sa sainteté de loin, il veut que nous la regardions

---

<sup>104</sup> Voir Eph 1, 3-4 : "Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ (...) nous a choisis en lui [dans le Christ] avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés (*immaculati*) devant lui dans l'amour".

comme étant la justice à laquelle il nous appelle<sup>105</sup>. C'est extraordinaire, de voir que la grâce, qui est donnée gratuitement, nous fait vivre (si toutefois nous coopérons) de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, comme si la béatitude donnée gratuitement devenait comme un "droit" que Dieu nous donne. C'est sans doute ce droit que Jésus, Fils bien-aimé du Père, a acquis pour nous à la Croix. A la Croix, il a acquis pour nous cette béatitude pour que nous puissions en vivre *avec lui et par lui...* et ainsi ce sera beaucoup plus facile de vivre pleinement de la justice d'amour à l'égard de nos frères, à l'égard de ceux qui sont proches de nous ! On comprendra que la charité fraternelle s'épanouit dans une sorte de justice à l'égard de nos frères : les aimer plus que nous, être capables de donner notre vie pour eux. Le Père Kolbe a vécu de la béatitude de la faim et soif de la justice lorsqu'il a pris la place du condamné pour lui épargner le sacrifice de sa vie ; car il jugeait que, ce père étant lié à ses enfants alors que lui-même n'était lié qu'à Dieu, il pouvait aller au-devant de la justice. Et on peut dire que tous les martyrs vivent de cette justice en offrant leur vie pour remercier Jésus de nous avoir donné cette béatitude.

Dans le cœur de Marie, cette justice est allée très loin, elle a été très profonde dans sa maternité. L'enfant a des droits que la mère comprend et que les autres ne comprennent pas ; les droits de l'enfant sont des droits terribles, et c'est cela que la mère regarde toujours. Une mère ne peut plus être totalement libre, elle ne peut pas prendre du temps pour elle, elle ne peut plus s'en réserver, parce que l'enfant a droit à ce temps. Une mère donne tout ce qu'elle a. C'est cela que Marie a vécu à l'égard de Jésus, et c'est ce qu'elle vit à notre égard. Quand elle exerce sa maternité sur nous, elle l'exerce dans la lumière de "Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice".

---

<sup>105</sup> Voir 1 Pe 1, 15-16 : "De même que Celui qui vous a appelés est saint, montrez-vous saints, vous aussi, dans toute votre conduite, parce qu'il est écrit : Vous serez saints, car moi je suis saint". Cf. Lev 11, 44-45 ; 19, 2 ; 20, 7 et 26.

C'est une béatitude qui, à première vue, semblerait très humaine ; mais si on la regarde dans la lumière de la justice sociale on se trompe complètement, car ce n'est pas cela du tout. Il faut plutôt dire l'inverse : la justice sociale doit être illuminée par cette béatitude : "Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice". Cela, c'est vrai : je ne peux vivre pleinement de cette justice divine, de la justice du Père à mon égard, de la sollicitude de ma Mère à mon égard, à l'égard de mes pauvres droits de petit enfant de Dieu, qu'en ayant à l'égard de mes frères un sens très grand de leurs propres droits et en essayant de sauver leurs droits le plus possible, parce qu'ils ont droit à mon amour, à ma protection. Je suis pour eux soit un frère aîné, soit un frère cadet, et des deux côtés je peux les aider et je *dois* les aider. Et quand je les vois souffrir de certaines injustices, je dois, à la lumière de cette béatitude, voir comment les aider à retrouver tous leurs droits. Et parfois ils ne les retrouvent pas parce qu'ils sont en face d'un tyran, et que le tyran à notre époque est terrible parce qu'il n'a plus de nom. C'est : "On doit faire cela, ce sont les lois" ; cela n'a plus de nom, alors c'est beaucoup plus terrible, parce qu'il n'y a plus ce rapport d'homme à homme qui fait qu'on peut toujours discuter. Là on discute à perte de vue, et on ne sait même pas si c'est écouté ! Et cela, c'est terrible, parce que la justice regarde l'intelligence. Plus notre intelligence est aiguisée, plus nous avons le sens de la justice, du droit de l'autre ; et ce qui est terrible, c'est que, quand on réclame au nom de la justice, on n'est pas écouté. On parle, et personne ne nous écoute. Alors, s'il y a quelque chose d'urgent qui réclame une réponse tout de suite, il faut que l'amour soit très fort pour qu'on reste patient et qu'on garde dans son cœur la joie, parce qu'on sait que la justice ne sera parfaitement réalisée que dans le Ciel. Et pour ceux qui sur la terre subissent de terribles injustices à cause de Jésus, ou parce que Jésus met dans leur cœur un grand sens de la justice à l'égard de tous les hommes, pour ceux-là on sait que c'est seulement au Ciel, dans le royaume de Dieu, qu'ils seront "rassasiés". Dans le royaume de Dieu, tous les justes qui ont peiné, qui ont eu soif au nom de

Jésus, seront pleinement rassasiés. Cela nous est montré dans l'Apocalypse d'une façon très étonnante : tous les oiseaux du ciel sont invités à un festin extraordinaire pour y manger "chairs de rois et chairs de capitaines, et chairs de puissants..."<sup>106</sup>, festin du ciel où on se rassie parfaitement pour exprimer la plénitude de la justice, qui s'exprime ici dans la plénitude de la nourriture. Parce que le droit le plus radical, c'est le droit au pain, à la nourriture. C'est pour cela que Jésus, dès maintenant, sur la terre, sachant que les hommes sont toujours avares, toujours terriblement accaparants de leur propre fortune, de leurs propres richesses, se donne lui-même pour rassasier cette faim et cette soif de la justice.

— *Quand on parle de cette béatitude de la faim et soif de la justice, on ne peut pas s'empêcher de constater l'injustice qui ronge le monde. Toutes les parties du monde, des pays riches aux pays pauvres, sont dans une situation d'injustice, de l'injustice sociale à l'injustice physique, de l'injustice de l'éducation à l'injustice de la maladie, etc. Comment s'en sortir ? On ne peut pas penser que tout dépende seulement de l'homme ?*

— Normalement on ressent cela d'autant plus si on est chrétien, mais en fait c'est la souffrance de tous les hommes, la souffrance commune qui nous unit tous, de constater la terrible injustice par rapport à *la vérité*. Je suis très sensible à cela, et je

---

<sup>106</sup> Ap 19, 18.

<sup>107</sup> Cf. Jn 8, 44 : "Vous avez, vous, le diable pour père, et ce sont les convoitises de votre père que vous voulez accomplir. Celui-là était homicide dès le commencement, et il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il dit le mensonge, il le dit de son propre fonds, car il est menteur et père du mensonge". Saint Bernard commente : "Oui, il s'est montré tout à la fois menteur en disant : Je serai semblable au Très-Haut (Is 14, 14), et père du mensonge lorsqu'il répandit en l'homme la semence empoisonnée de sa fausseté, disant : Vous serez comme des dieux (Gn 3, 5)" (*Sermon pour le premier dimanche de l'Avent*, 3, in : *Sermons pour l'année* (Brepols-Presses de Taizé 1990), p. 40).

trouve effrayant le mensonge des gens les plus responsables qui, en mentant, créent une injustice plus terrible que toutes les autres parce qu'elle touche l'intelligence. C'est terrible, ce mensonge et les conséquences de ce mensonge qui règne dans le monde. Le démon est le "père du mensonge"<sup>107</sup>, c'est lui qui a menti le premier. Il a menti par orgueil et il a communiqué aux hommes cette fausse force qu'est le mensonge : détourner les gens de leur vraie vie, de la vérité qui est leur bien.

Toutes ces injustices doivent premièrement être regardées dans la lumière de Dieu, si on est croyant. Si je ne le suis pas, et que j'aie affaire à des hommes qui essaient d'être justes, je devrai leur rappeler que la justice est une vertu humaine, une vertu pour tous les hommes, mais que pendant très longtemps, et peut-être trop longtemps, on a cru que toute la morale reposait sur la justice. C'est Platon qui a fait cela ; Aristote, lui, la fait reposer sur l'amour et l'amitié. Mais Platon a fait reposer toute la justice humaine sur une justice "divine" qui consistait tout simplement en ceci, que chacun ait ce qui lui convient : la vache, qu'elle brouette ! cela lui convient ; le chien, on peut le laisser aboyer, ou lui donner des os à ronger, cela lui convient ; en ce qui concerne les hommes, Platon est le premier à avoir dit que le chef d'Etat avait le droit de mentir pour faire taire les récriminations... et nous sommes tous platoniciens ! Nous trouvons invraisemblable qu'il y ait des injustices, mais de cela nous sommes tous coupables, parce que dans notre intelligence nous ne cherchons pas avec assez d'amour la vérité. Si nous cherchions la vérité avec plus d'amour, nous ne pourrions pas supporter ces injustices. Certes les injustices par rapport à la nourriture, par rapport au développement et à l'éducation humaine, appellent une rectification immédiate ; mais on doit chercher *pourquoi* il y a ces injustices et *d'où* elles viennent. Platon est très coupable sur ce point. Quand, dans

---

<sup>107</sup> Voir page précédente.



son livre *La République*<sup>108</sup>, il écrit que les chefs d'Etat, parce qu'ils contemplent, ont le droit de mentir aux inférieurs, et de mentir par rapport à la loi, par rapport à l'obéissance, au travail, il prône le mensonge ! Platon, que tout le monde regarde comme un homme extraordinaire, a dit cela. Et une fois que c'est dit, le mal est fait ; le mal n'a pas de fécondité mais il a une efficacité terrible, parce que c'est toujours la facilité.

Y a-t-il aujourd'hui quelqu'un qui ait de gros pouvoirs politiques — car c'est surtout du côté politique — et qui n'ait jamais menti, qui ne cherche que la vérité ? Je ne suis pas sûr qu'on en trouve un.

— *L'injustice se développe principalement avec la recherche du pouvoir ?*

— Oui, alors que les chefs d'Etat devraient être des hommes qui cherchent la vérité. Mais certains croient que, quand ils ont le pouvoir, ils ont le droit de mentir pour que ce soit plus immédiatement efficace ; ils croient avoir le droit de mentir pour être élus, avoir le droit de créer des séductions par tous les moyens... Je crois que le mensonge est à la racine de toutes ces terribles injustices qu'on voit actuellement et devant lesquelles on est révolté. On en cherche la cause : d'où cela vient-il ? comment cela vient-il ? cela vient du mensonge.

Pour le chrétien, il faut s'élever jusqu'à la justice de Dieu ; et dans cette lumière-là le chrétien fait ce qu'il peut ; il ne peut pas grand-chose, mais s'il peut aider quelques hommes à sortir de l'injustice, ou à supporter les injustices, à vivre de la béatitude des justes, c'est grand.

— *Mais alors, s'il ne peut pas grand chose, il y a de quoi être désespéré ?*

---

<sup>108</sup> Voir *La République*, III, 389 b.

— Non, il y a au contraire motif d'espérer.

— *On a pourtant toutes les raisons de désespérer face à l'injustice dans le monde !*

— Humainement, c'est sûr. Lorsque Jésus dit qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux, les Apôtres disent : "Qui donc peut être sauvé ?". Et Jésus répond tout de suite : "Aux hommes, c'est impossible, mais à Dieu tout est possible" <sup>109</sup>. On ne peut pas être sauvé par la justice. Les conséquences du péché originel sont tellement fortes qu'on a l'impression que, du point de vue politique, tout cela a pris une dimension énorme à cause du développement de la connaissance. Quand le peuple était attaché à un travail manuel, la terre rectifiait beaucoup de choses. L'Apocalypse dit que "la terre vient au secours de la femme" <sup>110</sup>. La terre, avec sa douceur, rectifie ; on le voit encore maintenant chez les hommes de la terre. J'aime toujours parler à ces gens-là, ils ont une sagesse merveilleuse, ils restent humains. Quand on parle à des syndicalistes, c'est plus difficile. Je n'ai rien contre les syndicalistes ! à Fribourg je m'occupais d'eux ; mais c'est autre, on a beaucoup de peine à retrouver *l'homme*, tellement ils sont pris par les difficultés, les injustices, les luttes...

Nous vivons dans un monde terrible, où on pourrait lutter sur tous les points. Je connaissais, pendant la dernière guerre, un chef de famille qui avait une famille assez nombreuse. Il aurait pu voyager, partir autre part, et il disait : "Où pourrais-je partir pour éviter à ma famille les conséquences de la guerre ?". C'était légitime. Nous avons réfléchi ensemble, mais nous n'avons trouvé aucun lieu. Depuis que les hommes tiennent vraiment le monde en leur pouvoir, ce monde est enveloppé de mensonge.

---

<sup>109</sup> Cf. Mt 19, 23-26 ; Mc 10, 23-27 ; Lc 18, 24-27.

<sup>110</sup> Ap 12, 16.

— *Il y a bien sûr des injustices qui sont “fabriquées” par l’homme, qui sont une conséquence de sa conduite. Mais l’injustice de la naissance, il n’en est pas responsable — je veux dire l’injustice de la situation à la naissance, où les enfants ne sont pas tous égaux. Cette injustice que l’enfant subit est-elle encore injustice de l’homme ? L’enfant qui naît handicapé mental, l’enfant qui naît au Rwanda, etc., est-ce toujours une conséquence de la conduite de l’homme ?*

— Non. Le Christ le dit nettement à propos de l’aveuglé<sup>111</sup>. C’est une permission de Dieu.

— *Une permission de Dieu ? Quel mystère !*<sup>112</sup>  
*Heureusement que ce n’est pas de la faute de l’homme, car alors ceux qui se battent pour la justice ne seraient pas rassasiés sur terre !*

— Ils seront rassasiés s’ils luttent pour Jésus, pour cette justice divine ; dans cette lumière-là, ils seront rassasiés.

— *Vous avez parlé de Maximilien Kolbe. Dans le cadre de cette béatitude, quelle est la place du martyr dans la vie chrétienne ? Le Pape a dit que le XX<sup>e</sup> siècle était le siècle des martyrs. Qu’est-ce que cela signifie ?*

— Cela veut dire que le martyr est devenu beaucoup plus proche de nous qu’il ne l’était précédemment. Parce qu’il n’y a plus actuellement de lieu où il y ait la paix, il peut du jour au lendemain y avoir des massacres, des révolutions qui seront sanglantes... et nous pouvons tous y passer.

— *Quelle est donc la place du martyr dans la vie chrétienne ?*

---

<sup>111</sup> Voir Jn 9, 1-3.

<sup>112</sup> Voir ci-dessus, pp. 37-43 ; ci-dessous, pp. 197.

— Le chrétien doit garder dans son cœur et dans son intelligence le désir de la vérité et de l'amour, et donc le désir que ce soit vraiment Jésus qui règne : on fait tout pour lui, on accepte de tout faire pour lui ; par le fait même, on se trouve très vite dans des situations périlleuses, et on peut très vite être sur le champ de bataille. La guerre, aujourd'hui, devient une guerre d'idéologies, qui est beaucoup plus immédiatement meurtrière parce que l'idéologie n'a pas de frontières ; et en un rien de temps on retrouve aujourd'hui des attitudes de sauvage chez des hommes soi-disant civilisés. Le sauvage que chacun de nous porte en lui et que nous cachons très bien — on arrive à le cacher très bien, à vivre entre frères fraternellement —, ce sauvage revient très vite dans le monde d'aujourd'hui. On a l'impression que la "couche" de civilisation est très mince. Chez quantité de gens, cette "couche" de civilisation est un style de vie qu'on maintient, mais ce n'est pas profond parce qu'il n'y a pas de *finalité*. Quand l'homme sait *en vue de quoi* il est vertueux, *pour quoi* il accepte la lutte, *pour quoi* il cherche à acquérir la vertu et à aimer, les choses peuvent s'enraciner. Tandis que quand il ne le sait plus, ou quand on lui a fait avaler des erreurs (on lui a fait croire que tel gouvernement lui donnerait le bonheur et ce gouvernement ne le lui a pas donné), on fait de lui un être qui a été trompé et qui, ayant été trompé par l'autorité, n'a plus aucun sens de l'autorité.

— *Il n'y a pas que des martyrs chrétiens. On a beaucoup d'exemples d'hommes non chrétiens qui se sont battus, qui sont morts pour la justice sans avoir cette détermination, cette connaissance, cet appel qu'ont les chrétiens.*

— Oui, parce que la justice est la vertu la plus profondément enracinée en nous, humainement parlant. C'est du reste pour cela qu'on a fait de la justice le fondement de la vie morale, de cette vie morale que tout être humain doit vivre. Mais on s'aperçoit que mettre la justice comme fondement d'une vie morale ne tient pas.

— *Mais s'il n'y a pas de justice, il ne peut pas y avoir de paix ; la justice est donc tout de même fondamentale ?*

— Elle est fondamentale pour la vie commune.

— *Et pour la paix ?*

— Oui, pour la paix qui est le fruit d'une vie commune. Il ne s'agit pas ici de la paix intérieure, de la paix de la personne ; c'est différent. La paix sociale, la paix du pays, n'est pas la paix personnelle. La justice règle les liens avec l'extérieur, et elle devient justice surnaturelle, "divine", par la charité et par le don de force.

— *Mais je ne peux pas être en paix intérieurement si je ne suis pas dans une situation de justice, même de justice sociale, de justice alimentaire, etc. ?*

— Cela dépend. En matière de justice par rapport aux hommes, je sais que je ne peux faire que peu de choses. Si j'ai un poste très important, si j'ai une grosse fortune, je peux faire quelque chose et je dois absolument le faire. Si je mène une vie qui est un peu en dehors de l'influence politique, c'est par un rayonnement personnel (et non pas directement) que je peux aider la justice sociale. Par exemple : par l'influence que j'ai sur certains hommes politiques parce qu'ils me demandent de les aider à assumer leurs grosses responsabilités. La paix intérieure personnelle est très différente de la paix sociale. La paix sociale reste morale ; la paix intérieure personnelle, elle, peut être "divine", elle peut relever des béatitudes. C'est dans la mesure où je vis les béatitudes que je suis en paix intérieurement. Et je sais bien que jamais je ne les vis parfaitement, totalement ; je les vis toujours partiellement, j'y tends. Et cette paix que me donne le Christ, que me donne l'Esprit Saint, est une paix tout à fait personnelle.

— *Quand saint Paul parle de la charité*<sup>113</sup>, il la présente bien comme étant incontournable pour avoir la paix intérieure ?

— Oui, mais c'est toujours personnel, ce que dit saint Paul ; il ne parle pas à un homme d'Etat, il ne se situe pas à un niveau politique.

— *Oui, mais quand il parle de la charité...*

— La charité est personnelle.

— *Oui, mais cette charité est indispensable pour la paix et la justice, pour rectifier l'injustice sociale ?*

— C'est évident ; c'est pour cela que j'ai commencé par le point de vue des béatitudes, qui viennent de Dieu, et je dis que la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice n'est pas coupée du reste, mais l'illumine. La justice sociale ne pourra jamais atteindre le degré d'intensité et de perfection de cette béatitude, elle ne pourra jamais remplacer cette soif intérieure de la justice divine.

— *Mais en même temps je ne peux pas être rassasié si je n'ai pas agi dans le cadre de la justice sociale ; c'est "en amont", et il y a une interdépendance ?*

— Dans le cadre de la justice sociale, cela dépend de la situation de chacun ; puisqu'on est là au niveau communautaire, politique, on est dépendant de quantité de choses. Que peut-on soi-même, efficacement, pour la justice sociale ? Que puis-je faire pour que la justice sociale soit respectée ? L'Eglise elle-même nous donne une justice sociale, mais qu'est-ce à côté des lois qui sont votées ? L'Etat se sert-il de ce que dit l'Eglise pour établir une

---

<sup>113</sup> Voir 1 Co 13 ; Ga 5, 22-23.

justice sociale ? La plupart du temps, non. Les hommes d'Etat, s'ils sont chrétiens, se réfèrent à cela et, dans la mesure où ils le peuvent, le font passer ; c'est déjà très bien et c'est ce qu'ils doivent faire. Un ouvrier chrétien essaiera de son mieux d'établir cette justice sociale pour lui et pour ses frères, mais il a tellement peu d'influence ! Plus le monde avance, plus on a l'impression que cela devient monstrueux, parce qu'on n'aura plus la possibilité d'agir vraiment selon la charité, on agira selon une justice mondiale.

— *Selon ce que vous dites, les choses se diluent maintenant, et on ne peut plus faire face à l'injustice ?*

— C'est évident.

— *On va donc se retrouver seul ?*

— Non, on ne va pas se retrouver seul. Si on continue, on verra la faillite du monde. Je crois qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir qu'il y a actuellement une terrible faillite du monde, et que cela va au grand galop. Quand on est responsable de jeunes on s'en aperçoit vite : depuis les dix dernières années il y a chez les jeunes une baisse terrible, du point de vue moral. Certes le Saint-Père a donné un grand coup de fouet, heureusement, mais ce n'est pas cela qui peut tout transformer.

— *Nous parlions précédemment de la génétique.*

— Oui... Quand on voit ce que devient le Comité consultatif national d'éthique... il y a une chute ! cela indique bien que le sens moral diminue. Par ailleurs on garde l'espérance, parce qu'il y a des petits groupes de foyers, des petits groupes de jeunes, qui sont peut-être plus fervents qu'il y a 50 ans (mais moins étendus).

— *Pour revenir sur les problèmes de la génétique, par exemple les problèmes du clonage, chaque avancée autorisée dans ce sens est un affront fait à Dieu.*

— Oui.

— *Jusqu'où peut-on imaginer que Dieu va laisser faire ?  
Est-ce qu'à un moment il ne va pas réagir ?*

— La grande question est toujours de savoir ce qu'on peut faire et ce qui sera efficace sur ce point-là. Intérieurement, être fidèle à ce que Dieu veut est sûrement ce qu'il veut de nous en premier lieu. Le gouvernement de Dieu sur les hommes est de plus en plus personnel et de moins en moins universel. Pourquoi est-il de plus en plus personnel ? parce que le milieu, la culture, depuis qu'ils ont la possibilité d'une extension énorme et avec une rapidité énorme, ne sont plus humains, ni chrétiens. On peut constater que la culture chrétienne a perdu son efficacité à un moment très précis, ou du moins, que son efficacité a été réduite à très peu de choses.

— *A quel moment ?*

— Je dirais que la baisse du sens religieux s'est faite vers la moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; à partir de ce moment-là il n'y a plus eu de culture chrétienne. En 1950 l'Eglise a proclamé le dogme de l'Assomption — c'est le geste le plus grand qu'elle ait fait, et c'est sûrement le Saint-Esprit qui le lui a inspiré *à ce moment-là* parce que cela pouvait être comme un appel à retrouver notre finalité (parce que notre Mère, Marie, nous apprend à découvrir notre finalité) ; et c'est à ce moment-là que cela a "craqué". Je vous assure qu'on s'en aperçoit, dans un noviciat ! On constate qu'il faut redonner aux jeunes non seulement les éléments essentiels de la vie chrétienne, mais aussi ceux de la vie *humaine*, morale ; il faut tout reprendre, tout leur redonner, alors qu'autrefois, quand je suis entré au noviciat des Dominicains (en 1930), on pouvait tout de suite, comme pour l'université, prendre les choses importantes et avancer. Aujourd'hui on est obligé de presque tout recommencer parce que tout est faussé.



— *Il y a aussi une perte du goût de l'effort ; il n'existe plus.*

— Une perte de l'amour du travail. Les jeunes n'ont plus cet amour du travail...

— *Il y a une prise en charge de l'individu par la société qui est tellement excessive !*

— Oui. Certes il y a des milieux particuliers, préservés, et des grâces qui sont palpables, mais tout cela au milieu d'un monde qui s'écroule.

— *A ce moment-là ne pourrait-on pas penser qu'on en arrive aux derniers temps, à ce que vous appelez "la dernière semaine" ?*

— Je crois en effet que l'Eglise en est à sa dernière semaine, en prenant cette expression en son sens biblique (la dernière semaine de la vie de Jésus telle que la rapporte saint Jean), ce qui veut dire que cela peut durer. Combien de temps ? on n'en sait rien, mais la décomposition, la dégradation, vont toujours plus vite que la montée. On monte lentement sur une montagne, mais on en dégringole rapidement !

— *C'est donc sans issue, puisqu'on a commencé la dégringolade ?*

— L'issue sera divine. Humainement, on n'en voit pas.

— *Y a-t-il alors quelque chose à faire ? ou n'est-ce plus la peine ?*

— Il faut *toujours* faire ce qu'on peut, on doit *toujours* aller jusqu'au bout. En ce qui me concerne, je continue avec encore plus de force à vouloir chercher la vérité ; c'est mon "métier", si j'ose dire ; je suis chargé de cela. Et je la cherche avec

encore plus de force quand je sais que très peu de gens la cherchent. Si on peut former *un* disciple, c'est très bien. Dans notre monde, plus une influence s'étend (cherche à s'étendre), plus elle est contaminée, voire arrêtée, et plus l'influence *personnelle* s'intensifie.

— *Oui, mais elle ne pourra plus jamais être une influence exponentielle, elle sera individuelle ?*

— Je dirais : “personnelle”.

— *Quand on dit que le bien peut être plus fort que le mal, ce n'est pas tellement vrai ?*

— Si. Les permissions de Dieu font que quand le mal s'étend, le bien s'intensifie. Le mal s'étend, c'est vrai, il s'étend à vue d'œil, et pour le journaliste, pour l'homme qui voit les choses de l'extérieur, le mal est plus étendu qu'il y a dix ans. Que le mal soit plus étendu, cela je le crois, j'en suis même sûr.

— *Cette extension du mal ne peut que nous inciter à désirer encore plus le retour du Christ ?*

— Oui, parce qu'on *croit* vraiment que seul le retour du Christ peut sauver l'humanité.

— *De toute façon il n'y a pas d'alternative. Mais y en a-t-il eu une un jour ?*

— Oui, parce qu'autrefois tout était plus partiel, alors la famille et même le pays pouvaient être consacrés à Dieu. Certains pays ont été entièrement consacrés à Dieu. Quand on regarde la carte de l'Europe et la présence des moines, c'est extraordinaire ! Quand on voit combien de monastères il y avait à Paris, par exemple...

— *Et vous pensez que cela ne peut pas revenir ? qu'il ne peut pas y avoir un sursaut, une prise de conscience ?*

— Oui, chrétiennement, tous les espoirs sont possibles. Le chrétien doit vivre d'espérance. Je ne suis pas un homme de désespoir, je suis un homme d'espérance. A tous ceux qui m'écoutent je dis : "Avancez, allez-y". Mais je suis obligé de reconnaître qu'on est coincé.

— *Quand Marthe Robin dit à Dieu : "Donnez-nous de saints prêtres, beaucoup de saints prêtres", c'est bien une demande directe pour venir contrer cette situation de dégradation. Peut-on espérer être exaucé ?*

— Et on l'est en partie. Je ne dis pas du tout que tout est perdu, et je crois que nous vivons actuellement quelque chose de très grand ; mais il faut bien voir, concrètement, comment on vit du royaume de Dieu autour de nous.

— *Cette situation nous oblige à aller à l'essentiel, sans perdre de temps ?*

— Oui, parce que tout va très vite. Je ne demanderais pas mieux que cela aille mieux, et qu'il y ait des résultats ! Mais vu la situation générale...

— *En vous écoutant parler, j'ai l'impression que vous êtes un peu désabusé devant cette situation.*

— Non, je ne suis pas du tout désabusé ! Mais il faut tout de même se poser des questions. Partout dans l'Eglise on dit qu'il n'y a pas de vocations, mais il faut peut-être se demander pourquoi ? Ne serait-ce pas à cause d'un manque dans la recherche de vérité ? et cela, c'est grave. La recherche de la vérité est un signe de vitalité dans l'Eglise. N'oublions pas la correction faite à

l'Église d'Ephèse : "Tu as fait des tas de choses, c'est très bien, mais il y a une chose que tu oublies : tu n'as plus la ferveur de ton premier amour" <sup>114</sup>. Pensons à l'interrogation du Saint-Père : "France, qu'as-tu fait de ton baptême ?". Ce que je vous ai dit n'est pas pessimiste, c'est réaliste. Il faut bien voir que, de fait, on vit dans un monde qui va à sa perte parce qu'il a abandonné la recherche de la vérité. La recherche de la vérité est pour tout homme. Pour nous la recherche de la vérité, c'est le Christ ; mais pour celui qui n'est pas croyant, il y a tout de même une recherche de la vérité. L'homme ne peut pas faire n'importe quoi avec son intelligence ; or, actuellement, il fait n'importe quoi.

— *Le Christ va donc revenir parce que le monde va arriver à son terme ?*

— Oui, il reviendra pour le sauver.

— *Mais qu'est-ce qui se serait passé si les gens étaient restés fidèles à la recherche de la vérité ?*

— Ils seraient chrétiens.

— *Mais est-ce que le Christ serait venu quand même ?*

— Oui, c'est évident, parce que sur terre on ne peut aboutir qu'à des choses partielles. Il revient de toute façon. Mais les conditions actuelles sont celles d'une peur généralisée : quand on parle du retour du Christ, les gens ont peur, ils ne supportent plus qu'on en parle. Même les chrétiens, ou beaucoup de chrétiens.

— *Pourquoi ont-ils peur ?*

---

<sup>114</sup> Voir Ap 2, 1-4.

— Parce qu'ils ne sont pas suffisamment chrétiens : ils veulent une réussite humaine.

— *Ils ont peur de l'échec ?*

— Ils ont peur de *leur* échec, de perdre leur situation.

— *Et selon vous, qu'est-ce que l'Eglise devrait faire ?*

— Ce n'est pas à moi de le dire, je n'ai pas la grâce pour cela. J'ai essayé, pour l'Eglise, d'aider à la naissance de cette petite Communauté Saint-Jean, et je ne le regrette pas, et je fais tout pour qu'elle puisse continuer à vivre. Je crois que l'important est de donner aux prêtres une formation qui soit vraie. Actuellement, combien y a-t-il de prêtres qui ont une philosophie réaliste ? Hegel les emporte presque tous... Là, je vous assure que je ne suis pas pessimiste : je constate les faits.

— *Dieu peut-il encore aujourd'hui inspirer des choses grandes, comme les cathédrales de l'an 1000 ?*

— Oui, évidemment. L'homme a toujours les mêmes capacités, et il a des moyens plus grands qu'avant, et des possibilités plus grandes. Mais peut-être ces possibilités ne sont-elles pas à sa disposition, parce qu'on les utilise pour des buts différents : aujourd'hui les autoroutes remplacent les cathédrales. Le budget d'Etat n'est plus le même qu'au Moyen-Age, où il y avait un budget religieux important. Du point de vue chrétien on est aujourd'hui très démunis, on est les enfants pauvres... ce qui doit peut-être nous permettre de vivre davantage de la béatitude des pauvres !

— *Le cœur de l'homme peut-il aujourd'hui être touché au point de réaliser des choses plus grandes que les cathédrales, au-delà des problèmes de budget ?*

— Des choses plus grandes que les cathédrales, il en fait : la conversion d'un pauvre ou d'un marxiste, c'est bien plus grand que la construction d'une cathédrale. Ramener à Dieu quelqu'un qui était dans des conditions telles que, normalement, il aurait dû devenir un apache ou un anarchiste, c'est très grand. Nous connaissons tous des exemples frappants de ces conversions. La conversion d'un cœur est plus grande qu'une cathédrale ; et si on a coopéré à cette conversion, si Dieu a voulu se servir de nous, c'est merveilleux. Nous vivons actuellement dans des situations sociales qui sont sûrement plus difficiles qu'au Moyen-Age. A cause de cela Dieu donne sans doute une grâce plus grande, pour qu'on puisse être vraiment apôtre. Et le Saint-Père l'a dit : notre temps est marqué par la grâce des martyrs. S'il y a plus de martyrs depuis ces derniers siècles qu'au début, si l'Eglise est plus sainte par ses martyrs, c'est plus grand que la construction des cathédrales.

**Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde**

La récompense des miséricordieux, c'est d'obtenir miséricorde. Cette béatitude des miséricordieux peut s'entendre à la fois au niveau personnel et au niveau de la conduite de Dieu sur l'Eglise, et il faut la voir des deux côtés. Celle de la justice déjà nous faisait regarder le point de vue de la communauté, le point de vue de la conduite de Dieu sur l'Eglise. Mais quand il s'agit du bien individuel et personnel, Dieu dépasse tout le temps la justice ; là, c'est vraiment la miséricorde qui nous fait entrer dans ce qui est tout à fait propre à la conduite de Dieu sur nous. C'est du reste cela qui nous permet de rester joyeux et pleinement sereins dans un monde comme le nôtre, et de continuer notre route sans aucune crainte.

La miséricorde, c'est l'amour à l'égard de l'autre considéré dans sa misère, dans son mal. Il n'y a pas de miséricorde dans la Très Sainte Trinité ; elle est au-delà de la miséricorde. La miséricorde, c'est le Père qui envoie son Fils <sup>115</sup>, et c'est le Fils qui nous fait comprendre cette miséricorde par le mystère de l'Incarnation. C'est à travers l'humanité assumée par le Verbe divin, Fils de Dieu, que nous découvrons le mieux la miséricorde. Toute la vie du Christ n'est qu'une vie de miséricorde ; toutes les actions du Christ à notre égard sont faites par miséricorde. La miséricorde

---

<sup>115</sup> Eph 2, 4-7 : "Mais Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts par nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ — c'est par grâce que vous êtes sauvés ! — ; il nous a relevés ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les régions célestes avec Christ Jésus, pour monter dans les siècles qui vont survenir l'extraordinaire richesse de sa grâce, par sa bonté pour nous en Christ Jésus".

regarde la *misère* de l'autre, et il n'y a miséricorde que quand on voit la misère de l'autre (c'est pour cela que la miséricorde ne peut pas exister en Dieu par rapport à lui-même). Et dans la miséricorde, on regarde la misère de l'autre comme étant *notre propre misère*. Ce n'est pas simplement une connaissance ordinaire du mal avec l'intention de l'écarter ; cela, ce serait beaucoup plus la justice, tandis que la miséricorde consiste à voir, à regarder et à connaître le mal de l'autre d'une façon profonde, de sorte que ce mal de l'autre soit comme *notre* mal. On *rend la vie au misérable*, à celui qui souffre et qui n'en peut plus, et on fait tout ce qu'on peut, par soi-même ou par d'autres, pour venir au secours de sa misère. Il y a ainsi comme trois moments dans tout acte de miséricorde ; on peut insister plus sur tel ou tel moment, mais au fond il y a toujours ces trois actes, qui ne peuvent se comprendre que dans une surabondance d'amour et qui sont le visage de l'amour à l'égard soit d'un monde brisé, d'un monde pauvre qui attend un secours, soit d'un homme misérable qui attend un secours ; car la miséricorde peut regarder un certain nombre de personnes à la fois, et elle peut être, et est surtout, personnelle.

La miséricorde au très grand sens, quand elle est personnelle, c'est le pardon ; car c'est très grand, de pardonner. Pardonner, ce n'est pas oublier la faute qui nous a blessé ; c'est regarder la misère de l'autre, de l'ami, comme un *moyen d'être plus proche de lui*, un moyen de l'atteindre plus profondément ; c'est cela le pardon, et c'est en ce sens-là que pardonner à quelqu'un est la miséricorde spirituelle la plus grande.

Jésus agit toujours par miséricorde (c'est *sa* manière d'agir, parce qu'il *est* miséricordieux), et sa miséricorde s'enracine dans nos cœurs pour que nous puissions, à notre tour, être miséricordieux. Et la plus grande miséricorde n'est pas de seulement pardonner (puisque cet acte est inclus dans la miséricorde), mais de faire de celui à qui on a pardonné quelqu'un qui puisse pardonner à son tour, qui puisse à la fois *recevoir* la miséricorde de l'autre et *exercer* la miséricorde à son égard. La miséricorde va



donc impliquer ce qu'il y a de plus grand dans notre activité à l'égard des autres : leur apporter un renouveau de vie, un surcroît de vie à partir de leurs fautes, en réponse à leur misère qui nous a permis de nous déloger et d'aller vers eux. Il y a comme un appel...

Jésus a été infiniment miséricordieux à la Croix. A la Croix, sa miséricorde regarde tous les pécheurs et fait d'eux des hommes qui, eux aussi, feront miséricorde. Car la miséricorde consiste à faire des hommes miséricordieux après leur avoir pardonné. Comme je vous l'ai dit, elle ne consiste pas seulement à pardonner et à remettre l'autre "en état", elle implique que cette miséricorde ait une fécondité, qu'elle engendre d'autres êtres qui à leur tour seront miséricordieux.

La miséricorde regarde les misères matérielles, et plus encore les misères spirituelles ; c'est pour cela que, dans ce qu'elle a de plus grand, elle consiste à permettre au pécheur de se rallier à Jésus et de l'aimer. La miséricorde que Jésus nous fait, *c'est lui-même* : il *se* donne, ce qui est le suprême degré de la miséricorde. Donner de l'argent à celui qui en a besoin, c'est un acte de miséricorde ; donner des biens, c'est encore un acte de miséricorde ; donner son temps, c'est aussi un acte de miséricorde ; mais ce qui est suprême dans l'acte de miséricorde, c'est d'atteindre le pécheur dans sa misère propre et de *se servir de cette misère* pour pénétrer plus loin dans ce qu'il est, et l'appeler à vivre lui-même la miséricorde à l'égard de ceux qu'il a rencontrés. Dieu y tient beaucoup, il nous fait miséricorde pour que nous donnions la miséricorde aux autres. Il y a à ce sujet dans saint Matthieu une parabole où Jésus veut nous faire comprendre cela. Il nous y montre comment le maître qui a pardonné à un serviteur en lui remettant ses dettes est "pris de colère" quand il apprend que, après cela, ce serviteur, au lieu de remettre à son tour la dette d'un autre qui lui devait de l'argent, l'a fait jeter en prison <sup>116</sup>.

---

<sup>116</sup> Voir Mt 18, 21-35.

Le maître, qui avait fait miséricorde, entre en fureur quand il voit que celui à qui il avait pardonné refuse de faire miséricorde à un autre. Cela nous montre que Jésus, qui est pour nous infiniment miséricordieux, nous appelle à aller nous-mêmes très loin dans la miséricorde à l'égard de ceux qui dépendent de nous ; à ne pas les regarder au nom de la loi, même seulement avec respect, mais à les regarder avec un amour surabondant, qui les enveloppe de miséricorde pour qu'ils comprennent que *eux* aussi doivent être miséricordieux.

La miséricorde, nous le voyons bien, est au niveau de la charité fraternelle. Il n'y a pas de miséricorde à l'égard de Dieu, il n'y a pas de miséricorde dans notre vie d'oraison, notre vie contemplative ; seulement à l'égard des autres. Et c'est la béatitude de l'apôtre, d'être miséricordieux, de vouloir vraiment que sa vie apostolique soutienne celui à qui il s'adresse. Tout acte apostolique est miséricordieux, et doit l'être, surtout à l'égard des misères spirituelles. Être miséricordieux à l'égard de quelqu'un qui a beaucoup de peine à comprendre, qui serait facilement mis au ban de la société et rejeté, c'est l'aider dans son travail sans se faire remarquer, l'aider dans son labeur sans s'imposer ; et être miséricordieux pour l'homme qui a besoin de nourriture, qui a besoin de biens temporels et ne les a pas, c'est les lui donner de telle manière qu'il puisse parfaitement s'en servir. Car la miséricorde consiste à donner à l'autre le bien dont il pourra se servir et qui pourra l'aider ; donner à l'autre un bien qui lui sera inutile, ce n'est pas un geste de miséricorde ; la miséricorde consiste à lui donner un bien qui efface sa pauvreté et qui lui permette d'aller plus loin, d'exercer son activité avec plus de force et de bonté.

Il y a de très beaux exemples de miséricorde dans la vie de la petite Thérèse, dans l'exercice de la charité fraternelle <sup>117</sup>.

---

<sup>117</sup> Voir notamment Ms C, 12 r<sup>o</sup>-13 v<sup>o</sup>, *op. cit.*, pp. 249-253 ; 21 r<sup>o</sup>-23 v<sup>o</sup>, pp. 262-266 ; 27 v<sup>o</sup>-29 v<sup>o</sup>, pp. 271-274 ; 30 v<sup>o</sup>-31 r<sup>o</sup>, pp. 275-276.

Cela peut être simplement de porter avec miséricorde la petite inimitié ou opposition qu'on a à l'égard de tel ou tel, de lui faire "bonne figure" et de lui donner avec le sourire ce qu'on porte dans son cœur. Cela peut être aussi, à l'égard de celui qui a autorité sur nous, de lui faire comprendre que nous recevons pleinement son autorité et que, à cause de cela, son autorité sur nous peut réaliser entre lui et nous une coopération vraie et efficace. La miséricorde est une manière d'exercer la charité fraternelle. Certains, parfois, exercent la charité fraternelle sans miséricorde, en la faisant peser : "Je t'aime, et parce que je t'aime je te donne cela, je te soutiens, tu es un pauvre type qui a besoin d'être aidé...". Cela, ce n'est pas miséricordieux... et ce n'est plus la charité fraternelle ! On n'exerce la miséricorde dans la charité à l'égard du prochain qu'en lui communiquant le bien dont il a besoin *sans lui faire sentir* qu'il était pauvre, qu'il avait besoin de ce bien, que c'était normal de devoir l'aider. Cette modalité de la charité à l'égard du prochain peut aller très loin ; et, parce que c'est d'ordre surnaturel, cela n'existe pas beaucoup dans les communautés qui ne sont pas chrétiennes. Dans ces communautés, la miséricorde n'est pas, comme pour les chrétiens, la seule manière vraie d'exercer l'autorité ; elle s'intéresse à la misère des hommes, à leurs faiblesses, mais n'a plus cette grandeur, de relever celui qui, après avoir lutté, était tombé dans le combat et de le remettre "d'aplomb" sans regarder la course qu'on a dû faire pour cela, sans rien regarder de ce qu'on a dû faire ni se préoccuper de savoir si "tout est en règle". Etre miséricordieux, c'est donner toujours d'une manière gratuite et surabondante. Donner en disant : "Je te donne cela uniquement parce que tu en as besoin, et je ne te donne que ce dont tu as besoin", c'est restreindre le geste de miséricorde. Le geste de miséricorde va toujours plus loin, il dépasse la demande, il dépasse la nécessité, parce que la miséricorde est au-delà de la justice, au-delà de ce qu'on *doit* : elle est un don *de soi*, et un don *caché*.

Il y a dans l'Évangile de saint Luc un très grand exemple de la miséricorde, dans la parabole de l'enfant prodigue<sup>118</sup> : tout semblerait devoir susciter une attitude inverse (le fils, après avoir réclamé sa part d'héritage, l'a dissipée en vivant dans l'inconduite), et la miséricorde dépasse cela dans un geste qui fait grandir l'amour le plus possible, pour que l'amour aille très loin...

La miséricorde, en cherchant toujours à soulager la pauvreté, la misère de l'autre, ajoute à la charité fraternelle une *surabondance*. Saint Vincent de Paul est un exemple merveilleux de cette ardeur à aider l'autre, à le soutenir dans sa misère. Cette misère, au lieu de nous faire nous éloigner, nous attire. En réalité, ce n'est pas la misère qui nous attire ; c'est le visage du Christ qui a voulu prendre la place du plus misérable pour nous attirer plus, et c'est en ce sens-là que saint Vincent de Paul aimait à voir Jésus dans la physionomie et le regard du pauvre. Et c'est *la pauvreté* du Christ crucifié qui lui permet d'être miséricordieux à l'égard de tous les hommes d'une manière absolue. Il n'y a plus d'exclusion, tout le monde peut recevoir la miséricorde du Christ crucifié à la Croix ; elle est vraiment donnée universellement, et en même temps la miséricorde doit toujours être une charité très personnelle, parce qu'elle regarde en chacun *sa* misère et que la misère met toujours en lumière la pauvreté individuelle de chacun, sa pauvreté caractéristique. C'est bien à l'égard de la pauvreté caractéristique de la personne qu'on doit être le plus miséricordieux.

L'exercice de la charité à l'égard de Dieu n'implique donc pas la miséricorde ; on ne peut pas dire qu'on exerce la miséricorde à l'égard du Christ, ni à l'égard de la Sainte Vierge, puisque c'est *la misère* qui appelle la miséricorde, et (redisons-le) de manière très *personnelle*. Il n'y a pas de misère universelle ; la misère, encore une fois, est toujours très individuée et

---

<sup>118</sup> Voir Lc 15, 11-32.

elle renforce le caractère *individuel* de la personne. Mais la miséricorde regarde les misères de chacun, et c’est quasi-infini, et dans chaque lieu il y a des misères spéciales, et à chaque niveau de vie il y en a. Et la miséricorde a ceci de très particulier qu’elle appelle la miséricorde : “Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde”. Donc, faire la miséricorde nous dispose à recevoir la miséricorde de Dieu, la miséricorde du Christ. C’est peut-être la disposition la plus parfaite à recevoir la miséricorde du Christ, et donc à être tout proche de Jésus, à le connaître et à le comprendre.

— *Vous avez parlé tout à l’heure du père de l’enfant prodigue comme étant le symbole de la miséricorde. Mais l’enfant prodigue ne voulait pas faire de mal à son père ; il est parti, il l’a abandonné, mais il est revenu sans avoir fait de mal à son père. Que se serait-il passé s’il était parti avec l’intention de faire du mal, de nuire ?*

— Comme Judas ?

— *Oui, comme Judas. A ce moment-là, comment s’exerce la miséricorde ?*

— Dans ce cas, la miséricorde n’est pas reçue par l’autre. Judas ne voulait pas recevoir la miséricorde. Il aurait pu la recevoir au moment du lavement des pieds<sup>119</sup>, quand Jésus s’est penché vers lui pour lui faire ce grand geste de miséricorde : pardonner profondément toutes les fautes qui n’étaient pas encore pardonnées explicitement par la parole. Et Jésus a lavé les pieds de Judas comme de tous les autres. Judas aurait donc pu, à ce moment-là, recevoir cette miséricorde du Christ, mais il ne l’a

---

<sup>119</sup> Voir Jn 13, 1-12.

pas reçue <sup>120</sup>. On peut recevoir la miséricorde de Dieu et on peut la refuser ; on peut recevoir le pardon de Dieu et on peut le refuser. Le refus ne vient jamais du côté de Dieu.

— *Il n'y a aucun exemple où Dieu refuserait de faire miséricorde ? Quand on parle d'un péché contre l'Esprit Saint qui ne peut pas être pardonné <sup>121</sup>, qu'est-ce qu'on veut dire ?*

— On veut dire que le pardon peut être refusé. On peut refuser le pardon du Christ, on peut refuser sa miséricorde, son amour. C'est cela, la faute contre l'Esprit Saint : se juger soi-même tellement pécheur qu'on ne peut pas être pardonné, donc mettre une limite à la miséricorde de Dieu alors qu'elle n'en a pas. Jésus, à la Croix, se donne pour pardonner à tous les pécheurs, ou du moins à tous ceux qui *se reconnaissent pécheurs*. On ne peut faire miséricorde qu'au pauvre qui *reconnait sa pauvreté*. On fait toujours miséricorde à deux, on ne la fait pas seul.

— *On ne peut pas faire miséricorde à l'autre malgré lui ?*

— Non, il faut que l'autre accepte de recevoir la miséricorde.

— *Et il n'y a pas de limites à cette miséricorde, si on la demande ? Comment se fait-il que l'Eglise ne soit pas toujours miséricordieuse ?*

— L'Eglise est toujours miséricordieuse.

— *Je pense au cas des divorcés, des défroqués...*

---

<sup>120</sup> Voir Jn 13, 27.

<sup>121</sup> Voir Mt 12, 31 ; Mc 3, 29 ; Lc 12, 10.

— C'est autre chose.

— *Pourquoi ne pardonne-t-elle pas ?*

— On ne peut pas dire qu'elle ne pardonne pas. La miséricorde n'a pas de limites, et on doit *toujours* faire miséricorde, sauf quand on est responsable d'un groupe, d'une communauté. Dans ce cas, on ne peut pas toujours pardonner officiellement à quelqu'un qui, par son acte, nuit à la communauté, lui fait du tort. C'est la seule raison sur laquelle on ne peut pas toujours aller jusqu'au bout de la miséricorde. Pourquoi l'Église est-elle obligée de demander aux divorcés de ne pas communier — ce qui revient à leur dire publiquement : "Mettez-vous au rang des pécheurs" ? C'est pour sauvegarder le caractère sacré de l'union de l'homme et de la femme, pour sauvegarder l'union du mariage. Il y a là un bien commun qui dépasse d'une certaine manière le bien de l'individu.

— *Pour sauvegarder l'union par une démarche d'exemplarité ?*

— Oui, il y a là un aspect d'exemplarité *pour les autres*. Le mariage est *pour la communauté*, c'est un sacrement qui regarde la communauté chrétienne et qui la *fonde*. La communauté chrétienne est fondée sur des familles chrétiennes, et des familles chrétiennes qui *vivent* de la grâce du sacrement de mariage. L'Église pardonne, mais elle ne peut pas considérer comme rien, comme terminé, dépassé (même avec une pénitence), ce lien qu'on avait promis et dont la rupture détruit la communauté. L'Église n'a pas le droit de détruire elle-même cette communauté qui vient de Dieu, la famille, dont elle est responsable en face de Dieu.

— *Cela ne vous paraît pas paradoxal par rapport à la miséricorde infinie de Dieu ?*

— Non. Il y a une miséricorde infinie, le pardon est donné intérieurement. Mais il faut qu’extérieurement on manifeste que les divorcés remariés civilement se trouvent, comme le dit le *Catéchisme de l’Eglise catholique*, “dans une situation qui contrevient objectivement à la loi de Dieu. Dès lors ils ne peuvent pas accéder à la communion eucharistique, aussi longtemps que persiste cette situation”<sup>122</sup>, ni recevoir le sacrement de pénitence tant qu’ils ne se sont pas “engagés à vivre dans une continence complète”<sup>123</sup>. Cela peut se comprendre, c’est le point de vue de la justice à l’intérieur de la miséricorde. Cela peut se comprendre, parce qu’ils sont deux.

— *Mais c’est terrible de se trouver dans cette situation !*

— Oui, terrible. Il faut leur faire comprendre que s’ils ne peuvent pas recevoir le *sacrement* de l’Eucharistie, ils peuvent néanmoins vivre du mystère ; ils peuvent communier spirituellement, et la communion spirituelle leur donne ce que donne une communion sacramentelle visible, physique.

— *Comment expliquer la communion spirituelle ?*

— C’est vivre intérieurement du don du Christ dans l’Eucharistie. Le corps du Christ peut être donné sacramentellement et d’une façon visible ; il nous est aussi donné chaque fois que, entrant dans une église, nous adorons Jésus dans le tabernacle. L’adoration de Jésus dans le tabernacle est une communion spirituelle : on le supplie de venir nous prendre, de venir nous transformer.

— *C’est tout de même une pénitence terrible, et une pauvreté terrible, de ne pas pouvoir recevoir le sacrement.*

---

<sup>122</sup> *Catéchisme de l’Eglise catholique*, n° 1650.

<sup>123</sup> *Ibid.*



— Oui, c'est pourquoi on doit les aider. Et là le mystère de Marie doit beaucoup aider, puisqu'à l'égard de Marie, il n'y a pas de sacrement ; là ils sont comme les autres chrétiens, et il faut qu'ils gardent intensément leur lien avec Marie, leur amitié avec Marie. C'est très rude, de se sentir ainsi mis à l'écart. C'est l'aspect communautaire de l'Eglise qui exige cela ; mais il est bien précisé que "les prêtres et toute la communauté doivent faire preuve d'une sollicitude attentive, afin qu'ils ne se considèrent pas comme séparés de l'Eglise" <sup>124</sup>. Ce qui me semble capital ici, c'est de les aider à découvrir, à vivre la communion spirituelle, par l'oraison. C'est cela qui me semble le plus vrai.

Mais revenons à la béatitude des miséricordieux. Cette béatitude est le fruit du don de piété, qui vient transformer la charité fraternelle (c'est-à-dire l'exercice de l'amour divin *à l'égard du prochain*) et lui permettre d'aller jusqu'au bout de ses exigences personnelles ou communautaires. Par le don de piété il y a donc un certain absolu dans l'exercice de la charité fraternelle, et le don de piété vient lui donner une physionomie spéciale : celle du pardon, du regard surnaturel qui surélève quelqu'un et l'empêche de tomber ou de retomber.

La miséricorde divine, la miséricorde du Christ à la Croix, s'étend à toute la communauté, mais elle regarde avant tout la *personne* humaine. Elle n'est donc pleinement elle-même que lorsqu'elle regarde la *personne*, et quand elle sait reconnaître dans la personne les blessures qui ne se disent pas. Les blessures qui se disent, qui s'avouent, appellent la miséricorde, c'est sûr, mais elles appellent avant tout la justice, tandis que certaines blessures, beaucoup plus cachées et qui ne se disent pas, ne peuvent être atteintes que par la miséricorde parce qu'elle touche la *personne* et atteint ce qui l'empêche d'être parfaitement elle-même. Les blessures cachées sont souvent ce qui empêche

---

<sup>124</sup> *Loc. cit.*, n° 1651.

quelqu'un d'être dans la joie, d'être épanoui ; cela ne se dit pas, parce que cela touche quelque chose de trop profond dans la personne humaine, sa capacité d'être elle-même dans son originalité propre, dans son caractère particulier. La justice humaine risque toujours, forcément (parce qu'elle s'exprime dans une loi), de regarder tout le monde de la même manière ; parce que la loi regarde tout le monde, elle est universelle, elle s'applique aussi bien au pauvre qu'à celui qui est moins pauvre, à celui qui est riche — et cela pas seulement du point de vue pécuniaire mais dans tous les domaines. La miséricorde — et c'est peut-être cela le secret de la *béatitude* de la miséricorde — est divine, elle est le fruit d'un amour divin qui nous permet de regarder la misère de l'autre *dans le regard du Christ à la Croix, dans le regard du Père* ; cela ne s'exprime pas toujours, et même cela ne peut pas s'exprimer humainement, mais on le sent, et on est alors miséricordieux, maternellement miséricordieux. C'est peut-être cela, le caractère propre de la miséricorde *maternelle* : elle ne porte pas sur telle chose particulière, telle blessure qu'on connaît, tel mal bien défini (autant qu'il puisse être défini) : elle porte sur la *personne*. C'est la *science* qui regarde le mal, c'est le médecin, et le médecin n'est pas toujours miséricordieux, parce qu'il regarde le mal pour essayer de le définir. Il y a là quelque chose qui me semble être en dehors de la miséricorde : on veut *définir* le mal pour pouvoir le guérir. La miséricorde divine, atteignant *la personne qui souffre*, ne veut pas en premier lieu guérir son mal mais la guérir, lui permettre d'être elle-même dans son amour ; là, la miséricorde touche *le mal personnel*, qui ne se définit plus et que seule la béatitude de la miséricorde peut atteindre, parce qu'elle touche la personne dans son désir d'être parfaitement ce qu'elle doit être au regard de Dieu — donc dans son développement le plus parfait à l'égard de sa finalité et de ce qui lui permet d'atteindre cette finalité.

Pour comprendre cela, il faut avoir découvert la finalité de la personne humaine, il faut avoir compris ce qui est le plus secret en elle, ce qu'elle aime le plus et qui est vraiment son

secret. Tout ce qui vient entraver cet élan, cette légèreté qui lui permet d'atteindre son bien, voilà ce que la béatitude de la miséricorde regarde en premier lieu. En ce sens-là elle est vraiment maternelle, parce que c'est de cette manière que la mère vient guérir son enfant : c'est son petit qu'elle console ; ensuite elle regardera son mal, mais elle donne d'abord à l'enfant son amour, et par là elle le fortifie.

“Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde.” C'est cette miséricorde profonde, ce surcroît d'amour très personnel, qui est donné à la personne. C'est très personnel, et le pardon exprime bien cela. On ne pardonne pas à une foule, on pardonne à un individu, à une personne. Il n'y a pas de péché commun ; il peut y avoir un mal communautaire, mais dans ce cas c'est beaucoup plus la *justice* qu'il faut retrouver ; tandis que celui qui pleure, celui qui n'en peut plus, celui qui n'arrive plus à être dans une rectitude par rapport à sa fin, à tendre véritablement vers le bien qui l'épanouira et lui permettra d'être lui-même, c'est beaucoup plus subtil. La miséricorde divine regarde avant tout cela. Elle s'adresse à celui qui est blessé et qui, quand il est terriblement blessé, ne peut plus regarder sa blessure tellement le mal est profond. Il est atteint au plus intime de lui-même, dans son âme ; et la blessure la plus terrible pour l'âme, c'est la tristesse profonde qui entraîne un repli sur soi. Etre complètement replié sur soi-même, c'est le mal le plus terrible. Pourquoi ? parce qu'*on ne peut plus tendre vers sa fin*, on est bloqué sur soi. Quand quelqu'un souffre ainsi il faut d'abord s'approcher de lui miséricordieusement, maternellement, lui dire doucement qu'on comprend ce mal et presque reconnaître qu'on est soi-même plus faible que celui qui est atteint de ce mal, de sorte qu'on peut s'approcher de lui *sans le juger*. Ce qui est terrible — c'est une caricature de la miséricorde —, c'est de juger celui qui souffre ; à ce moment-là on ne peut plus atteindre son âme et l'élever, lui permettre d'être vraiment guéri et de repartir avec un élan nouveau.

“Bienheureux les miséricordieux” qui sont capables d’envelopper le misérable et de lui redonner vie, en lui redonnant un élan d’amour ! C’est seulement par l’amour qu’on peut vivre (je ne dis pas “acquérir” car on ne l’acquiert pas, c’est un don de Dieu) cette béatitude de la miséricorde qui est en quelque sorte une miséricorde “substantielle”. Je crois que là est la différence entre une miséricorde purement humaine, qui regarde tel mal particulier, et la béatitude des miséricordieux qui vient de la charité, donc d’un amour divin. Dans la charité, c’est Dieu qui nous permet d’être miséricordieux vis-à-vis de la personne qui, à cause du mal, est réduite à n’être plus elle-même, à ne plus pouvoir vraiment atteindre sa finalité. Et on peut, grâce au Christ présent en nous, et grâce à Marie, avoir les gestes qu’il faut (plus que les paroles), avoir le silence qu’il faut, non pas un silence glacial mais un silence d’amour, non pas le silence de l’examineur ou celui du savant qui cherche à connaître le mal, mais le silence de la mère qui enveloppe l’enfant qui souffre. Et cela, Mère Teresa l’avait bien saisi. Elle a vécu éminemment cette béatitude des miséricordieux à l’égard de ceux qui ont le plus besoin d’être enveloppés comme des tout-petits, d’être reçus en quelque sorte dans un nouveau “lieu” où ils puissent avouer les misères qu’on n’avoue à personne d’autre mais qu’on dit à celui qui est proche et qui est compatissant, miséricordieux.

Je crois qu’il y a là un grand secret divin, très caractéristique de la vie chrétienne. Jésus voudrait que toutes les communautés chrétiennes soient entièrement transformées par la miséricorde, qu’il n’y ait jamais de blessures dans la charité fraternelle mais qu’au contraire on sache percevoir ceux qui sont particulièrement fragiles, ceux qui ne peuvent pas supporter telle ou telle parole un peu dure qui n’est pas dite avec miséricorde. Si on a autorité dans cette communauté et qu’on agisse ainsi par miséricorde, on aura peut-être l’air de ne pas corriger, mais parfois c’est le seul moyen de permettre à une communauté d’être joyeuse, en libérant les hommes de leur poids. La miséricorde doit libérer de leur poids caché tous ceux qui sont autour de nous. Au fond, c’est

bien ce que Jésus nous dit quand il nous reproche de toujours voir une paille dans l'œil du prochain (ou du moins très souvent, quand on le critique), alors que dans le nôtre il y a une poutre <sup>125</sup> ! Le miséricordieux, lui, voit que c'est nous qui avons la poutre, et qu'autour de nous il n'y a que de petites pailles dans l'œil de nos voisins ; et c'est cela que, dans sa miséricorde, il enlève. Le miséricordieux doit toujours relativiser le mal de l'autre au lieu de le grossir. L'intelligence risque toujours de grossir ; quand je veux définir un mal, je le grossis fatalement, parce que c'est "le mal en soi". Le mal ne se définit pas, et pourtant on veut le définir, trouver "le mal en soi", alors qu'en regardant la personne on comprend que le mal est relatif à l'absence du bien, de sorte qu'il est beaucoup plus vrai de regarder le mal *par le bien* ; cela permet d'avoir les gestes, et les paroles, et la présence qu'il faut pour aider et soutenir. C'est bien ce que fait Jésus crucifié : il a tellement voulu porter la misère des hommes qu'il est réduit à cette misère. Et en s'approchant de Jésus crucifié on ne se sent jamais jugé, et on n'est jamais jugé ; au contraire Jésus nous reçoit sur son cœur parce qu'il sait qu'on est fragile, misérable, qu'on est pécheur.

Et Marie est là pour vêtir le pécheur, envelopper sa nudité et être sa Mère. C'est vraiment la maternité divine de Marie qui exprime parfaitement sa miséricorde à notre égard, en nous faisant comprendre qu'il y a en nous quelque chose qui demeure malgré nos faiblesses et malgré les rejets des hommes ; il y a en nous la possibilité d'être aimés de Dieu, parce que Dieu nous aime actuellement, non seulement malgré nos faiblesses et au-delà de nos faiblesses, mais *à travers* nos faiblesses <sup>126</sup>. Etre miséricordieux, c'est aimer la personne humaine au-delà de toutes ses misères et de toutes ses bêtises, et c'est lui faire comprendre qu'il y a en elle ce trésor divin que Dieu voit toujours en premier lieu, lui qui est infiniment miséricordieux.

---

<sup>125-126</sup> Voir page suivante

Au début de cet entretien sur la miséricorde je n'avais peut-être pas suffisamment souligné son caractère personnel ; si on fait cela, on risque d'en rester à l'horizontal, qui est très court ! La miséricorde rend des forces au pauvre sur lequel on se penche. On ne lui fait pas seulement un pansement, on lui permet de dépasser lui-même sa misère et de retrouver une force en regardant l'amour de Dieu sur lui, et l'amour maternel de Marie.

---

<sup>125</sup> Voir Lc 6, 39-42.

<sup>126</sup> C'est bien ce que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus nous enseigne : "Y a-t-il une âme plus petite, plus impuissante que la mienne !... Cependant, à cause même de ma faiblesse, tu t'es plu, Seigneur, à combler mes petits désirs enfantins, et tu veux aujourd'hui, combler d'autres désirs plus grands que l'univers. (...) Je ne suis qu'une enfant, impuissante et faible, cependant *c'est ma faiblesse même qui me donne l'audace de m'offrir en Victime à ton Amour*, ô Jésus ! Autrefois, les hosties pures et sans taches étaient seules agréées par le Dieu Fort et Puissant. Pour satisfaire la Justice Divine il fallait des victimes parfaites, mais à la loi de crainte a succédé la loi d'Amour, et l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour ?... Oui, pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant" (Ms B, 3, *op. cit.*, pp. 225-227).

"Maintenant je ne m'étonne plus de rien, je ne me fais pas de peine en voyant que je suis la faiblesse même, au contraire c'est en elle que je me glorifie et je m'attends chaque jour à découvrir en moi de nouvelles imperfections" (Ms C, 15 r°, p. 254).

"Ce qui plaît [au Bon Dieu] c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde... (...) *Comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour, plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consumant et transformant...* Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester pauvre et sans force et voilà le difficile car 'le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? Il faut le chercher bien loin' a dit le psalmiste... Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais 'bien loin', c'est-à-dire dans la bassesse, dans le néant... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir, alors nous serons pauvres d'esprit et Jésus viendra nous chercher, *si loin que nous soyons il nous transformera en flammes d'amour...*" (LT 197, pp. 552-553).

"J'espère [que Jésus] ne regardera pas ma faiblesse ou plutôt qu'il se servira de cette faiblesse même pour faire son œuvre ; car le Dieu fort aime à montrer sa puissance en se servant du rien" (LT 220, p. 575).

"Plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera, il ira loin, bien loin pour te chercher, si parfois tu t'égares un peu. Il aime mieux te voir heurter dans la nuit les pierres du chemin que marcher en plein jour sur une route émaillée de fleurs qui pourraient retarder ta marche" (LT 211, p. 567).

— *Le rôle du chrétien dans la pratique de l'humanitaire ne serait-il pas de redonner cette dignité aux gens pour qu'ils revivent et qu'ils retrouvent leur force ?*

— Oui, alors que quand on laïcise la miséricorde on ne regarde plus que le mal à guérir, on ne voit plus la personne. Dans les hôpitaux modernes, ces grands hôpitaux où tout est spécialisé, on ne voit plus que le mal à guérir, et la personne humaine est perdue là-dedans, complètement : elle est ignorée. Et on trouve ces hôpitaux merveilleux parce qu'ils sont fonctionnels ! mais le fonctionnel va contre la béatitude des miséricordieux. C'est terrible ! Etre fonctionnel pour des gens qui vont bien, qui sont des athlètes, très bien ; on est fonctionnel pour sauter à la perche, on est fonctionnel pour jouer au football, très bien ! on est en pleine santé, cela va, on est athlète dans tel ou tel domaine. Mais le malade, lui, n'est plus fonctionnel ; c'est l'homme, c'est la personne humaine, et c'est cela qui doit être atteint par la miséricorde. La miséricorde regarde *la personne* qui, elle, n'est pas diminuée ; même si elle se croit diminuée par sa misère, si elle se croit diminuée au point de ne plus être une personne, comme on le voit parfois chez les vieillards. La vieillesse diminue la force de la personne et donc lui fait penser, dans la conscience qu'elle a d'elle-même, que sa personnalité est diminuée ; mais elle ne l'est pas. Elle n'a plus la même efficacité, mais elle en a une autre. Il faut faire découvrir aux personnes malades, à celles qui sont lourdement atteintes par un mal, cette autre efficacité qu'elles ont, pour que leur personnalité ne soit pas diminuée. Là on touche la miséricorde chrétienne, donc la béatitude des miséricordieux.

— *Dans cette lumière de la miséricorde, pourquoi nous présentons-nous toujours face à Dieu comme de pauvres pécheurs — “Je suis indigne, je suis misérable, prends pitié de moi” —, pourquoi cet abaissement systématique qui pourrait passer pour un excès (vers le bas) dans notre relation avec Dieu ?*

— Parce que nous sommes très marqués par les conséquences du péché originel. C'est une réalité : nous sommes "nés dans le péché"<sup>127</sup>, et ces conséquences du péché originel sont tout le temps là, et elles sont ce qui nous afflige le plus. Alors nous les présentons à Dieu pour en être délivrés — car lui seul peut nous en délivrer. On peut aussi se présenter à Dieu en vérité comme une créature totalement dépendante de lui, mais dans cette relation de dépendance tout est transformé par l'amour ; car cette dépendance à l'égard de Dieu n'est pas comme les autres : c'est une dépendance à l'intérieur de l'amour, qui nous permet d'être plus petits et plus dépendants de Dieu mais en gardant notre noblesse, en gardant notre autonomie. C'est seulement en face de Dieu que nous sommes vraiment libres, que nous avons une autonomie complète, parce que nous dépendons de lui *dans notre être*, et que c'est la seule dépendance qui ne nous diminue pas — au contraire elle nous met dans la vérité, et donc elle nous libère.

— *Vous croyez que Dieu a besoin de ces mea culpa ? Est-ce qu'il nous les demande ?*

— Non, Dieu n'en a pas besoin. Mais pour que nous puissions recevoir sa miséricorde et son pardon, il faut que nous reconnaissons que nous sommes, en face de lui, dans un état de dépendance radicale. Une double dépendance : celle de la créature à l'égard de son Créateur (il faut la reconnaître pour être dans la vérité), et la dépendance à l'égard de la miséricorde du Père à cause des conséquences du péché originel que nous portons en nous ; et ces conséquences entraînent en nous une telle propension à l'orgueil que l'Eglise insiste pour que nous présentions notre misère à Dieu.

---

<sup>127</sup> Cf. Ps 51, 7.



— *Vous n'avez pas peur qu'insister avec autant de fougue sur ce sentiment d'être indigne, misérable, d'être un pauvre pécheur, nous rabaisse jusqu'à tomber dans le désespoir ?*

— Non, car c'est Dieu qui est notre espoir, ou plutôt notre espérance <sup>128</sup> : tout ce que nous avons de bon vient de lui. Donc, en nous présentant à lui comme de pauvres créatures, et non seulement comme des créatures mais comme des créatures qui ont péché contre lui et ont, de ce fait, de la peine à être à leur vraie place et à reconnaître ce qu'est Dieu, on se met dans un état de vérité. Et plus on a le sens de la vérité, plus on reconnaît qu'en face de Dieu on est "comme rien" <sup>129</sup>, et plus on sait qu'on est enveloppé de son amour et de sa miséricorde et que tout ce qu'il y a de positif en nous vient de lui.

— *Vous comprenez que pour un non-croyant cette attitude soit incompréhensible ?*

— Oui, c'est sûr, mais ce n'est pas l'incroyant qui me donne la mesure de la vérité. L'incroyant, je dois le respecter et l'aimer, mais ce n'est pas lui qui me mesure et ce n'est pas lui qui me conduit, parce qu'il n'est pas dans la vérité, puisque n'étant pas dans la vérité à l'égard de Dieu, il ne se met pas lui-même dans la vérité. Pour cela il faut adorer Dieu. Or l'incroyant *a besoin* de la vérité, c'est cela qu'il cherche ; et s'il a encore en lui quelque chose de noble et de grand, il comprendra qu'il est faible, fragile, et donc qu'il a besoin de s'appuyer sur des êtres qui sont vrais et qui l'entourent dans la vérité. N'est-ce pas la signification profonde des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse <sup>130</sup> ? Le croyant a le devoir d'être tout proche des autres hommes qui

---

<sup>128</sup> Voir Ps 13, 6 ; 39, 8 ; 71, 5 ; 146, 5 ; etc.

<sup>129</sup> Cf. Ps 39, 6.

<sup>130</sup> Voir ci-dessus, p. 123.

ne sont pas croyants, au lieu de se mettre docilement à leur remorque. Il doit reconnaître que Dieu lui a, par pur amour, donné des biens extraordinaires — dont le premier est la vérité — qu'il ne mérite pas, et que s'il avait été laissé à lui-même, abandonné à lui-même, il aurait peut-être été un criminel ; mais face à l'incroyant il doit rappeler la dignité du croyant et sa grandeur. Je crois que c'est cela qui permettra à l'incroyant, dans des moments très difficiles, de demander conseil à celui qui est croyant, parce qu'il aura vu en lui quelque chose de ce "surhomme" qu'est le Christ.

— *On peut comprendre que Dieu nous a donné son amour gratuitement pour qu'on puisse lui offrir le nôtre librement. Dieu a-t-il besoin de notre amour ?*

— Non, Dieu n'a pas besoin de notre amour. C'est *pour nous* qu'il nous le demande. Tout ce que Dieu fait pour nous, il le fait dans une gratuité totale, absolue. Jésus, en tant qu'homme, nous demande cet amour, puisqu'il veut que nous soyons ses amis <sup>131</sup> ; mais Jésus a son bonheur en son Père, et ce bonheur le comble, et c'est parce qu'il veut notre bien, gratuitement lui aussi, qu'il nous demande de l'aimer.

— *Mais il est très attentif au fait que nous lui donnions notre amour.*

— Oui, et il est dans la joie de nous voir dans une direction où nous pourrions être heureux. Dieu se réjouit de cela. Mais il n'en a pas besoin, c'est une surabondance d'amour. Et quand je dis "surabondance", cela ne veut pas dire que c'est superflu, négligeable ; ce qui surabonde peut être extrêmement important ! Quand cela vient de Dieu c'est essentiel pour nous, et c'est surabondant pour lui.

---

<sup>131</sup> Voir Jn 15, 14-16.

— *Si Dieu est miséricordieux, qu'est-ce que le Purgatoire ?*

— Je n'y suis pas encore allé, donc je n'en ai pas encore l'expérience ! Le Concile de Trente a formulé la doctrine de la foi concernant le Purgatoire. Certains prétendent que c'est une invention, mais c'est tout de même quelque chose qu'il est difficile de nier, car pour arriver jusqu'à Dieu, pour voir Dieu, il faut vivre de la béatitude des cœurs purs. On pourrait dire que le Purgatoire est donné à ceux qui n'ont rien fait pour se purifier en vue de voir Dieu et qui ont vécu grossièrement. Il ne s'agit pas de péchés graves mais, comme le dit saint Grégoire, de "certaines fautes légères" qui exigent "un feu purificateur"<sup>132</sup>. Ces "fautes légères" peuvent être de notre part des choses grossières qui ne sont pas des péchés graves mais qui restent à affiner. On voit bien comment, dans notre vie, il y a un affinement qui se fait progressivement dans la mesure même où on cherche la vérité, un affinement de la chair humaine, qui reste une chair, mais qui est mise au service de la découverte de la vérité, alors que la chair humaine voulue pour elle-même appesantit, alourdit.

— *Et qu'en est-il de l'enfer ?*

— L'enfer est un mystère, un mystère révélé par Jésus. On ne parle pas de l'enfer, ni du péché, en philosophie. D'ailleurs, le philosophe ne parle pas positivement du mal : on en parle mieux dans le théâtre, dans la tragédie. Aristote n'a pas parlé positivement du mal : pour lui, c'est l'absence du bien. Le théologien chrétien traite de l'enfer à propos de la conduite de Dieu sur ses créatures, du gouvernement divin. Dieu exerce son gouvernement sur tout l'univers créé. Et dans son gouvernement, Dieu, ou plutôt Jésus, fait un partage entre ceux qui l'écoutent et ceux qui ne l'écoutent pas. La justice se comprend alors en fonction de ce

---

<sup>132</sup> Cité dans le *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 1031.

jugement, de ce discernement. Ce discernement est-il nécessairement absolu, terminal ? Il faut d'abord saisir que l'enfer regarde la personne : c'est la personne qui se met en enfer parce qu'elle refuse la miséricorde après avoir fait, pour s'exalter, quelque chose qu'elle aurait pu éviter. Certes il y a là quelque chose qui nous échappe du point de vue de l'efficacité. D'autre part, l'enfer a existé à partir de Lucifer, des anges "déchus" : l'enfer est *angélique plus qu'humain*. Pour l'homme, il ne peut exister qu'en fonction de l'enfer du démon qui s'est réalisé contre Dieu. L'enfer est éternel pour le démon parce le démon ne peut pas se corriger sans se détruire. Il ne reconnaît pas sa faute, et ne reconnaissant pas sa faute il considère qu'il a bien agi, de sorte qu'il n'y a pas de gloire pour lui. La gloire est éternelle. Le démon est plongé dans la misère à cause d'une option spirituelle, d'un choix qu'il a fait de s'écarter de Dieu.

Cette option peut être éternelle ; mais n'est-ce pas contraire à la sagesse de Dieu ? C'est la question qu'il faut se poser. La damnation peut être éternelle parce qu'elle touche quelque chose d'éternel : la grandeur de Dieu, la responsabilité de Dieu. La peine peut donc être éternelle. Mais la sagesse de Dieu n'implique-t-elle pas de ne pas vouloir une peine éternelle, et donc de pardonner ? Là il faut comprendre que le démon, à cause de son orgueil, n'accepte pas ce pardon. Son orgueil est tel que là non plus il ne veut pas "servir"<sup>133</sup>, autrement dit coopérer. En effet, pour recevoir le pardon de quelqu'un, il faut recevoir sa miséricorde ; il faut donc connaître Dieu comme le Tout-puissant, capable d'être pour nous miséricordieux, de faire pour nous ce geste de largesse, de miséricorde. Le démon n'accepterait pas cela parce qu'il faudrait qu'il s'humilie, qu'il reçoive cela dans la pauvreté... Il devrait reconnaître Dieu, et pour cela il faudrait une conversion.

---

<sup>133</sup> Voir ci-dessus, pp.33.

— *Et si un jour le démon se convertissait ?*

— Il ne peut pas se convertir, parce qu'il s'aime lui-même plus que Dieu et qu'il ne peut pas revenir sur son refus de Dieu.

— *Mais Dieu pourrait l'aider à se convertir ?*

— Il faudrait pour cela que Dieu change la nature du démon, qui a péché intuitivement avec tout son être, et non pas de manière progressive. A cause de cela le démon ne peut pas réparer cet acte, parce qu'il l'a engagé totalement : c'est tout lui-même qui a été engagé pour dire "non".

## CHAPITRE VII

### **Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu**

La sixième et la septième béatitudes, celle des cœurs purs et celle des artisans de paix, sont celles qui touchent en nous ce qu'il y a de plus "divin", la capacité d'aller, si je puis dire, le plus haut et le plus près de Dieu.

"Bienheureux les cœurs purs." La pureté du cœur vient du don d'intelligence, ce don de l'Esprit Saint qui permet à notre intelligence d'être toute finalisée, ordonnée, et enveloppée par l'amour. Cette intelligence que nous donne l'Esprit Saint se développe dans l'amour et ne peut se développer *que* dans l'amour ; c'est donc une intelligence qui ne rencontre jamais d'obstacle mais qui saisit la réalité telle que Dieu la regarde, comme Dieu la regarde, toujours dans l'amour. Notre cœur alors, n'étant pas blessé par la *raison* (l'aspect rationnel de l'intelligence) peut atteindre la personne qu'on aime, c'est-à-dire Dieu, Jésus, nos frères, dans cette lumière de Dieu. Cette lumière est toute différente d'une lumière fausse, ou artificielle, ou métallique, qui veut être uniquement lumière, en oubliant que grâce à l'amour on peut pénétrer plus avant et découvrir la lumière en quelque sorte de l'intérieur, et non pas comme un phare qui se dresse devant vous et vous aveugle, dont d'autres jouissent, certes, mais uniquement de l'extérieur. Une telle lumière peut manifester parfaitement les réalités, mais ce ne sont que des manifestations : pour connaître la réalité dans sa profondeur il faut une autre lumière.

Etant toujours dans l'amour, cette lumière qui fait les cœurs purs n'est jamais éblouissante ; c'est une lumière qui est profonde, qui ne se perd pas dans l'extérieur, qui ne s'y arrête pas mais qui, au contraire, venant de l'intérieur, exige une très grande intériorité. Instinctivement on ferme les yeux ; et fermer les yeux

instinctivement, c'est signe qu'on ne veut plus "entrer" à l'intérieur par l'extérieur mais par l'amour.

A l'Annonciation, on dit que l'Ange "entra" chez Marie <sup>134</sup>. L'Ange va toucher le cœur de Marie dans ce qu'il a de plus profond, et il le fait parce qu'il est l'envoyé du Père et que, comme tel, il regarde la petite Vierge Marie dans la lumière du Père, qui est tout intérieure. "L'Ange entra chez elle" — pas par la porte, évidemment. "Il entra" exprime une vision intérieure sur Marie, la vision du Père sur sa petite enfant. Parce que cette entrée est mystérieuse et ne peut se faire que par l'amour divin, l'Évangile nous dit : "l'Ange entra". Et Jésus, dans son humanité, "entre" dans le mystère du Père, comme Fils. Le Fils, qui demeure "dans le sein du Père" <sup>135</sup>, connaît le Père de l'intérieur. Le Père ne peut être connu que de l'intérieur : il est Père. A la différence du Créateur, qui est connu de l'extérieur, par ses effets, le Père, comme Père, est connu de nous par son amour et à travers son amour, qui permet à celui dont il fait son fils de le connaître.

La béatitude des cœurs purs nous fait comprendre cette connaissance toute nouvelle qui se réalise à travers et dans l'amour. Ce n'est pas une connaissance analytique, c'est une connaissance beaucoup plus profonde, beaucoup plus simple, qui atteint tout, mais pas par l'extension : par l'intériorité, par le principe qui illumine tout le reste. Ce principe n'est rien d'abstrait, c'est une personne.

La béatitude des cœurs purs nous montre cette connaissance de Dieu personnelle, intime, limpide, non abstraite mais tout aimante, qui nous fait découvrir Dieu et qui nous fera même "voir" Dieu. Par l'amour, l'intelligence devient capable de s'élever jusqu'à Dieu. Et c'est cela, la béatitude des cœurs purs : notre

---

<sup>134</sup> Lc 1, 28.

<sup>135</sup> Jn 1, 18.

intelligence purifiant notre amour, nous permettant de voir grâce à l'amour. Ne disons pas que l'intelligence *utilise* l'amour, ce serait très faux ; l'intelligence *purifie* l'amour pour lui permettre d'aller jusqu'au bout ; et l'amour, allant jusqu'au bout, verra Dieu <sup>136</sup>. Le terme de l'amour, le terme de notre amour, c'est Dieu. Nous ne pouvons pas nous arrêter avant de l'aimer vraiment. Notre personne spirituelle, surnaturalisée par la grâce, ne peut s'arrêter qu'à Dieu, parce que par la grâce nous pénétrons tout de suite en Dieu, nous *entrons* en Dieu.

La Jérusalem céleste a douze portes dont chacune est une seule perle, et les assises de la muraille sont désignées par toute sorte de pierres précieuses dont chacune exprime quelque chose du cœur pur : le jaspé, la cornaline, etc. <sup>137</sup> Notre cœur pénètre en Dieu à travers ces pierres précieuses, c'est-à-dire à travers cette lumière aimante qui nous arrête à Dieu, qui s'arrête *en* Dieu. Et le repos de cette connaissance, c'est Dieu lui-même ; et c'est le repos de Dieu qui nous fait nous reposer. C'est cela qui est merveilleux : puisqu'il n'y a rien d'extérieur en Dieu, puisque tout en lui est intérieur, dès que nous entrons profondément dans son amour c'est de plus en plus intime, de plus en plus personnel, de plus en plus qualitatif et simple. "Bienheureux les cœurs purs", les cœurs qui écartent tout ce qui n'est pas *le nécessaire*.

"Une seule chose est nécessaire" <sup>138</sup> : l'épisode de Marthe et Marie dans l'Évangile de saint Luc nous montre bien la pureté du cœur de Marie. Quand on a découvert où est Jésus, on ne veut

---

<sup>136</sup> Cf. 1 Jn 3, 2 : "Bien-aimés, maintenant nous sommes enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, s'il vient à se manifester, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons comme il est" et 1 Co 13, 12 : "Car nous voyons à présent dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors ce sera face à face. A présent, partielle est ma science ; mais alors je connaîtrai tout comme je suis connu".

<sup>137</sup> Voir Ap 21, 16-21.

<sup>138</sup> Lc 10, 42.



que lui, et c'est toujours lui qui revient parce qu'il est l'unique nécessaire, puisqu'avec lui j'ai le Père : "Philippe, qui me voit, voit le Père" <sup>139</sup>. Et quand j'aime Jésus avec un cœur pur, dans la béatitude des cœurs purs, j'aime le Père ; j'aime le Père et je demeure en lui, et je me repose dans le repos du Père. C'est ultime, c'est dernier. C'est pour cela que cette béatitude des cœurs purs a quelque chose de si extraordinairement limpide. C'est la béatitude de notre vie contemplative : *nous sommes faits pour cela, notre intelligence et notre cœur sont faits pour cela*. Et cela nous donne une noblesse d'intelligence et de cœur qui est unique. "Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es." La béatitude des cœurs purs ne nous fait fréquenter que Jésus. On ne peut plus fréquenter autre chose, parce que lui seul a le cœur pur. Cela nous fait écarter tout le reste, non pas par mépris — pas du tout —, mais parce que tout nous parle du Bien-aimé, tout nous conduit vers le Bien-aimé, même s'il faut éviter les gardes, comme le dit le Cantique des Cantiques <sup>140</sup>, parce qu'on sait que les gardes ne peuvent rien nous dire sur Dieu. Les gardes, c'est quoi ? "Tu ne feras pas ceci, tu ne feras pas cela, etc." Ce n'est pas cela, la vie chrétienne ; mais ce n'est pas non plus se dire : "Jusqu'où puis-je aller ?" en mangeant la pomme <sup>141</sup>. Ce n'est pas cela du tout ! La vie chrétienne, c'est aimer ; et quand on aime en vérité, c'est l'amour lui-même qui, avec l'intelligence, écarte tout le secondaire. Le secondaire vient s'ajouter, le secondaire nous alourdit, il nous ralentit, il nous empêche d'aller jusqu'au bout et de pénétrer au plus intime du mystère de Dieu, de pénétrer dans tous les secrets de Dieu, dans tous les secrets du cœur de Jésus et du cœur de Marie. Marie elle-même pénètre dans tous nos secrets. Et il y a un repos dans la clarté de cette vision à l'intérieur de l'amour.

La béatitude des cœurs purs, qui nous fait aimer Dieu, exige de distinguer avec une très grande netteté ce qui est

---

<sup>139</sup> Jn 14, 9.

<sup>140</sup> Voir Cant 5, 7.

<sup>141</sup> Cf. Gn 3, 2-6.

nécessaire et ce qui ne l'est pas ; parce qu'au fond, c'est cela que Jésus reproche à Marthe <sup>142</sup> : Marthe ne distingue pas le nécessaire du secondaire. Et cela, c'est le monde d'aujourd'hui, il faut bien se le dire. Cette distinction entre le nécessaire, l'unique nécessaire, et le multiple secondaire, entre la qualité et l'extension, est capitale. Il y a quelque chose de très symbolique dans le fait que le monde d'aujourd'hui puisse faire des magasins énormes. Quand on pense aux petits marchands ! J'ai encore connu de ces petites gens chez qui on allait acheter ses cigarettes, ou des petites choses de rien ; on ne sait pas de quoi ils vivaient, ils vivaient de presque rien, c'était des "petits marchands" dans leur petite boutique. Tout cela a été supprimé par le "gros" qui a tout pris... et la grenouille qui voulait devenir aussi grosse que le bœuf enfle tellement qu'elle éclate ! Au fond, c'est cela. Notre monde va devenir un mammoth qui éclate. On appuie sur un bouton, et ça vient ; on appuie sur un autre bouton, et ça vient. On se trompe de bouton... et on fait sauter le monde ! Le monde saute parce qu'on a faussé le système. C'est juste l'inverse du cœur pur : c'est *l'extension* ; on cherche la pureté dans l'extension, mais dans l'extension il n'y a pas de pureté. Ne cherchons pas la pureté dans l'extension. La pureté demande d'être verticale ; c'est extraordinaire, comme la pureté de l'amour est exigeante. Quand on cherche la pureté dans l'extension, c'est la raison qui domine : on cherche l'universel, l'être de raison, par l'abstraction. C'est bien ce que cherche l'herméneutique : quand on a tout critiqué, on est sûr qu'il ne reste rien ! Mais ce n'est pas la pureté, c'est le primat de la négation... La pureté du cœur, encore une fois, n'est pas du côté de l'extension, elle est qualitative, pour pénétrer davantage et aller jusqu'au bout de la lumière, dans l'amour.

Si on cherche un exemple de saint pour la pureté du cœur, c'est saint Jean ; il repose sur le cœur du Christ lors de la dernière Cène ; après avoir reçu le corps et le sang du Christ il

---

<sup>142</sup> Lc 10, 41.

cherche un lieu où se reposer, et c'est le cœur du Christ. Cela, c'est vraiment la pureté du cœur. Il faut aussi découvrir la pureté du cœur de Jean à la Croix : il est tout entier fixé sur le cœur du Christ, et voilà que Jésus lui dit de reposer sur le cœur de Marie : "Voilà ta Mère" <sup>143</sup>. C'est trop lourd, pour Jean, de regarder Jésus crucifié... et c'est une miséricorde du Christ pour lui, de lui donner sa Mère. Par Marie, devenue sa Mère, Jean aura une pureté encore plus grande, et ce ne sera plus le fruit d'un effort, ce sera *par Marie*. Il aura une pureté plus grande puisqu'il aura la pureté de Marie, qui lui permettra de voir le Père présent dans le Crucifié <sup>144</sup>. Saint Jean est un exemple merveilleux de la pureté du cœur, et on peut dire que tout son Evangile nous révèle la pureté du cœur de Jésus et du cœur de Marie. Matthieu et Marc nous montrent davantage la miséricorde ; Luc et Jean, la pureté du cœur. C'est le regard de l'aigle, et plus il s'élève, plus il est limpide ; là on ne dit pas que plus il s'élève, plus c'est abstrait ; non, plus il s'élève, plus c'est concret, mais c'est le concret en profondeur dans l'ordre de l'amour : c'est la source, et la limpidité de la source. La source est pure parce qu'elle jaillit directement, sans choses extérieures qui peuvent rendre l'eau moins limpide.

La pureté du cœur est terriblement jalouée par le démon ; parce que plus l'intelligence est présente, plus le démon jalouse, et quand c'est *l'intelligence dans l'amour* le démon ne peut rien atteindre ; il ignore tous les secrets profonds d'un cœur limpide donné à Jésus et livré à son amour. Cependant le démon essaie, à sa façon, de singer le mystère du Christ. C'est très net dans l'Apocalypse, dans la vision de la Bête de la terre et de la Bête de la mer : la Bête de la mer a été blessée à mort et elle reprend vie <sup>145</sup>. Et on voit une caricature de la pureté du cœur dans les systèmes, dans les idéologies, notamment les idéologies

---

<sup>143</sup> Jn 19, 27.

<sup>144</sup> Voir ci-dessous, p. 213, note 179.

<sup>145</sup> Voir Ap 13, 3, 12 et 14.

mathématiques. C'est étonnant, de voir que la pureté de l'être mathématique risque d'être comme l'idole de l'homme : l'être mathématique, c'est lui qui l'a fait, tandis que c'est Dieu, c'est le Christ, qui a fait la pureté du cœur. C'est l'homme qui fait l'être mathématique, et cet être mathématique risque de s'emparer de toutes les idéologies qu'il vient comme "purifier". Humainement, intellectuellement, rationnellement, on peut arriver à une pureté très grande, par exemple chez Brunschvicg et chez Hegel, qui caricature Aristote. En effet, Aristote affirme que Dieu ne peut que se contempler, et c'est là qu'on saisit le nécessaire : le seul nécessaire, du point de vue de l'être, c'est Dieu. Dieu seul se contemple, et il ne peut que se contempler. Là est la source et la mesure de la pureté du cœur, parce que cette contemplation est amour, puisque Dieu est la Bonté et l'Amour. Et le démon est enragé de voir que l'homme, si complexe, si impur, si abîmé par la jouissance charnelle, puisse devenir fils de Dieu, fils de Marie, avec un cœur pur. Malgré ses fautes, malgré le poids de la chair, il peut, par l'amour divin, avoir un cœur pur et vivre de la béatitude des cœurs purs — puisque tout baptisé a le don d'intelligence qui lui permet de tout recevoir avec cette limpidité.

Cette béatitude des cœurs purs, fruit du don d'intelligence dans l'amour, dans la charité, permet de comprendre comment on est capable de recevoir la parole de Dieu... j'allais dire : quasi-directement. Si on la reçoit avec amour, on reçoit les secrets de Dieu, et toute parole divine devient un secret, un secret personnel pour notre cœur. Et c'est peut-être cela que nous devons surtout regarder en Marie. C'est elle qui, parmi toutes les créatures, a le cœur le plus pur, le plus limpide, et qui reçoit le mieux la parole du Père comme parole du Père — parce que toutes les paroles divines, toutes les paroles révélées, sont des paroles du Père<sup>146</sup> ; et

---

<sup>146</sup> Le Christ lui-même nous dit à maintes reprises : "Les paroles que je vous dis, ce n'est pas de moi-même que je les dis (...). La parole que vous entendez n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé" (Jn 14, 10 et 24). Cf. 7, 17 ; 8, 26, 28 et 39 ; 12, 49-50.

nous ne les recevons comme paroles du Père que si notre cœur désire entrer dans l'intimité de Jésus et du Père.

— *Vous avez dit que la pureté du cœur n'est pas dans l'extension, que c'est la verticalité de l'amour, et qu'il faut tout sauf la quantité. Que voulez-vous dire ?*

— Je ne dis pas qu'il faut "tout sauf la quantité", car dès qu'il y a quelque chose de terrestre, la quantité est présente, et elle nous permet de travailler et de modifier beaucoup de choses. Le conditionnement de l'homme est lié à la quantité. Ce que Dieu n'aime pas, c'est que l'homme construise la tour de Babel<sup>147</sup>, qu'il construise des "Babylone" ; ce que Dieu n'aime pas, c'est que l'homme ne veuille que lui-même : six, six, six (666) : le chiffre de l'homme qui s'est donné au démon<sup>148</sup> et qui, oubliant Dieu, s'enferme en lui-même. C'est cela que Dieu n'aime pas, parce qu'il aime l'homme comme un ami et qu'il lui donne son Fils bien-aimé comme Sauveur. Il y a donc un amour extraordinaire de Dieu pour l'homme, mais Dieu veut que l'homme réponde, en coopérant, à sa vocation de fils de Dieu ; il demande donc beaucoup à l'homme. Jésus nous demande beaucoup par rapport à ce qu'est l'homme, mais il demande beaucoup par amour pour nous, parce qu'il nous aime tellement<sup>149</sup> ! c'est pour cela que la grâce chrétienne réclame de temps en temps l'héroïsme, ou même le martyre, ou même simplement d'aller plus loin qu'une bonne petite prudence journalière. Dieu ne ramène pas notre vie divine à quelque chose que nous pourrions posséder, que nous pourrions mesurer et maîtriser ; il lie au contraire le don de

---

<sup>147</sup> Voir Gn 11, 1-9.

<sup>148</sup> Voir Ap 13, 18.

<sup>149</sup> Cf. Eph 2, 4-5 (Vulgate) : "Dieu qui est riche en miséricorde, à cause du trop grand amour (*propter nimiam caritatem*) dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts par nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ..."

nous-même à son mystère d'amour, parce qu'il nous veut très grands, il nous veut fils bien-aimés du Père à la taille de son Fils bien-aimé, de son Fils unique.

— *Cela veut dire que le chrétien doit passer sa vie à lutter sans relâche et à souffrir ?*

— Oui, à lutter sans relâche.

— *Alors, que se passe-t-il quand un couple marié, avec des enfants et heureux d'être avec eux, organise une vie "traditionnelle" avec ses temps de travail, ses temps de vacances, ses temps de prière, ses temps d'éducation ? Ce qu'il recherche, c'est tout de même la douceur de cette vie familiale ? Alors, est-il en désaccord avec la vie chrétienne ?*

— Il y a des vacances, bien sûr, des temps de détente. Je suis tout à fait d'accord avec cela. Mais il faut bien voir la grandeur de la vie chrétienne. Dieu le Père, par Jésus, réclame de nous d'aller toujours plus loin, et non pas d'être satisfaits de nous-mêmes. Et plus Dieu a donné, plus on veut aller loin dans son amour ; et c'est cela que Dieu demande à l'homme : le *désir*. Et toutes les béatitudes doivent être vécues *dans le désir* et non pas dans l'arrêt, la satisfaction de soi ou le "on a envie de". Non, nous désirons vivre des béatitudes ; nous désirons dépasser ce que notre prudence humaine construit, nous désirons rejoindre Jésus dans sa folie d'amour, et nous savons que pour nous cette folie d'amour est dans le désir. Alors nous comprenons que ce qu'il y a de plus grand dans la vie chrétienne, c'est le désir, parce que toutes les béatitudes nous les vivons dans le désir.

— *Mais elles vont nous entraîner de plus en plus à perdre toute prudence, à perdre toute organisation ?*

— Pas du tout. Elles vont nous entraîner à aller au-delà de la prudence, au-delà de l'organisation, mais ce n'est pas perdre

toute prudence. Nous serons toujours obligés de faire nos valises quand nous voyageons, et faire ses valises quand on voyage c'est la prudence ; mais on essaiera de faire des valises qui soient le moins lourdes possible, le moins encombrantes possible. Et toute notre vie consiste à vider nos valises, à faire qu'elles soient de moins en moins lourdes ! Parce que si on emportait des valises énormes, il faudrait des camions ! alors on ne voyagerait plus. Le voyage maintient dans notre vie un peu de jeunesse — parce que quand on est vieux, on ne voyage plus.

— *Je voudrais reparler de l'extension dont vous disiez qu'elle était opposée au cœur pur...*

— L'extension en elle-même n'est pas opposée au cœur pur ; elle l'est si on s'y arrête, si on s'intéresse avant tout à elle, parce que par l'extension on peut *tout* transformer, et c'est souvent ce désir-là que l'homme a ; au lieu d'avoir le désir de voir Dieu, il a le désir de voir son œuvre, de voir sa cathédrale, sa Babylone. Dans cet ordre-là Hong-Kong est une image extraordinaire de ce que l'homme désire faire et de ce qu'il fait. Dans certains restaurants de Hong-Kong on a l'impression d'entrer dans une cathédrale — la confusion que fait l'homme en voulant prendre la place de Dieu. Ce que l'homme fait, c'est une cathédrale-restaurant, où on se retrouve. On a dit de l'église qu'elle est le lieu où les chrétiens se rassemblent ; dans beaucoup d'endroits l'église n'est plus que le lieu de l'assemblée des chrétiens, et on y entre comme on entre dans un restaurant. On s'assied, et tout de suite on parle à son voisin, à sa voisine, en oubliant qu'il y a là le Saint-Sacrement — on se retrouve sur l'*agora*. L'église est devenue l'*agora*. Mais non, l'église n'est pas cela, elle est un lieu réservé à l'adoration. Jésus, qui a pris le fouet pour chasser les vendeurs du Temple <sup>150</sup>, reprend de temps en temps le fouet quand l'homme

---

<sup>150</sup> Voir Jn 2, 13-17 ; Mt 21, 12-13 ; Mc 11, 15-17 ; Lc 19, 45-46.

est trop pris par ce qui vient de lui et ce qu'il veut faire par lui-même.

— *Mais l'église, c'est aussi le lieu du repas communautaire ?*

— Attention ! Disons au moins : “repas eucharistique” ; car un repas, même vécu dans la charité fraternelle, n'est pas la même chose que l'Eucharistie ! L'Eucharistie est un repas *divin* ; c'est Dieu qui lui-même nous nourrit, tandis que dans le repas familial, ce n'est pas Dieu directement, c'est la Providence de Dieu qui nous nourrit, mais par l'intermédiaire de causes secondes. Jésus a commencé sa vie apostolique par un repas de noces, à Cana <sup>151</sup>, mais ce n'est ni lui ni Marie qui l'avaient organisé ; si Jésus et Marie avaient organisé ce repas, on n'y aurait pas manqué de vin ! Ce repas fait par les hommes est “bancal”, il y manque quelque chose. Pourquoi ? pour que Jésus puisse intervenir miraculeusement et montrer que ce repas ne sera parfait que si on est avec lui ; et avec lui on recevra le vin en surabondance, et un vin meilleur que le premier. L'Évangile nous montre comment nous devons vivre et comment nous devons, là où nous sommes, ne rien abdiquer de ce qui est humain. Donc on n'abdique rien de ce qui est humain, mais Jésus taille sa vigne prodigieusement ! C'est prodigieux, ce que Dieu réclame de l'homme, et c'est manifesté par la vie religieuse quand elle est bien vécue. Mais même la vie religieuse peut se laisser contaminer et devenir humaine, païenne. On n'ose plus, si j'ose dire, être les instruments du divin. Être instrument de l'humain : parfait ; mais instrument du divin, c'est difficile ! La recherche de la vérité dans un monde comme le nôtre est une recherche terriblement exigeante. Je connais un jeune qui vit dans le monde en cherchant vraiment la vérité... et c'est devenu très difficile ! Il avait commencé par la vie religieuse, il n'a pas pu continuer, mais il cherche la vérité. Car on peut chercher la vérité sans être

---

<sup>151</sup> Voir Jn 2, 1-11.



religieux ! On peut être parfaitement chrétien sans la vie religieuse. Dieu l'a voulu comme cela, et l'Eglise le veut comme cela. On peut être chrétien en essayant de vivre dans le monde la vie chrétienne à la suite du Christ, en imitant Jésus (en désirant vivre sa vie). On ne peut jamais imiter les saints, parce que chaque saint a quelque chose de particulier, et en cela il est inimitable. C'est le propre de la sainteté. Mais tout cela nous fait comprendre ce qu'est l'Eglise : elle est le lieu où se rassemblent les saints de la terre, les saints qui vivent l'épreuve de la terre, et elle essaie de leur donner la force de maintenir en eux, à travers tout, le désir de la sainteté.

— *Dans les églises, on organise aujourd'hui beaucoup de manifestations ; il y a parfois des spectacles. Pourquoi un spectacle dans une église ne pourrait-il pas nous rapprocher de Dieu, nous aider à l'adorer ?*

— Dans une église... ou plutôt dans un autre lieu choisi pour cela, comme il y en a dans les lieux de pèlerinage. Car le démon agit toujours sur les moyens, il pousse les saintes gens à faire peu à peu des choix plus humains, moins "divins". Le choix peut toujours, sous prétexte d'adaptation, parce que "les gens ne comprendront pas", nous entraîner vers le bas. Vers le haut ? Non, c'est trop difficile ! Mais on constate aujourd'hui que les jeunes veulent quelque chose de difficile parce qu'ils ont compris qu'il faut passer par là pour avoir un vrai bonheur, un bonheur chrétien. *Ils veulent la vérité.* Ils en ont assez que l'abondance de témoignages remplace les enseignements ; ils réclament l'enseignement, ils le veulent, et pas uniquement des témoignages. Pourquoi en ont-ils vite assez ? parce qu'un témoignage, on ne peut pas l'imiter, ce n'est pas vital. C'est très bien, c'est comme une vitrine : c'est beau, j'ai envie d'en savoir le prix, mais je ne peux pas imiter. Tandis que la doctrine, c'est pour moi, je la prends et je m'en nourris. Le témoignage n'est pas un pain, la doctrine est un pain, elle est pain de Dieu.

On sent aujourd'hui qu'il y a là quelque chose de nouveau. Est-ce pour un printemps de l'Eglise ? Est-ce pour la seconde venue du Christ, pour son retour ? Pour la première venue du Christ, Dieu avait préparé le petit foyer d'Anne et Joachim, les parents de Marie ; ce petit foyer qui a donné naissance à Marie a préparé la venue de Jésus, comme un printemps. Et actuellement il y a dans l'Eglise un printemps, ce printemps des J.M.J. qui réjouit le cœur du Pape, le cœur de notre Saint-Père. Sa vieillesse douloureuse — c'est un martyr pour lui —, il la supporte pour les jeunes et avec eux, pour les entraîner vers Jésus, eux qui sont la joie de son cœur... C'est le printemps de l'Eglise. Cela peut être une préparation au retour du Christ (comme Marie a préparé sa première venue), et cela peut être aussi un nouveau départ. Et face à ce printemps on voit une grande quantité de gens qui sont furieux, qui essaient de relativiser tout cela, de ne pas regarder la réalité : ils sont aveugles. Comme le peuple juif devant Jésus, ils sont aveugles quant au retour du Christ, aveugles devant cette reprise que Jésus veut pour son Eglise ; et ils critiquent, exactement comme les Juifs qui n'avaient pas compris. Ils ont lu cela dans l'Evangile, mais ils n'en ont rien retenu...

— *Comment percevez-vous les intégristes qui revendiquent la pureté du cœur ?*

— La pureté du cœur ne pouvant se comprendre que dans l'amour, c'est donc par rapport à *la finalité* que nous pouvons en parler : ne mettre aucun obstacle à ce que nous considérons comme notre fin, donc ne mettre aucun obstacle à la volonté du Père sur nous, et chercher à travers tout la volonté du Père, le bon plaisir du Père sur nous. C'est, pour les chrétiens, la manière concrète de tendre vers la béatitude des cœurs purs. Un chrétien cherchera à faire pleinement la volonté du Père ; qu'il la connaisse explicitement ou non, il aura *le désir* de la faire, et dès que cette volonté s'explicitera, immédiatement il la fera. Je crois que

l'erreur constante des intégristes, c'est de *s'arrêter à la loi*. Ils cherchent la pureté chrétienne dans une perfection formelle, une perfection liturgique, qui pour eux est la chose la plus grande. C'est pour cela qu'il y a toujours quelque chose de grand chez les intégristes : cette noblesse de la liturgie, la grandeur de la liturgie... mais d'une liturgie qui n'est pas orientée vers la contemplation, une liturgie qui s'impose pour elle-même. Philosophiquement, on dira que chez eux tout se termine à la "cause formelle". Ils ne découvrent pas la cause finale. S'ils découvraient la cause finale, ils ne seraient plus intégristes, parce qu'ils comprendraient que ce n'est pas leur volonté propre qu'il faut chercher en premier lieu. Ce n'est pas ce que *eux* considèrent comme étant le plus parfait qu'il faut considérer en premier lieu, mais ce qui est le plus parfait selon la sagesse de Dieu, et que Dieu nous fait connaître *par ses instruments*. Ce que l'Eglise demande doit donc être considéré par les chrétiens comme plus parfait que ce qu'ils considèrent eux-mêmes comme étant parfait, même s'ils en sont convaincus au niveau de leur connaissance, car celle-ci n'est pas la mesure ultime de ce qu'ils doivent faire ; c'est *ce que Dieu leur demande*. Ce n'est pas notre intelligence qui purifie notre cœur, c'est notre désir de faire en tout la volonté de Dieu. Il faut bien saisir ici la différence entre la philosophie et la théologie. Au niveau philosophique il y a aussi une recherche de la pureté du cœur dans la finalité ; car on sait que tout manque de précision se répercutera au terme, parfois avec d'immenses conséquences. Mais le philosophe sait que c'est lui qui cherche cette pureté du cœur par la recherche de la vérité, et il est seul juge de cette vérité. Tandis que le théologien sait que la "cause formelle", autrement dit ce qu'il doit faire (par exemple les règles de la liturgie), c'est l'Eglise qui la donne. Ce n'est pas une question personnelle. La liturgie relève de la communauté des chrétiens, et cette communauté dépend de ceux qui ont la grâce pour cela ; et quand bien même ceux-ci se tromperaient, on ne se trompe pas en obéissant, car en obéissant on fait ce qu'il y a de meilleur et de plus grand, et par là on est sûr de faire la volonté du Père, son bon

plaisir. Trop facilement les intégristes disent que ceux qui sont chargés de préciser les règles liturgiques sont incompetents, et qu'eux-mêmes sont plus compétents ; ils ramènent tout à une plus grande compétence, donc à un primat de la connaissance, et de *leur* connaissance.

— *Toujours dans la lumière de cette béatitude de la pureté du cœur : un chrétien devrait avoir le droit de lire ou regarder n'importe quoi puisqu'il est capable de relativiser ?*

— Non, car chacun est responsable de la pureté de son intelligence. La pureté du cœur, je la demande à Dieu, et la pureté de l'intelligence j'essaie de l'acquérir. Mon intelligence est quelque chose de sacré — pas ma raison, mais mon intelligence — parce que, créée directement par Dieu, elle est capable de l'atteindre. Or, pour atteindre Dieu, il faut que mon intelligence ait constamment le souci de ne pas s'arrêter aux choses secondaires, de ne s'arrêter que là où elle pourra s'arrêter, c'est-à-dire à Dieu, en le découvrant. Le chrétien n'a pas le droit de lire des choses erronées, inutiles, ou même seulement trop secondaires, car cela marque son intelligence et son cœur. C'est donc contraire à la pureté. Il faut chercher à garder une pureté complète, une intelligence limpide, et à cause de cela on ne doit pas s'aventurer sur certains terrains, sauf si on doit le faire en tant qu'apôtre.

— *Aux jeunes qui n'ont pas trouvé d'autres réponses que le plaisir ou l'argent, que faut-il proposer ?*

— Il me semble qu'il faut en premier lieu leur montrer qu'on a de la sympathie pour eux, et les aimer parce qu'ils sont jeunes et capables d'aimer Dieu mais qu'ils ne pensent pas à l'aimer ; et il faut leur rappeler que leur propre bonheur est remis entre leurs mains. C'est *eux* qui doivent orienter leur vie. Parce que Dieu leur laisse le soin d'orienter leur vie, ils doivent réfléchir sur ce qui peut être leur vrai bonheur et ce qui risque de les en

écarter. Il faut donc qu'ils réfléchissent sur *ce qu'ils sont*. Ont-ils une âme ? C'est la première chose qu'ils doivent découvrir... et c'est la première chose que, dans le monde d'aujourd'hui, le démon essaie de faire oublier. S'ils ont une âme, ils ont une intelligence et une capacité d'aimer. S'ils prétendent ne pas avoir d'âme, on leur dit : "Etes-vous intelligents ? Etes-vous capables de réfléchir ? Si vous réfléchissez, votre connaissance est capable de dépasser les choses matérielles : il y a donc en vous quelque chose qui vous permet de les dépasser, et c'est votre âme, votre âme spirituelle, qui donne naissance à votre intelligence et à votre volonté (qui sont capables de dépasser les choses matérielles)". Une fois qu'ils auront reconnu l'existence de leur âme, on leur montrera que leur intelligence, et la volonté qui la suit, ne peuvent pas s'arrêter aux réalités terrestres. Mais c'est très difficile, de leur ouvrir ainsi les yeux, parce qu'ils sont tellement pris par leurs passions qu'ils n'aiment que ce qu'il voient, que ce qu'ils touchent, que ce qui peut leur procurer un bonheur immédiat. Or, s'ils sont incapables de comprendre que par l'intelligence on dépasse les biens sensibles, il est très difficile de les faire s'élever au-dessus du monde sensible et de leur montrer que l'intelligence est faite pour découvrir *l'être*, pour découvrir les principes, et que ces principes ne sont pas objet d'expérience. Ces principes, on ne les atteint qu'en dépassant l'expérience. Je n'ai jamais expérimenté un principe, mais par mon intelligence je le saisis. Par exemple, je saisis que l'affirmation et la négation de la même chose sous le même rapport ne peuvent pas coexister, ou qu'il peut y avoir une diversité de choses dans l'unité et que l'unité provient d'un regard plus profond sur la diversité de ces choses. Ce regard plus profond qui saisit l'unité permet de dépasser la connaissance sensible.

C'est capital, de comprendre qu'on peut dépasser le sensible, parce que cela montre que l'intelligence comme telle ne peut pas se nourrir des biens qu'on expérimente, des biens qui nous sont donnés immédiatement. Ces biens peuvent nous nourrir momentanément, mais pas *humainement* sur le plan spirituel.

Il y a là une voie d'accès progressive permettant de montrer aux jeunes que, pour être parfaitement homme, il faut dépasser le monde sensible et que, quand ils s'engouffrent dans le bien sensible, ils ne développent pas tout ce qui est en eux ; toute la partie spirituelle qui est en eux est laissée de côté. A ce moment-là on mettra alors en lumière la partie spirituelle de l'homme, qui n'est vraiment lui-même qu'en étant "plus homme", en *se dépassant*. Le vrai bonheur et le véritable amour ne sont que dans *l'autre*, et aimer en vérité c'est se donner, et non pas jouir. Là on pourra discuter entre *se donner* et *aimer*. L'amour implique une sortie de soi, une *ex-tase* (du grec *ek-stasis*). Quand l'amour est uniquement sensible, quand on en reste au sensible, on ne cultive pas ce qui en nous est le plus grand. L'important est d'aider les jeunes à découvrir ce qu'est une véritable amitié. Ce qui leur permettra de comprendre qu'ils ne peuvent pas rester enfermés en eux-mêmes, c'est de découvrir que l'être humain est capable d'aimer un autre être humain, et d'aimer en lui ce qu'il y a de plus grand. Là on découvre l'amour de la *personne* humaine — autrement on reste dans l'ordre sensible, et si on y reste on ne touche pas la *personne* humaine.

— *Jean Paul II s'exprime sur différents sujets d'une manière qui est considérée comme incompréhensible et souvent inacceptable pour la jeunesse, mais pas seulement pour la jeunesse, dans des domaines comme celui de la contraception par exemple, où sa position déclenche un rejet.*

— Elle déclenche un rejet parce que les personnes qui l'écoutent ne cherchent peut-être pas à vraiment comprendre ce que le Saint-Père veut dire. Le Saint-Père n'a pas une attitude d'opposition, il montre la grandeur de la procréation, il la montre bien plus que ne le font les savants ; or la procréation, à savoir l'union de l'homme et de la femme dans la fécondité, est la finalité du mariage. Jean Paul II a dit là-dessus des choses très belles et très fortes, que jusque-là personne n'avait dites avec autant de

force. Dieu a créé l'homme et la femme pour leur bonheur personnel, mais aussi pour qu'ils soient eux-mêmes des sources de vie. Et c'est à partir de là que le Saint-Père montre que nous n'avons pas à utiliser notre corps comme nous le voulons, parce qu'il nous a été confié par Dieu pour notre sanctification. C'est pour cette raison que nous devons le respecter et que, par le fait même, nous n'avons pas le droit d'utiliser certaines forces de notre corps (celles qui sont capables d'être à l'origine de la procréation) n'importe comment et uniquement pour le plaisir. C'est sur cela que le Saint-Père insiste, et il a raison, car par là il sauve la dignité humaine, la grandeur de l'homme. Si le Saint-Père disait que nous avons le droit de faire de notre corps tout ce que nous voulons, comme le vendre à la science pour qu'il soit utilisé comme le veulent les savants, il éliminerait la finalité. Notre corps est en vue du bien de notre âme, il existe pour que notre âme puisse vivre, puisse aimer, puisse vivre la vie chrétienne, la foi, l'espérance et la charité. Notre corps est en vue de la vie *humaine* et d'une vie humaine qui est appelée à être surélevée et *transformée par la grâce*.

C'est toujours *la finalité* que le Saint-Père met en lumière, et il montre que ce qui est contraire à cette finalité est peccamineux. Cela dit, chaque homme a sa responsabilité, il suit ou il ne suit pas ce que le Saint-Père dit. Mais s'il ne le suit pas, va-t-il atteindre sa finalité ? De cela, c'est lui qui est coupable. Jésus faisait la même chose que le Saint-Père : il rappelait l'exigence de la finalité. Quand il reprend ce fameux texte de Moïse qui permettait, d'une certaine manière, de quitter sa femme, Jésus dit aux Juifs qu'au commencement il n'en a pas été ainsi, mais qu'à cause de la dureté de leur cœur Moïse leur a permis de répudier leur femme <sup>152</sup>. Le Christ, ici, rappelle la finalité de l'union conjugale en montrant qu'elle n'est pas faite pour le plaisir. L'amour de l'époux et de l'épouse est pour la joie de l'époux

---

<sup>152</sup> Voir Mt 19, 3-9.

et de l'épouse, mais l'union sexuelle n'est pas faite seulement pour la joie, elle est faite premièrement pour la procréation, et donc cet acte ne peut pas être détourné de sa finalité. Sa finalité doit être respectée. On n'a pas le droit de séparer la jouissance de l'acte et son efficacité ; c'est l'homme qui fait cette séparation. Ce qu'il peut faire, c'est distinguer, car dans le même acte il peut y avoir les deux, les deux sont unis ; donc on les distingue, mais on n'a pas le droit de les séparer. C'est cela que le Saint-Père montre avec netteté.

— *Mais dans certains milieux ou certains pays dramatiquement surpeuplés il est très difficile de demander aux époux chrétiens de s'en tenir aux moyens naturels de contraception...*

— Oui, c'est sûr, dans certaines cultures il est plus difficile de demander la chasteté. Dieu le sait bien, et il corrigera en fonction de l'amour qu'on a. Dieu ne juge jamais en fonction des actes, de l'effet des actes, de leurs résultats... parce qu'il n'est pas positiviste ! Dieu est paternel, donc il regarde *les intentions*, et il corrige les intentions. Quand les situations, qui sont parfois délicates et complexes, n'impliquent pas immédiatement une intention mauvaise, Dieu ne punit pas ; et si on reconnaît sa faiblesse, Dieu pardonne.

— *Dans le cadre de la béatitude des cœurs purs, une question se pose très concrètement concernant la jeunesse d'aujourd'hui. Comment donner aux jeunes le désir et le goût de la pureté alors qu'ils sont élevés dans un environnement où la facilité, la consommation, le plaisir facile, le sexe, la drogue, sont omniprésents et deviennent des objectifs ?*

— C'est en effet beaucoup plus difficile, parce qu'au lieu de se trouver face à une nature orientée naturellement vers le bien, vers les choses bonnes (où c'est un sens naturel qui nous fait aimer l'homme, et l'aimer pour ce qu'il a de meilleur), on a



affaire ici à la force du mal qui, dans le cas de la pureté, est particulièrement violent. Ceux qui sont complètement enfoncés dans le mal, dans l'impureté, ont une peine terrible à retrouver la pureté et à retrouver un amour de soi qui est premier et qui ne vient pas d'eux. Il faut donc commencer par faire redécouvrir aux jeunes la grandeur d'une nature qui, au lieu d'être enfouie dans le mal, tend vers le bien, vers ce qui peut lui permettre de grandir. Et il ne faut pas que ce bien soit trop éloigné : il paraîtrait inaccessible. C'est pour cela qu'il ne faut pas tout de suite parler à ces jeunes de la béatitude des cœurs purs. Cette béatitude est "la fleur", elle a quelque chose d'ultime ; mais, précisément parce que c'est ultime, il y a dans l'être humain un écho : on n'est jamais totalement "pourri", on n'est jamais totalement pris par le mal, parce qu'il n'y a pas de mal absolu. Le mal n'est pas substantiel, il n'est jamais la nature première ; il y a en tout être humain quelque chose qui résiste intérieurement au mal et qui est fait pour le bien. Il faut donc essayer de réveiller chez les jeunes cette force cachée, et pour cela essayer de découvrir en chacun le petit "coin" qui n'a pas été touché et qui, demeurant encore naturel, lui permet de poser encore des actes qui sont naturellement grands, nobles. Il faut commencer par l'aimer, et l'amour même qu'on a pour lui réveille en lui quelque chose de grand : on le réveille à une *vie*.

Réveiller cela en lui ne suffit pas, mais c'est le premier pas ; il s'agit de lui faire découvrir qu'il y a encore en lui quelque chose de bon, qu'il n'est pas radicalement mauvais — le désespoir, en effet, vient du fait qu'on se considère comme radicalement mauvais et incapable de se relever, ou d'être relevé. Il faut donc faire comprendre à ce jeune la vérité : il a en lui quelque chose de bon. Même quand on est tombé dans le mal il reste en nous quelque chose de grand ; même quand on est réduit à cela il y a encore en nous quelque chose de bon. Cela peut varier, suivant que ce qui est bon est plus ou moins important, plus ou moins fort ; si c'est fort et important, cela pourra s'imposer ; sinon, il faudra aller doucement, aider ce jeune à retrouver

une dignité, une fierté, non pas par orgueil mais en étant bon naturellement. Il faut lui réapprendre à s'aimer lui-même d'une manière vraie. Souvent, ce sera par la découverte d'un véritable amour d'amitié ; pas toujours, mais souvent. Je crois que c'est cela qui permet de progresser vers le bien, parce qu'on est deux ; à deux on peut y arriver, et aller de bien en bien par l'amitié. Cela peut être long, mais si Dieu y met sa miséricorde cela peut aussi être très rapide. J'ai vu des gens plongés dans le péché découvrir très vite la grandeur de la béatitude des cœurs purs, et renverser complètement leur manière de vivre pour suivre le Christ ; mais ordinairement cela se fait lentement.

— *On conseille fréquemment aux jeunes de "vivre des expériences" avant de se lancer dans la vie, avant de s'engager dans le mariage. Qu'en pensez-vous ?*

— C'est une erreur, car la connaissance du mal se fait *par le bien* (quand je connais le bien, je connais l'absence de ce bien). Il n'y a pas de connaissance vraie du mal en lui-même, et c'est pourquoi il ne s'agit jamais, quand on parle ainsi, d'expériences humaines au sens vrai et profond du terme.

## CHAPITRE VIII

### **Bienheureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu**

C'est l'ultime béatitude, et nous essaierons de comprendre pourquoi elle l'est. J'hésitais à dire, mais on peut le dire, qu'elle présuppose toutes les autres.

Est artisan de paix celui qui est porteur de paix, de paix divine, pas de paix humaine. Il veut donner la paix non pas comme le monde la donne, mais comme Jésus lui-même nous la donne <sup>153</sup>. La paix, c'est la victoire de l'amour, la victoire plénière de l'amour, où l'amour peut avoir tout le temps un langage d'amour. Nous sommes toujours obligés, entre chrétiens, entre hommes, de mettre des limites à notre langage d'amour parce qu'on nous prendrait pour des fous ! Il n'y a qu'à l'égard de Dieu qu'on peut aller jusqu'au bout dans l'amour. Et le propre de la béatitude des pacifiques, c'est bien d'aller jusqu'au bout dans l'amour. La paix vient d'en haut, elle vient du cœur de Jésus. Si la béatitude des cœurs purs permet et exige le contact avec le cœur de Jésus, la béatitude des pacifiques rend ce contact avec le cœur de Jésus tellement intime, tellement profond, du dedans, que nous devenons nous-mêmes, par Jésus et en lui, des sources de paix. La paix rayonne autour de nous parce que notre âme est tellement enfoncée en Jésus que tout ce qui sort de notre cœur profond vient de Jésus.

La béatitude des pacifiques est (selon les traductions récentes) celle des "artisans de paix". Mais "artisans de paix" ne

---

<sup>153</sup> Cf. Jn 14, 27 : "Je vous laisse la paix, c'est ma paix que je vous donne ; ce n'est pas comme le monde la donne que moi je vous la donne".

veut pas dire “artistes”, parce que l’œuvre de la paix n’est pas extérieure à l’amour ; c’est l’amour dans son rayonnement, c’est l’amour dans son fruit. Dans les cœurs purs, l’amour est dans sa fleur ; chez les artisans de paix il est dans son fruit. On dit “artisan”, parce que quand l’artisan fait une œuvre, c’est bien *son* œuvre, mais c’est une œuvre où la matière n’est jamais pleinement vaincue (c’est le propre de l’artisan). Dans l’art artisanal le poids de la matière est toujours là, et c’est la matière qui est prise, c’est la matière qui parle, et c’est la matière qui “sourit”... Et nous sommes, nous, ceux qui reçoivent le sourire de Dieu, parce que “Dieu est trois fois saint”<sup>154</sup>. La sainteté et la paix “s’embrassent”, pour reprendre l’expression d’un psaume<sup>155</sup>. La sainteté, c’est Dieu ; la paix, c’est l’homme saint, c’est la sainteté de l’amour divin dans l’homme. Et il est paisible en lui-même parce que tout en lui est *ordonné*. La définition de la paix que donne saint Augustin est très forte : “La paix est la tranquillité de l’ordre”<sup>156</sup>. Est pacifique celui en qui tout est bien ordonné ; et pour que tout soit bien ordonné, il faut dépasser *ce qui* est ordonné pour atteindre *ce par quoi* l’ordre est établi. Or c’est la sainteté qui établit l’ordre divin, et seule la sainteté peut l’établir. Nous devenons artisans de paix quand, dans notre pauvre matière humaine, dans cette complexité que nous sommes (notre âme et notre corps), la sainteté vient unifier cette complexité et y mettre l’ordre, la paix. Rien n’est supprimé, mais tout est ordonné. L’artisan de paix n’a rien supprimé, il n’a pas supprimé son corps, il n’a pas supprimé sa sensibilité, il n’a pas supprimé son imagination. Rien n’est supprimé, mais tout est ordonné. Chaque chose prend sa place, elle n’est pas au-delà de ce qu’elle est, au-delà de ce qu’elle doit être.

La paix, c’est cet ordre qui est, si j’ose dire, le reflet en nous de la sainteté divine. Toutes les béatitudes conduisent à la

---

<sup>154</sup> Cf. Is 6, 3.

<sup>155</sup> Cf. Ps 84, 11 (Vulgate) : *Justitia et pax osculatae sunt*.

<sup>156</sup> *La Cité de Dieu*, XIX, XIII, 1, B.A. 37, DDB 1960, p. 111.

sainteté, mais il n'y a pas de béatitude de la sainteté, puisque la sainteté c'est Dieu, c'est Dieu *trois fois saint*. Mais il y a la paix, et là on "touche" la sainteté de Dieu. Quand Moïse descend du Mont Horeb où il a parlé à Dieu et a connu la sainteté de Dieu, il revient avec les tables de la Loi mais il est lui-même transformé, il est saisi par la sainteté de Dieu, et il peut donner la Loi en envoyé du Père, en sage de la sainteté de Dieu. Le chrétien, lui, s'approche du Christ, du Christ crucifié et ressuscité, et il est témoin de Jésus en tant qu'il est artisan de paix : "Bienheureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu". Or on est appelé fils de Dieu quand on demeure en Dieu. Le Fils, en tant que Fils, n'a pas d'autre lieu, n'a pas d'autre demeure, que la demeure de son Père<sup>157</sup> : il demeure "chez lui" dans la sainteté de Dieu.

Cette paix, fruit du don de sagesse, ce don reçu dans l'intelligence et dans l'amour, réalise l'union parfaite, telle que Dieu la veut, entre intelligence et amour, lumière et amour. Cette paix vient de la sainteté et elle implique cette union, non pas un mélange mais une harmonie parfaite, un ordre parfait, entre intelligence et amour, entre charité et attente de la lumière de Dieu. Il y a une harmonie parfaite qui s'établit et qui permet alors de vivre dans cette paix et de faire rayonner cette paix sur tous ceux qui sont autour de nous. L'artisan de paix, c'est celui qui partout va apporter la paix de Dieu ; là où les hommes s'évertuent pour trouver la paix, il donne tout de suite la paix du Christ. En effet, les hommes montent à l'échelle et n'arrivent jamais à construire la paix, car ils montent sur une échelle qui ne repose sur rien parce qu'elle n'est pas "établie"<sup>158</sup> par le Christ ; tandis que les faiseurs de paix, dans la béatitude, sont des hommes qui ont reçu de Dieu non pas une méthode mais la paix que le Christ donne. Car il n'y a pas de méthode ; dans l'Ancien Testament il y a la Loi, mais ce n'est pas une méthode ; on a fait de la Loi une

---

<sup>157</sup> Voir Jn 1, 1-2 et 18 ; 10, 38 ; 14, 10-11 et 20 ; 17, 21.

<sup>158</sup> Cf. Jn 15, 16.

méthode mais ce n'en était pas une. Et ceux qui s'approchent du Christ reçoivent de lui son amour de Sauveur, et son amour de Sauveur est donné pour que toutes les luttes des hommes soient dépassées par l'amour et que tout en eux soit saisi par l'amour, pris dans l'amour. Elle vient d'en haut, la paix divine, elle vient du Christ en passant par la Croix. Il faut beaucoup souffrir pour être des hommes de paix ! Il ne faut plus vouloir faire son œuvre. Faire son œuvre, c'est monter à l'échelle, avec des étages successifs et en faisant ce qu'on peut pour que cela tienne bien, mais quand on arrive en haut tout dégringole ! Tandis que la paix, on la reçoit de Dieu ; dans l'Ancien Testament on reçoit la Loi, et dans la nouvelle Alliance on reçoit la paix du cœur de Jésus. La paix, elle est dans le cœur du Christ, et à ceux qui ne le connaissent pas on peut tout de même montrer que seul son cœur blessé peut apporter la paix au monde, apporter la vérité et l'amour, et que la vérité et l'amour s'embrassent <sup>159</sup> à la Croix. Toutes les exigences de la vérité sont assumées par l'amour, et toutes les exigences de l'amour sont illuminées par la vérité.

Il y a quelque chose de très grand dans cette ultime béatitude parce que, sur le versant humain, c'est quelquefois la lutte suprême, alors que sur le versant lumineux de Dieu, c'est le Ciel — et les deux se rencontrent à la Croix. C'est pour cela que la paix que donne Jésus n'est pas comme le monde la donne. C'est un amour qui, tant qu'on est sur terre, accepte de lutter. Il n'y a pas de repos sur terre si ce n'est pour contempler ; de repos humain il n'y en a pas. L'Eglise a condamné les 1000 ans de paix sur la terre auxquels les hommes, les théologiens, avaient rêvé <sup>160</sup> ; elle a dit : "Non, c'est impossible". Sur terre, on est toujours dans la lutte, et c'est toujours la lutte qui l'emporte. Mais c'est une lutte *pour la paix*, et c'est une lutte *dans* la paix, c'est une lutte où on saisit l'ennemi non pas quand il est mort mais quand il lutte.

---

<sup>159</sup> Cf. Ps 84, 11 (Vulgate) : *Misericordia et veritas obviamerunt sibi.*

<sup>160</sup> Voir *Catéchisme de l'Eglise catholique*, n° 676.

C'est *dans la lutte* que se réalise la paix. C'est cela qu'il y a de plus extraordinaire : cette paix divine qui passe par le cœur blessé de Jésus, cette paix qui nous est donnée dans notre union profonde à la Croix du Christ, coexiste avec des luttes terribles, des luttes très intérieures, les luttes du démon, du chef des démons, Lucifer. Ces luttes se manifestent à l'extérieur, c'est sûr, mais elles se passent à l'intérieur. Et sur la terre il ne peut pas y avoir de paix : "Mon royaume n'est pas de ce monde". La victoire, elle est dans l'amour, et l'amour divin réclame cette victoire qui a pour fruit : "Bienheureux les faiseurs de paix".

Cela exige une extrême pauvreté. Il y a en effet deux extrêmes : ou bien on choisit de ne jamais œuvrer pour soi et ne jamais attendre les résultats, ou bien on cherche un repos dans les résultats. La béatitude des faiseurs de paix exige de nous de combattre par pur amour, sans regarder les résultats. Autrement on posséderait la paix sur terre et ce ne serait plus la paix divine, ce serait une paix terrestre. Et malgré cela, cette paix divine que nous portons au plus intime de notre cœur est ce qu'il y a de plus grand et de plus doux dans notre cœur et dans notre intelligence. Il y a un dépassement, comme celui qu'on fait dans un aéroport quand l'avion décolle : on traverse nuage après nuage (la lutte d'ici-bas), mais dès qu'on s'élève assez haut le ciel est pur... C'est une très belle image de ce qu'est la béatitude des pacifiques : cette paix de Dieu. Mais cette paix n'est pas séparée de la lutte. Dans l'image de l'avion il y a une séparation, et si on en restait là on dirait que le pacifique, c'est le bouddha : il ne s'occupe de rien. On deviendrait impassible : "Allez, bagarrez-vous, vous êtes dans les passions, moi je ne suis plus dans les passions. Mes passions, je les domine complètement ; je suis suffisamment âgé pour cela, et je me repose dans cette paix". Non, il n'y a pas de repos sur terre, et donc je ne peux pas me reposer sur terre. Je dois comprendre que cette paix divine, elle est au plus intime de mon cœur, et qu'elle coexiste avec des luttes constantes entre le bien et le mal, entre la recherche de la vérité et les erreurs. Et c'est en acceptant de continuer cette lutte que je vis dans cette vraie paix.

Autrement, l'aspect humain viendrait très vite s'emparer de cette paix et ce ne serait plus la béatitude des pacifiques que Jésus a vécue pleinement sur la Croix, que Marie au pied de la Croix a aussi vécue pleinement, et que Jean, par Marie et avec elle, a aussi vécue pleinement. La victoire de la Résurrection n'est venue qu'après, pas immédiatement. Le Père n'est pas venu pour la descente de Croix. Cette descente de Croix aurait pourtant pu être faite par le Père, et elle aurait été mieux faite ! Non, il a fallu que Jésus soit déposé au tombeau, il a fallu que son corps soit mis dans le sépulcre. Ce cadavre *divin* est donné *pour nous*, mais le démon le regarde comme n'importe quel cadavre, et donc comme la défaite absolue. Et cette défaite absolue au terme de la vie du Christ doit se reproduire au terme de l'Eglise, selon la vision du démon, une vision implacable parce qu'il ne peut pas comprendre la béatitude des pacifiques qui implique l'amour. Cette béatitude des pacifiques existe dans mon intelligence qui accepte la dépendance à l'égard de Dieu, et dans ma volonté. C'est un don de Dieu, un don que Dieu me fait librement.

Il faut bien comprendre que la béatitude des pacifiques, comme celle des cœurs purs, est vraiment un sommet. Quand nous sommes tentés de nous décourager, de penser que jamais nous ne pourrions être vraiment des faiseurs de paix et vivre pleinement cette béatitude alors qu'elle est si importante et si grande, nous devons comprendre que les saints qui ont vécu cette béatitude des pacifiques et celle des cœurs purs doivent nous aider. Saint Dominique, qui ne parlait que de Dieu ou avec Dieu<sup>161</sup>, qui ne vivait qu'avec Dieu, et dont la vie apostolique

---

<sup>161</sup> Voir les dépositions des témoins de la vie et de la mort de saint Dominique, in : *Saint Dominique, son esprit, ses vertus* (Librairie Saint Thomas d'Aquin, Saint-Maximin 1923), p. 82 (frère Etienne) : "Sa coutume était de toujours parler avec Dieu ou de Dieu, qu'il fût au couvent, en dehors ou en voyage" ; p. 95 (frère Fruger de Penna) : "Toujours il parlait de Dieu ou avec Dieu, et c'est de Dieu encore qu'il entretenait ses compagnons de voyage" ; p. 52 (frère Guillaume de Montferrat) : "Il s'abstenait de paroles oiseuses et il parlait toujours avec Dieu ou de Dieu".



était toujours en référence au Père, est pour nous un témoin particulier de la béatitude des cœurs purs. Saint François, qui est lui aussi un cœur pur, est également un grand pacifique. Ceux qui l'imitent font parfois une caricature des pacifiques, mais saint François ne fait pas de caricature ! N'oublions pas sa prière :

Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix.  
Là où est la haine, que je mette l'amour.  
Là où est l'offense, que je mette le pardon.  
Là où est la discorde, que je mette l'union.  
Là où est l'erreur, que je mette la vérité.  
Là où est le doute, que je mette la foi.  
Là où est le désespoir, que je mette l'espérance.  
Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière.  
Là où est la tristesse, que je mette la joie.

O Seigneur, que je ne cherche pas tant  
à être consolé qu'à consoler,  
à être compris, qu'à comprendre,  
à être aimé, qu'à aimer.

Car c'est en se donnant que l'on reçoit,  
c'est en s'oubliant que l'on se retrouve soi-même,  
c'est en pardonnant que l'on obtient le pardon,  
c'est en mourant que l'on ressuscite à l'éternelle Vie.

Cette prière, qui est magnifique, nous fait bien comprendre que la béatitude des pacifiques contient toutes les autres béatitudes, et que c'est pour cela qu'elle nous dépasse tant et qu'elle ne peut vraiment venir que de Dieu ; seul le Père peut faire de nous de vrais instruments de paix.

— *Vous avez dit : "Sur la terre, il ne peut pas y avoir de paix — 'Mon royaume n'est pas de ce monde.'" N'est-ce pas désespérant pour l'homme ?*

— Il y a un côté désespérant, du point de vue humain : c'est que le fils d'Adam, pécheur, abîmé par la première faute, Dieu ne le rétablit pas dans l'Eden. C'est fini, il n'y a plus d'Eden. Jésus n'est pas venu instaurer un paradis sur terre. Il n'a rien

changé à ce qu'était Nazareth, il n'a rien changé à Bethléem. C'est pour cela qu'on n'a pas mis de sceau sur la demeure de Jésus à Nazareth pour signifier : "Cette demeure ne doit pas être touchée", ni à Bethléem. Il n'en reste *rien*. C'est le triomphe de la foi et en même temps le désespoir des historiens ! Les historiens n'auront pas ce point de départ. Il y a à cela une raison, du point de vue de Dieu. Certains diront : "Le Père aurait pu être attentif à son Fils ! et apparemment il ne l'a pas été". Il n'a pas voulu. Nous aurions été tellement heureux de garder une petite chaise faite à Nazareth par Jésus, ou une petite table dont on aurait pu dire : "Cette table a été faite par Jésus". Non : rien. Or il en a fait, c'est sûr, et elles étaient sûrement très bien faites ! Mais rien n'est resté de Nazareth, rien n'est resté de Bethléem, si ce n'est les lieux qu'on vénère actuellement. C'est très bien, c'est très beau, mais c'est décevant pour l'historien. Les pères de Jérusalem cherchent éperdument... L'un d'eux me disait : "Que reste-t-il d'historique ? le calvaire. Le rocher du calvaire est la seule chose historique. Le lieu exact de Bethléem ? on ne sait pas. Le lieu exact de Nazareth ? on ne sait pas". Il reste la pierre du sacrifice du Christ, et je trouve cela très éloquent. A part ce lieu du Golgotha, le Père n'a rien voulu garder. Et quand on va voir la terre de Jésus, on le fait en sachant que cette terre est complètement transformée. Beaucoup de chrétiens disent que cela fait beaucoup de bien à leur foi, parce que cela leur a donné un *réalisme* de la foi. Je vous avoue que cela n'a rien ajouté au réalisme de ma foi, d'aller à Jérusalem. C'est *dans la foi* qu'on trouve Jésus, pas *dans l'histoire*.

— *Mais l'homme est sensible à ces images, à ces paysages, à cet environnement. Vous parliez précédemment de l'importance qu'à la terre...*

— Oui, mais de cette terre de Jésus il ne reste plus que le ciel ! A Jérusalem le ciel est demeuré, il n'a pas été touché, les étoiles sont les mêmes que du temps du Christ, mais la terre n'est plus celle qu'il a touchée.

— *Mais quand on va au mont des Oliviers, on peut très bien imaginer le Christ ?*

— Imaginer, oui ! Mais faut-il imaginer ? Il faut surtout croire !

— *Vous avez dit que sur terre il ne peut pas y avoir de paix parce que le royaume du Christ n'est pas de ce monde... Cela veut-il dire que le monde est condamné à vivre dans la division, dans la guerre ?*

— Non, cela veut dire que l'homme est condamné au Ciel ! et que le bien de l'homme n'est pas sur la terre parce qu'il est esprit et qu'il est fils de Dieu.

— *Mais sans espérance sur terre ?*

— L'espérance porte sur le Ciel. Notre espérance n'est pas terrestre, il n'y a pas d'espérance divine portant sur les réalités de la terre. Qu'il reste des vestiges de ce qu'on a pu faire de beau, très bien, mais ce n'est pas notre espérance. Notre espérance, c'est de voir Dieu, c'est d'entrer dans le royaume de Dieu. Mais, fatalement, en nous, la vertu d'espérance voudrait s'incarner pour qu'on puisse avoir ici-bas un petit coin de terre qui soit le Ciel.

— *Comment expliquer à des non-croyants qu'il ne peut pas y avoir de finalité dans ce qui se passe sur terre ? Comment le leur dire s'ils n'ont pas d'espérance, s'ils ne connaissent pas Dieu ?*

— Voyez comment Jésus lui-même a parlé aux incroyants. Il n'a pas fait d'apologétique à l'égard de lui-même — il aurait pu ! —, il a simplement fait allusion aux œuvres, aux miracles : “Croyez au moins aux miracles”<sup>162</sup>. Il n'a donc pas du

---

<sup>162</sup> Cf. Jn 10, 37-38 : “Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, quand même vous ne me croiriez pas, croyez les œuvres, afin de connaître une fois pour toutes que le Père est en moi et moi dans le Père”.

Voir aussi 5, 36 ; 15, 24.

tout considéré tout cela comme rien ! Son passage sur terre, ce n'est pas rien ; et la vie des saints sur terre, la vie de ces hommes et de ces femmes extraordinaires, ce n'est pas rien non plus : ils sont là comme des signes. La vie de quelqu'un comme Marthe Robin *ne peut pas* s'expliquer humainement. Alors, ceux qui cherchent et qui veulent la science, qu'ils regardent cela ; si vraiment *ils cherchent la vérité*, ce sont *des signes*. Certains de ces témoignages sont des signes de paix, d'autres des signes de pureté du cœur, ou des signes de miséricorde, bref des signes de toutes les béatitudes vécues sur la terre par des saints. Chaque saint exprime quelque chose des béatitudes évangéliques, qui n'ont été vécues pleinement que dans le Christ et en Marie. Certes la terre est une épreuve — Job le disait déjà <sup>163</sup> — parce que je ne peux pas être satisfait, être joyeux, alors que beaucoup de mes frères dans l'humanité sont tristes parce qu'ils ne croient pas ou parce qu'ils ont refusé la grâce de Dieu. Parce qu'ils sont tristes je ne peux pas, sur terre, être parfaitement joyeux. Je suis heureux parce que cette grâce de Dieu *m'est donnée* et est donnée à ceux que j'aime, mais beaucoup de ceux que j'aime ne croient pas, et je prie pour eux, je vis pour eux, je les porte dans mon cœur.

— *Comment vivre heureux, ou tout au moins en paix, quand on sait que d'autres meurent de faim, que d'autres souffrent alors qu'on pourrait les soulager ?*

— On vit en paix en essayant, par tous les moyens qui nous sont donnés, de diminuer leur misère ; mais on est obligé de reconnaître que cette force du mal, que l'on constate, que l'on touche, est terrible. La puissance du démon est très forte. L'Apocalypse le montre bien ; c'est le livre qui me manifeste le plus la puissance du démon. Dieu permet que le démon arrive,

---

<sup>163</sup> Voir Jb 7, 1 : "N'est-ce pas un service de soldat que fait le mortel sur la terre et ses jours ne sont-ils pas des jours de mercenaire ?"

non pas à ses fins, mais à faire beaucoup de bruit, à faire un tapage énorme, et parfois sa présence est tellement irritante qu'elle risque de nous faire perdre la paix ; mais notre paix est dans le Christ et personne ne peut nous l'enlever.

— *Pourquoi Dieu permet-il au démon d'être aussi efficace ?*

— Pour que notre amour pour le Christ soit plus vrai, plus pur, pour que nous soyons de vrais amis avec Jésus, c'est-à-dire de ceux qui coopèrent avec lui pour que les hommes puissent être heureux, puissent découvrir Dieu, être des collaborateurs du Christ, être ses amis. L'ami fait l'œuvre de son ami. On pourrait avoir la tentation de dire : "Jésus a tout fait, je m'en fiche". Pas du tout !

— *Dieu permet la souffrance, il permet toutes ces choses terribles, pour que nous soyons ses amis ?*

— Oui, pour que nous puissions être des amis qui, avec le Christ, offrent leurs souffrances pour le salut du monde.

— *Mais c'est très difficile, de comprendre que Dieu, pour avoir des amis, puisse permettre autant de souffrances...*

— Oui, c'est ce que disait la grande sainte Thérèse : "Jésus, ce n'est pas étonnant que vous ayez si peu d'amis, quand on voit la manière dont vous les traitez !" <sup>164</sup>. C'est vrai, mais alors on doit dire que la sagesse de Dieu est tout autre que notre

---

<sup>164</sup> Cf. *Histoire de Sainte Thérèse* par les Carmélites de Caen, d'après les Bollandistes, Ed. Retaux-Bray, Paris 1885, tome 2, p. 362. Voir aussi SAINTE THÉRÈSE D'AVILA, *Les fondations*, ch. 31, 22, *Œuvres complètes*, DDB 1964, p. 799 : "Ô Seigneur, qu'il est vrai que vous faites immédiatement payer par de grandes souffrances tout ce qu'on fait pour vous ! Mais quel prix précieux que cette souffrance pour ceux qui vous aiment vraiment, si nous en comprenons la valeur !".

petite prudence. Dès que nous “touchons” tant soit peu Dieu par les béatitudes, nous voyons bien que nous ne les aurions pas inventées, et qu’aucun philosophe ne les aurait inventées. Je ne vois pas Aristote disant : “Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés ; bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés”. Aristote dirait : “Je n’ai pas le droit de dire cela, parce que je ne peux pas consoler ceux qui pleurent” ; alors que le chrétien dit : “C’est Jésus qui le dit, c’est lui qui les console, et il veut que nous les consolions en son nom”.

— *Cela semble impossible à comprendre. Il y a là un très grand paradoxe.*

— Oui, toujours.

— *En même temps, peut-on faire comme Marie (la sœur de Marthe) qui contemple Dieu, qui l’écoute, et qui laisse Marthe faire seule la vaisselle, préparer le repas de Jésus ? Jésus, sur terre, a besoin de manger, a besoin de se reposer, a besoin que ce soit propre... et voilà qu’il dit à Marthe : “Non, ce n’est pas toi qui as choisi la meilleure part”<sup>165</sup> ; c’est assez injuste ?*

— Il le dit parce que Marthe a confondu le nécessaire et l’accidentel, et que Jésus veut que ceux qui se donnent à la cuisine la fassent en chrétiens, c’est-à-dire en comprenant qu’ils doivent la faire parce que Dieu le leur demande, mais que, en plus de serviteurs pour la cuisine, ils sont *des amis* ; qu’ils comprennent que de temps en temps il faut déposer le tablier de la cuisinière et être l’ami. Ce que Jésus reproche à Marthe, c’est que la cuisinière, qui a autant de “droits” que Marie, l’oublie et ne soit *que* cuisinière ; Jésus veut que la cuisinière puisse être *aussi* Marie. Jésus nous corrige toujours *en nous élevant*, en voulant que nous

---

<sup>165</sup> Cf. Lc 10, 42.

soyons pleinement enfants de Dieu et que nous allions très loin dans cette vie d'enfants de Dieu au lieu de nous cantonner dans nos tâches humaines de chaque jour. Au-delà de ce que l'on fait, de ce que l'on construit — des voûtes parfaites —, il veut cette élévation de notre âme vers Dieu.

— *Dans cette lumière, qu'est-ce que le "messianisme temporel"?*

— C'est vouloir utiliser le mystère du Christ pour une efficacité humaine immédiate. Ceux qui le prônent font *leur* œuvre et s'arrêtent à elle ; c'est pourquoi ils voudraient que tout leur soit servi sur un plateau humain, que le royaume de Dieu puisse se réaliser par notre art, par notre technique, par notre science. La science voudrait tellement arriver à réaliser la procréation d'un homme ! Mais elle ne pourra jamais créer l'âme... et nous ne savons pas jusqu'où la miséricorde de Dieu peut aller. Quand on la bafoue comme on la bafoue !... Le Père a permis que son Fils meure sur la Croix, et ce n'est pas rien ! Peut-être l'Eglise mourra-t-elle sur la Croix ?

— *Cependant, tout ce que nous vivons ici-bas semble capital ; Jésus a dit : "Tout ce que vous lierez sur terre sera lié dans le Ciel, et tout ce que vous délierez sera délié"<sup>166</sup>. C'est une responsabilité immense !*

— Oui, immense, parce qu'en disant cela Dieu nous montre bien qu'il nous traite comme des amis.

— *Et que se passe-t-il si ce pouvoir est mis au service du mal, utilisé à mauvais escient ?*

— Si nous nions Dieu, ou si nous ne voulons plus le servir, nous nous condamnons à perdre notre grandeur, notre

---

<sup>166</sup> Cf. Mt 16, 19.

noblesse, notre dignité, parce que nous n'agissons plus en fils de Dieu. Or notre grandeur, notre dignité, c'est d'être fils de Dieu ; ce n'est pas d'abord d'être respecté par les hommes ou reconnu intelligent par eux : tout cela n'est rien comparativement au fait d'être enfant de Dieu. Or, dès qu'on se détourne de Dieu, on perd ce lien si grand à l'égard de Dieu, ce lien de fils, et de fils bien-aimé.

— *Mais que veut dire : “Ce que vous lierez et délierez sur terre” ?*

— Cela veut dire que Jésus fait avec nous un contrat d'amitié ; il nous parle comme parlerait l'ami qui s'en va au loin : “Tout ce que tu feras, ce sera comme si c'était moi qui le faisais : tu agiras à ma place. Et tout ce que tu feras de bien sur terre sera éternel, parce que tu es mon ami”.

— *Oui, mais si vous faites une faute, il ne la rectifiera pas.*

— Non, parce qu'on ne la fait plus en tant qu'ami. Jésus parle ici de ce qu'on fait en tant qu'ami, en tant qu'envoyé par Dieu. Si on n'est plus l'ami, c'est-à-dire si on fait quelque chose qui va contre la volonté de Dieu, c'est une faute, c'est un mal ; si Dieu le pardonne, il n'existera plus, mais il pourra avoir des conséquences terrestres. Pas éternelles, car il n'y a que le bien qui puisse être éternel.

— *Beaucoup de non-croyants ont une attitude semblable à celle de vrais croyants, de vrais chrétiens, et pourtant ils refusent totalement l'appartenance à Jésus. Qu'en pensez-vous ?*

— Ce n'est pas étonnant, parce que le christianisme a été comme le levain qui a transformé la pâte humaine <sup>167</sup>. L'Europe,

---

<sup>167</sup> Cf. Mt 13, 33 ; Lc 13, 20-21.



pendant des siècles, a été chrétienne. Ceux qui aujourd'hui ne le sont plus oublient que leur arrière-grand-père était chrétien, et que ce n'est pas étonnant qu'ils aient encore ces mœurs, puisqu'ils ont été portés par le christianisme, par la culture chrétienne. C'est cela qu'on ressent avec acuité la première fois qu'on va dans un pays où le christianisme n'a jamais pénétré : on se sent étranger, complètement étranger, devant une culture, une civilisation, où le christianisme n'a pas pénétré. Tandis que chez nous, même les infidèles ont eu des grands-pères chrétiens ; ils ont des mœurs familiales chrétiennes, il y a quelque chose qui reste.

— *Cela ne peut pas être mis simplement sur le compte de la dimension humaine ?*

— Cela dépend. Certaines manières d'être sont humaines et, dans la mesure où elles sont humaines, elles sont plus ordonnées au christianisme qu'au paganisme. Elles sont comme une attente : des manières d'être plus humaines sont plus proches du christianisme qu'une orientation de vie qui ne serait pas humaine. L'homme, dans ce qui le fait homme, est proche du chrétien. Donc, quand un non-croyant agit, il y a beaucoup de déterminations qui, si on les regarde bien, relèvent soit d'un "atavisme" chrétien qu'il renie mais qui existe, soit du fait que lui-même a vécu cela pendant un certain temps. Et loin d'être une pierre d'achoppement, ce sont plutôt des pierres d'attente pour que cet homme incroyant revienne à Jésus ; il y a en lui une certaine "marque" chrétienne qui demeure, et ces marques chrétiennes qui demeurent disposent cet homme à reconnaître que le christianisme n'est pas si loin de lui qu'il le pense, et que sans le savoir il doit beaucoup au christianisme. Il a en quelque sorte une dette à l'égard de la culture chrétienne. Si on naît en Europe, on a cette dette, qu'on le veuille ou non.

— *Mais ne va-t-on pas trouver des attitudes chrétiennes dans des pays qui n'ont jamais été évangélisés ?*

— Dans les pays qui n'ont jamais été chrétiens on voit avant tout des traces religieuses non chrétiennes, puis, souvent, des traces d'une période d'indifférence, avec le souci d'écarter autant qu'on le peut les choses chrétiennes.

— *Était-il nécessaire, à votre avis, que des missionnaires aillent dans des contrées lointaines où les gens étaient heureux en communauté, au milieu de leur peuple ?*

— Oui, bien sûr ! parce qu'ils leur ont apporté quelque chose de plus : la vie chrétienne. L'attitude seulement religieuse (celle de l'homme qui reconnaît l'existence d'un Dieu Créateur mais qui ne connaît pas le Christ) ne satisfait pas pleinement l'homme. L'homme est fait pour plus que cela : pour connaître le Christ, celui que le Père envoie pour faire de l'homme son propre fils. C'est cela que les premiers missionnaires ont voulu avant tout faire connaître : ils ont apporté la "Bonne Nouvelle", l'Évangile. Mais il faut reconnaître que parfois cela a été maladroit, parce que c'était plus européen que chrétien ; et, dans cette mesure-là, c'était désastreux.

— *Oui, parce qu'on a apporté en même temps beaucoup de terribles dérives...*

— Forcément, ou des *possibilités* de dérives. En apportant à l'homme quelque chose de plus, donc quelque chose de plus difficile, on lui apporte en même temps des possibilités plus grandes de dérives. Plus l'homme s'élève, plus il devient fragile. Mais ce n'est pas cela qu'il faut regarder en premier lieu ; il faut regarder avant tout le fait qu'il s'élève et tend vers un but plus élevé, puisqu'il est appelé à vivre une communion intime avec le Fils de Dieu, Jésus. Il sait que, de fait, il est plus fragile ; mais c'est second, ce n'est pas premier.

— *Les béatitudes sont d'ordre surnaturel, elles relèvent d'une conduite surnaturelle de Dieu. Mais avant d'être chrétien, l'homme*

*est homme. Les béatitudes ont donc un certain fondement dans l'humain, dans l'homme comme tel ?*

— Oui, et il faut bien voir ce fondement sous-jacent aux béatitudes dans la conduite de Dieu sur nous, car la conduite *supernaturelle* de Dieu sur nous ne supprime pas sa conduite *naturelle*, et il est très important de saisir cette conduite naturelle de Dieu comme *Père de notre esprit*. Cette conduite naturelle est une conduite *paternelle*, et elle demeure, parce que la distinction entre naturel et surnaturel n'existe que pour nous. Pour Dieu, que signifie cette distinction naturel / surnaturel ? Le "surnaturel", en Dieu, est naturel : c'est Dieu. Donc la distinction que nous faisons entre naturel et surnaturel est une distinction d'homme, de *croquant*. Dieu conduit tout *en vue du surnaturel*, puisque l'homme a une finalité et que cette finalité est surnaturelle ; mais pour que ce surnaturel puisse être vécu par l'homme, Dieu maintient d'une façon très forte le naturel. Il y a ainsi une conduite naturelle de Dieu sur notre univers et sur nous-mêmes, et sur nous une conduite *supernaturelle*. Il est très important de maintenir cette distinction. L'Eglise n'aime pas l'attitude de celui qui voit tout à travers le surnaturel.

*— C'est ce qu'on appelle l'illumination ?*

— Je dirais plutôt : le fidéisme. Je me souviens d'une audience de Paul VI (la seule à laquelle j'aie assisté, avec des théologiens et des philosophes) où il a dit avec force que le plus grand mal pour l'Eglise d'aujourd'hui, c'est le fidéisme, c'est-à-dire la paresse de l'intelligence à l'égard des choses naturelles : on les regarde toutes à la lumière du surnaturel, et ainsi on donne à tout une réponse surnaturelle. Autrement dit : on se sert de la Révélation pour des vérités que l'intelligence humaine peut découvrir par elle-même. Paul VI disait que le fidéisme était l'hérésie principale du siècle, et celle qui faisait le plus de mal. Etant donné son intelligence, cela m'avait beaucoup frappé, et je

crois qu'il avait raison. Jean Paul II a précisé tout cela avec netteté, en disant dans *Fides et ratio* que l'Eglise n'a pas de philosophie propre <sup>168</sup>, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de philosophie chrétienne. Cette déclaration secoue beaucoup de gens et les oblige à faire un peu avancer leur intelligence. Il y a une éthique chrétienne, et donc on peut dire qu'il y a une philosophie morale chrétienne, mais il n'y a pas de métaphysique chrétienne. Il n'y a pas non plus d'anthropologie chrétienne, mais il y a une *morale* chrétienne, parce qu'il y a une *finalité* nouvelle. La grâce ne nous apporte pas une âme spéciale, c'est notre *âme humaine* qui est le support de la grâce, et la grâce est donnée pour augmenter notre capacité vitale. Elle est comme une greffe, une greffe sur le vieux sauvageon. Mais le vieux sauvageon est toujours là ! Le fidéisme annule le sauvageon et annule la greffe : il n'y a plus que la grâce. Mais non ! la grâce n'est pas mon âme, mon âme est *naturelle*. Il est très important de se rappeler cela, parce que beaucoup de chrétiens croient que "c'est plus vrai parce que la foi le dit". Mais cela, c'est une fausse dévotion à l'égard de la foi.

— *D'où la nécessité de la philosophie, et spécialement de la métaphysique, avant la théologie ?*

— Oui, et le philosophe respectera ce que le savant dit dans son domaine.

— *En fait, il laisse le savant aller jusqu'à ses limites ?*

---

<sup>168</sup> Voir *Fides et ratio*, n° 49 : "L'Eglise ne propose pas sa propre philosophie ni ne canonise une quelconque philosophie particulière au détriment des autres. La raison profonde de cette réserve réside dans le fait que la philosophie, même quand elle entre en relation avec la théologie, doit procéder selon ses méthodes et ses règles ; autrement, il n'y aurait pas de garantie qu'elle reste tournée vers la vérité et qu'elle y tende grâce à une démarche rationnellement vérifiable".

— Oui. Il dit à l'homme : "Travail". On rejoint le vieil adage : "Aide-toi, le Ciel t'aidera", fais tout ce que tu peux faire par toi-même et le Ciel achèvera. Et Jésus et l'Esprit Saint ne favorisent pas la paresse. Il faut donc commencer par se donner, et faire tout ce qu'on peut, pour que l'Esprit Saint vienne nous aider à *dépasser tout ce qu'on a fait*.

— *Mais alors la recherche de la vérité, la recherche philosophique, ce travail pour la vérité, est un devoir pour le chrétien ?*

— Oui, c'est un devoir.

— *La sagesse philosophique nous permet de dire que Dieu est Créateur. Mais vous savez quel problème cela peut représenter pour un non-croyant, de dire que Dieu a tout créé...*

— Dire que Dieu a tout créé, c'est faux. Disons plutôt que tout dépend de Dieu, mais que la dépendance à l'égard de Dieu est très variée. Dieu l'a voulu ainsi. Il a créé l'univers dans un ordre ; c'est dit, du reste, dans l'Écriture : Dieu n'a pas créé le chaos<sup>169</sup>. Ce n'est pas l'aspect de la quantité, l'aspect de la grandeur et de la puissance, qui a commandé la création ; c'est la sagesse, donc l'ordre, un ordre parfait entre les réalités inférieures et les réalités supérieures. On retrouve cela dans toute l'œuvre de la création ; on y trouve donc des réalités qui sont créées directement par Dieu, qui viennent directement de lui, et d'autres qui dépendent de "causes secondes". Nous le voyons en nous-mêmes : notre âme a été créée directement par Dieu, mais pas notre corps ; il y a dans notre corps ce qu'on appelle l'atavisme, ce qui signifie que nous dépendons d'une quantité de causes secondes antérieures à nous : parents, grands-parents, arrière-grands-parents, etc. Et on constate que l'atavisme pénètre les

---

<sup>169</sup> Voir Is 45, 18.

génération successives ; ces choses-là dépendent de Dieu et n'existent que par la volonté de Dieu, mais ne sont pas créées immédiatement par Dieu. Ce qui est créé immédiatement par Dieu, c'est l'âme spirituelle de l'homme, qui est une réalité spirituelle — alors que la grenouille n'est pas créée directement par Dieu, ni le serpent, etc. Dieu a créé un monde où il pouvait y avoir des vivants, qui engendrent d'autres vivants, et là il y a différentes lignées : celle des serpents, celle des chèvres, et ainsi de suite. Les théories de l'évolution semblent vouloir tout expliquer comme si Dieu avait créé simplement les premiers, et que tout le reste ait suivi. Non. Il faut toujours se rappeler que ce qui est spirituel en nous, c'est-à-dire notre âme, est créé directement par Dieu. Ce que l'atavisme touche, c'est le corps.

— *Pourriez-vous préciser davantage ?*

— L'évolution se situe au niveau de la vie, des vivants qui sont liés à un corps, et au niveau de leur *devenir*, pas au niveau de leur *être* ; ou plutôt : au niveau aussi de leur être, mais *par le devenir*. L'évolution peut donc exister pour les poules, les chevaux, les vaches, etc., et dans une certaine mesure pour notre *corps* humain. Mais notre âme, créée par Dieu dans notre corps, ne connaît pas l'évolution. Elle connaît, dans son exercice propre, le conditionnement du milieu, et par là elle est soumise dans une certaine mesure à l'évolution, mais ce n'est pas l'âme proprement dite, c'est elle *en tant qu'elle est dans un corps* : étant dans un corps, elle est soumise par le corps à l'évolution, à certains changements, à certaines transformations.

— *Il est dit que Dieu a créé l'homme à son image<sup>170</sup>, qu'est ce que cela veut dire ?*

---

<sup>170</sup> Voir Gn 1, 26-27.

— Il s'agit premièrement de *l'âme* de l'homme. Ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme, c'est son âme, et Dieu l'a créée à l'image de sa sagesse (l'homme est doué d'intelligence), de son amour (il est capable d'aimer) et de sa toute-puissance (il est capable d'agir, de réaliser quelque chose, de dominer ce qui est autour de lui). Et il y a un ordre entre les trois : la puissance est ordonnée à la connaissance, et la connaissance à l'amour. Si nous ne respectons pas cet ordre, nous abîmons en nous l'image de Dieu. Mais Dieu a aussi voulu l'homme "à sa ressemblance" : l'homme est "prédestiné à être fils adoptif, par Jésus le Christ"<sup>171</sup>, et cette adoption, cette naissance, se réalise par la grâce reçue dans l'âme humaine. A ce mystère de la grâce (participation à la vie divine), d'où émanent la foi, l'espérance et la charité, l'homme doit coopérer par son intelligence et sa volonté.

— *Un chrétien ne pourrait donc pas être vraiment chrétien s'il se contentait d'être un "bon chrétien" dans sa vie personnelle et sociale ? Il faut aussi qu'il cherche constamment la vérité ?*

— Il faut qu'il cherche la vérité, qu'il cherche à découvrir tout ce qu'il peut atteindre par lui-même. C'est très important.

— *Mais ce n'est pas toujours possible pratiquement : un chrétien, quand il est débordé par ses problèmes professionnels ou de chômage ou... de ménage, de scolarité, n'a plus de temps pour la recherche de la vérité...*

— Il n'a plus le temps de chercher la vérité ? La vérité est dans tous les domaines, et elle doit être cherchée humainement, philosophiquement, dans tous ces domaines. Chercher à comprendre et pratiquer la justice sociale uniquement à la lumière de la foi, ce serait du fidéisme. Il faut chercher d'abord la justice

---

<sup>171</sup> Eph 1, 5.

humaine ; par exemple : chacun doit avoir un travail qui lui permet d'avoir de quoi vivre, pour lui et sa famille.

— *Et à propos de la vérité humaine, philosophique, et de l'enseignement de la foi : pour vous, le catéchisme, l'enseignement donné aux enfants, peut-il encore, aujourd'hui, développer le sens chrétien ? N'est-ce pas quelquefois le catéchisme qui écarte les enfants de l'Eglise ?*

— Il faudrait que ceux qui leur enseignent le catéchisme ne leur apparaissent pas comme des professeurs, ni le catéchisme comme une matière à apprendre. Dans une chrétienté où l'enseignement du catéchisme faisait vraiment partie de la vie des enfants, c'était très bien. Mais dans une culture laïcisée où on oppose souvent la culture humaine et la foi chrétienne, il faut faire attention ! Il y a toujours un risque de fidéisme, parce que le fondement religieux (au niveau humain) est laissé de côté. C'est peut-être cela qu'il faudrait transformer en premier lieu : il faudrait apprendre aux enfants à penser, ce serait mieux ; il faudrait leur faire un petit cours de philosophie tout simple, c'est-à-dire éveiller leur intelligence à chercher la vérité. Si on cherche *vraiment* la vérité, on s'oriente radicalement vers Dieu, qui est le Père de notre intelligence. Et par là on se dispose à recevoir la parole de Dieu qui éveille et nourrit en nous la foi.

Cela exigerait que des gens compétents dans l'éducation, dans l'instruction des jeunes, revoient tout cela ; c'est d'ailleurs ce que l'on essaie de découvrir dans beaucoup de lieux. Mais souvent les programmes sont si chargés que la catéchèse est "de trop". C'est une façon très élégante de chasser l'enseignement chrétien, de le supprimer. Ce n'est pas être directement contre (on dira : "Faites ce que vous voulez"), mais c'est mettre la famille chrétienne dans une situation telle qu'on ne peut plus enseigner les enfants. Il faudrait trouver une solution à cela...



— *Mais n'y a-t-il pas un travail à faire sur le contenu même de cette catéchèse ? Que dire de cette tentation qu'on a face à la déchristianisation, d'affadir le message pour essayer de le rendre accessible à un plus grand nombre ? N'y a-t-il pas un peu cette tentation aujourd'hui en matière de catéchèse ?*

— Aujourd'hui on charge tellement l'intelligence des enfants que la plupart (sauf les plus intelligents, qui arrivent à s'en tirer) en arrivent à avoir horreur du travail, alors qu'on devrait leur *faire aimer le travail*, parce que c'est essentiel dans l'éducation. Pour éduquer, il faut commencer par *faire aimer le travail*, et le chrétien doit faire aimer la Révélation, faire aimer l'enseignement de l'Eglise, le faire désirer. Si on l'impose de l'extérieur, on dégoûte ceux à qui on l'enseigne. De plus, en l'imposant, on le met sur le même plan que l'enseignement scolaire : les deux sont imposés, avec cette seule différence que d'un côté il y a des grades et que de l'autre il n'y en a pas. On met donc l'enseignement de l'Eglise dans une situation d'infériorité, et c'est la meilleure solution pour le supprimer ! En outre, on ne peut pas réduire l'enseignement de la foi à une compétence humaine ; c'est la vie chrétienne qu'on doit communiquer, de la manière qui conviendrait pour notre monde d'aujourd'hui.

— *Aujourd'hui, on constate la difficulté à être fidèle, fidèle dans le mariage, dans l'amitié, dans la relation avec Dieu... Quel prix la fidélité a-t-elle pour Dieu ? Et à la lumière de l'expérience de toute votre vie, qu'est-ce que la fidélité, pour vous ?*

— Jésus est le Fils fidèle, “le témoin fidèle”<sup>172</sup>, et il nous montre que l'amour du chrétien le pousse toujours à aller vers le Père, à accepter le bon plaisir du Père, à accepter qu'il y ait un premier et d'être lui-même en référence à ce premier. Dès qu'il

---

<sup>172</sup> Ap 1, 5 ; 3, 14. Cf. 19, 11

n'y a plus de père, c'est-à-dire dès qu'il n'y a plus de premier, la fidélité disparaît et c'est la relation qui la remplace. C'est curieux : la relation est comme le squelette de la fidélité ! On fait de la relation comme une idole (Brunschvicg, Hegel, la dialectique). La fidélité est à l'amour ce que la vérité est à l'intelligence. Mon amour est ce qu'il doit être, vrai et profond, quand il est fidèle. Cela regarde donc la personne, et pour le chrétien c'est le Père. On est fidèle *au Père* ; et le père terrestre, le père selon la chair et le sang, est représentant de la paternité de Dieu, figure de la paternité. Et le père spirituel, encore plus, est le représentant et l'instrument divin du Père. Aujourd'hui on veut supprimer cela, on ne veut plus que le point de vue horizontal de la relation, en supprimant le lien de l'amour. Car la fidélité est liée à l'amour ; elle n'est pas directement liée à l'intelligence, elle est liée à l'intelligence par l'amour. On est fidèle à rechercher la vérité, mais c'est par l'amour, par la finalité. C'est pour cela que la fidélité est cette relation avec le Père, qui est capitale parce qu'elle est première ; si cette relation n'a plus son caractère de vérité, d'authenticité (or on en est là aujourd'hui), il n'y a plus de vraie relation avec le Père, avec celui qui est Premier. La fidélité caractérise notre relation de fils à l'égard du Père, elle est filiale.

On peut mettre en parallèle la fidélité comme propriété de l'amour avec, du côté de l'intelligence, le besoin d'être extrêmement limpide, clair, précis.

— *Vous avez dit plusieurs fois que Jésus révèle le Père et qu'il nous envoie l'Esprit Saint. Qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est l'importance de la Trinité dans la vie du chrétien ?*

— Toutes les béatitudes sont trinitaires ; toutes doivent nous permettre de connaître le Fils, et par le Fils de connaître le Père, sous la motion de l'Esprit Saint. Les béatitudes sont l'œuvre du Fils et de l'Esprit, et le fruit de l'attraction du Père sur nous, donc l'œuvre du Père.

Les trois personnes divines agissent sur nous différemment. Il y a une parole de Jésus qui est extraordinaire et que la Très Sainte Vierge a dû garder longtemps dans son cœur : “Il est bon pour vous que je m’en aille, autrement je ne pourrai pas vous envoyer le Paraclet”<sup>173</sup>. Cette parole est très grande parce qu’elle nous montre que la Croix du Christ est bien avant tout pour glorifier le Père, et pour nous sauver, mais qu’elle est aussi pour, en nous sauvant, nous donner une dignité nouvelle, celle de pouvoir être conduits par le Paraclet. Et toute l’Eglise est conduite par le Paraclet, c’est-à-dire le don de l’Esprit Saint qui se fait d’une manière infiniment plus généreuse à cause de la Croix et par la Croix, par le sacerdoce du Christ. L’offrande que Jésus fait de lui-même (de toute son humanité) au Père à la Croix lui permet de nous donner le Paraclet ; c’est Jésus Grand Prêtre qui nous donne le Paraclet, qui nous l’envoie, et le Paraclet nous est donné personnellement pour habiter en nous et œuvrer en nous. “Vous ferez des œuvres plus grandes que moi”, dit aussi Jésus<sup>174</sup>. Comment cela est-il possible ? parce que nous les faisons en étant comme “possédés” par le Paraclet, et mus par le Paraclet. Nous pouvons alors, non pas faire des œuvres plus grandes que Jésus en intensité, mais des œuvres plus grandes du point de vue de l’*extension*. Il est évident que du point de vue de l’intensité, de l’amour, nous ne dépasserons jamais l’œuvre du Christ, qui est de s’offrir à la Croix. Cette œuvre-là est qualitativement infinie, et l’œuvre du Christ nous donnant Marie à la Croix est une œuvre infinie ; jamais nous ne ferons une œuvre aussi qualitative que celle-là. Mais du point de vue de l’extension, il est évident que l’œuvre des apôtres, l’œuvre de l’Eglise, dépasse celle du Christ.

Toute œuvre chrétienne relève du Christ, du Paraclet, et du Père. Et l’attraction du Père sur nous — l’attraction du “Père infiniment bon” —, l’attraction du Verbe et celle de l’Esprit

---

<sup>173</sup> Cf. Jn 16, 7.

<sup>174</sup> Cf. Jn 14, 12.

Saint, se réalisent avec la plus grande efficacité par la Croix de Jésus<sup>175</sup>. Le Père agit toujours sur nous avec le Fils et l'Esprit. Et l'action du Fils sur nous se réalise à travers la Croix du Christ et à travers sa Résurrection ; elle est donc plénière. Le Père se donne totalement en nous donnant Jésus, son Fils bien-aimé, à la Croix. Et le Fils, le Verbe de Dieu, se donne totalement à travers l'holocauste de la Croix. Et l'Esprit Saint se donne entièrement, personnellement, pour que nous puissions continuer le travail du Christ — en d'autres terres, en d'autres lieux, en d'autres temps, mais c'est toujours le même travail. Le Christ est toujours le même. Le Christ d'hier, le Christ du Moyen-Age, le Christ d'aujourd'hui, est toujours le même Christ<sup>176</sup>, et il exerce toujours la même action trinitaire, pour glorifier le Père et sauver les hommes par le Paraclet.

— *Jésus nous dit que personne ne peut venir à lui s'il n'a pas d'abord été appelé par le Père... Que faut-il faire pour être appelé ?*

— Il s'agit d'écouter. Le Père, il faut l'écouter, et lui demander de nous permettre de l'écouter au lieu d'être des petits bonshommes qui croient pouvoir tout faire parce qu'ils sont intelligents. Nous dépendons entièrement du Père, et nous devons lui demander de nous rendre capables de l'écouter. Car c'est ce que le Père nous demande : il nous donne son Fils, et nous demande de l'écouter à travers son Fils<sup>177</sup>. Il nous donne l'Eucharistie, et il nous donne sa parole, et toutes les paroles de Dieu qui nous sont données par le Christ sont présentes à notre cœur grâce à l'Esprit Saint<sup>178</sup>, qui nous les fait recevoir comme des paroles vivantes qui sont toujours *pour nous*.

---

<sup>175</sup> Cf. Jn 6, 44 : "Nul ne peut venir vers moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire" et 12, 32 : "Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes vers moi".

<sup>176</sup> Cf. He 13, 8 : "Jésus Christ est le même, hier, aujourd'hui et à tout jamais".

<sup>177</sup> Voir Lc 9, 35.

<sup>178</sup> Voir Jn 14, 26.

“Bienheureux les cœurs purs” : ils comprennent cela. “Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice” : eux aussi comprennent cela. “Bienheureux les pauvres” : parce qu’ils mendient toujours, ils comprennent cela.

— *Ce sera le moyen d’être un témoin authentique du christianisme ?*

— Oui, on peut être témoin authentique si on est pauvre, si on a faim et soif de la justice, si on demande la grâce d’être miséricordieux ; toutes les béatitudes, si nous les vivons, font de nous des témoins de la Très Sainte Trinité en étant témoins du Christ. La vie chrétienne ne peut être que trinitaire. C’est pour cela que, si nous sommes chrétiens, nous devons tout le temps revenir à la Croix du Christ, à son sacrifice, puisque là la Très Sainte Trinité nous est donnée. Nous avons même comme une effigie, une image, de la Très Sainte Trinité à la Croix. Peu avant la Croix, Jésus a dit : “Qui me voit, voit le Père”<sup>179</sup>. Donc celui qui regarde le Crucifié voit en lui le Père, et il peut découvrir que Marie à la Croix est l’image du Fils (à la Croix Marie est comme le Fils : elle reçoit tout et elle donne tout) et Jean celle de l’Esprit (il est comme le fruit de l’unité de Jésus et de Marie dans l’holocauste de la Croix). On peut dire qu’il y a comme une vision de la Très Sainte Trinité qui nous est donnée en plénitude par le mystère de la Croix. C’est une vision proprement chrétienne. Si seulement nous comprenions cette grâce inouïe qui nous est faite, d’être des fils du Père dans le Christ !...

---

<sup>179</sup> Jn 14, 9. Voir JEAN PAUL II, *Lettre pour le troisième centenaire de saint Paul de la Croix*, 1 et 2 (*La Documentation Catholique*, n° 2107, 1<sup>er</sup> janvier 1995, p. 9) : Dans sa Passion, qui “est aussi sa glorification, son exaltation, en tant qu’elle est accueil obéissant de l’amour infini du Père et sa communication à tous les hommes”, Jésus crucifié est, “selon l’expression de la Lettre aux Colossiens (1, 15), l’image vivante du Père, l’icône parfaite du Dieu invisible. (...) La mission fondamentale de l’Eglise de tous les temps —et en particulier à notre époque — est de mener l’humanité à rencontrer le Christ, à rencontrer son mystère pascal qui, par la Croix et la mort, conduit à la résurrection. Dans ce mystère, le Christ s’unit à chaque homme, il lui révèle le visage du Père et révèle pleinement l’homme à lui-même”.

Voir aussi *La gloire de la très Sainte Trinité dans la Passion du Christ* (audience générale du 3 mai 2000, *La Documentation catholique*, n° 2227, 4 juin 2000, p. 508).

## CHAPITRE IX

### **Bienheureux les persécutés pour la justice, le royaume des cieux est à eux**

— *Vous avez dit de la béatitude des pacifiques qu'elle est ultime, et vous avez souligné la correspondance des sept béatitudes avec les sept dons du Saint-Esprit. Mais saint Matthieu en donne une huitième. Comment comprendre cela ?*

— Saint Thomas s'est posé la question : Puisque les béatitudes correspondent aux sept dons de l'Esprit Saint (comme l'a montré saint Augustin), pourquoi saint Matthieu en mentionne-t-il une huitième ? Et à cette interrogation il donne une très belle réponse : la huitième béatitude est comme une confirmation et une manifestation des précédentes ; elle prouve, en quelque sorte, que la persécution "confirmera" dans la pauvreté et la douceur celui qui vit ces béatitudes (ainsi que toutes les autres), à tel point qu'aucune persécution ne pourra l'écarter de ces béatitudes<sup>180</sup>. Et saint Thomas (comme saint Augustin) voit une confirmation de cela dans le fait que la récompense promise à ceux qui sont persécutés pour la justice est la même que celle de la première béatitude, celle des pauvres en esprit : "Le royaume des cieux est à eux"<sup>181</sup>, ce qui montre que la huitième vient manifester la perfection des autres<sup>182</sup>.

— *Et pourquoi est-ce immédiatement après la béatitude*

---

<sup>180</sup> Voir *Somme théol.*, I-II, q. 69, a. 3, ad 5.

<sup>181</sup> *Loc. cit.*, a. 4, ad 2.

<sup>182</sup> Voir page suivante

*des pacifiques qu'est proposée, si j'ose dire, celle des persécutés pour la justice ? Humainement, c'est paradoxal ?*

— Quand on demande à Jésus ce qu'il est venu apporter, il n'hésite pas à dire qu'il apporte la division <sup>183</sup>. Comprenons bien : Jésus est pacifique, il apporte la paix, il nous donne la véritable et unique paix qui est la paix de Dieu, et à cause de cela il ne la donne pas "comme le monde la donne" <sup>184</sup>, mais *comme le Père la donne*. Et cette huitième béatitude nous montre *comment* Dieu nous donne la paix. Saint Bernard a été un grand pacifique, comme saint François, dans une très grande douceur (son amour pour Marie nous le fait comprendre), mais il était aussi quelqu'un qui n'a pas hésité à s'engager dans la lutte, une lutte pour la pauvreté et une lutte pour que la paix puisse rayonner. Cette béatitude des persécutés est pour ceux qui s'engagent dans la lutte ; en effet, si on s'engage dans une guerre on sera persécuté, car nécessairement il y aura division, et lutte, et on sera combattant et blessé. Les deux vont ensemble : on ne peut être combattant qu'en acceptant d'être blessé, sinon le combat n'est pas un combat d'amour, puisque dans le combat d'amour il faut être doux, et que pour être doux il faut être proche de celui qu'on veut redresser, qu'on veut conduire au Christ. Il faut le prendre par la main et donc accepter, étant proche de lui, d'être blessé avec lui ou à sa place. La parole extraordinairement forte de saint Paul :

---

<sup>182</sup> Cf. SAINT AUGUSTIN, *Explication du sermon sur la montagne*, 3, 10, pp. 29-30 : "La huitième sentence renvoie au point de départ, dont elle montre l'achèvement et la perfection. Aussi dans la première et la huitième nomme-t-on le royaume des cieux : *Heureux les pauvres par l'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux*, et : *Heureux ceux qui souffrent persécution à cause de la justice, car le royaume des cieux est à eux* ; on a déjà dit : 'Qui nous séparera de l'amour du Christ : la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive ?' (Ro 8, 35). Elles sont donc sept qui mènent à la perfection, la huitième illumine et manifeste ce qui est parfait, les premiers degrés reçoivent des autres leur perfection, et la huitième sentence noue avec le point de départ.

<sup>183</sup> Voir ci-dessus, pp. 39 et 83.

<sup>184</sup> Cf. Jn 14, 27.

accepter d'être anathème pour ses frères <sup>185</sup>, voilà ce qu'exprime cette dernière béatitude. La béatitude des artisans de paix, celle des cœurs purs, celle de ceux qui ont faim et soif de la justice, bref toutes les béatitudes, sont nécessairement vécues autrement que dans le petit "ronron" paisible de celui qui se retire loin de toutes les luttes et qui ne s'engage jamais. Cela, ce n'est pas être chrétien, ce n'est pas suivre le Christ. Jésus n'a jamais fait cela <sup>186</sup>.

Le père Dehau, en prêchant sur l'oraison, avait l'audace de comparer le ronronnement du chat qui se chauffe l'hiver auprès du feu et le vol de l'aigle qui s'élève très haut. Il y a, disait-il, deux sortes d'oraison. Il y a le "ronron" du chat qui se repose près du feu : "Comme c'est bon d'être à l'écart de ses frères pour être seul avec Dieu ! parce que Dieu, lui, est doux...". Mais cela, ce n'est pas la vie chrétienne, ce n'est pas l'oraison, ce n'est pas la douceur de Jésus. La douceur de Jésus est dans la lutte, elle est à la Croix, elle est pleine d'épines — la couronne d'épines. Et il y a le vol de l'aigle qui monte, qui monte sans regarder le sol qu'il a quitté, en offrant tout à Dieu, en donnant tout à Dieu. Le véritable homme d'oraison, le vrai contemplatif, a un très grand réalisme. Marie, à Cana, voit la misère des servants et elle la dit à Jésus ; et c'est bien cela, le contemplatif : il voit la misère des servants, des "fils de la servante de Dieu" <sup>187</sup>, qui sont plongés dans le combat, et tout près d'agoniser, et il

---

<sup>185</sup> Cf. Ro 9, 3.

<sup>186</sup> Voir Mc 6, 31-34 : "Il leur dit : 'Venez, vous autres, à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu'. Car les arrivants et les partants étaient nombreux, et on n'avait même pas le temps de manger. Et ils s'en allèrent dans le bateau vers un lieu désert, à l'écart. Et on les vit partir ; beaucoup les reconnurent et, à pied, de toutes les villes, on y accourut et on les devança. Et, en débarquant, il vit une nombreuse foule et il eut pitié d'eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger, et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses ». Voir aussi Mt 14, 13-14 : "L'ayant appris, Jésus se retira de là en bateau vers un lieu désert, à l'écart. Et, l'ayant appris, les foules le suivirent à pied des diverses villes. Et, en débarquant, il vit une foule nombreuse, et il eut pitié d'eux et guérit leurs infirmes".

<sup>187</sup> Cf. Ps 86, 16 ; 116, 16. Sag 8, 5.



les prend dans son cœur. Saint Dominique passait ses nuits en prière : “Seigneur, que deviendront les pécheurs ?”<sup>188</sup>. Dans les “neuf manières de prier”<sup>189</sup> de saint Dominique qui nous sont rapportées, on voit l’homme fort qui accepte de lutter. Cette huitième béatitude nous montre qu’il y a une modalité de lutte propre à chacune des béatitudes précédentes. Ce serait très intéressant, de voir les sept modalités de cette dernière béatitude, ou si l’on préfère la modalité particulière de la lutte du pauvre, de la lutte du doux, la note spéciale de lutte de celui qui pleure et qui, tout en pleurant, console (parce que s’il console il sera consolé, et il lutte tout en pleurant)... De même pour les autres béatitudes.

Chez ceux qui sont persécutés pour la justice il y a un risque de se rabattre sur une force tout humaine. C’est très difficile, de sanctifier la force. Sanctifier la force, c’est rejoindre Jésus dans sa colère. Jamais il n’y a eu une colère aussi forte que celle de Jésus dans le Temple, renvoyant les vendeurs, les chassant du Temple avec violence mais en même temps avec amour et donc avec une douceur, parce que c’est son zèle pour “la maison du Père” qui le dévore<sup>190</sup> ; c’est comme envoyé par le Père qu’il fait cela — d’où une modalité particulière d’amour. On pourrait dire que si celui qui vit vraiment de la béatitude des persécutés emploie des moyens très forts, voire violents, ces moyens seront marqués de l’onction de l’Esprit Saint. La colère du Christ a eu une efficacité qui s’est répandue dans tout Jérusalem. C’est pour cela que saint Jean situe cette colère tout à fait au début de la vie apostolique du Christ, après Cana. Jésus aurait-il pu faire ce geste à la fin de sa vie ? Cela semble impossible. C’est un geste, si j’ose dire, de jeunesse apostolique, d’ardeur apostolique, et en même temps Jésus est tellement doux ! mais pas de cette fausse douceur

---

<sup>188</sup> *Saint Dominique, son esprit, ses vertus*, p. 119 (Le seigneur Guillaume Pétri) : “Seigneur, ayez pitié de ce peuple ; que vont devenir les pécheurs !”.

<sup>189</sup> *op. cit.*, pp. 135-150.

<sup>190</sup> Voir Jn 2, 13-17.

qui supprime l'efficacité, qui est mièvre... La huitième béatitude rappelle que les béatitudes ne sont pas mièvres, que l'onction de l'Esprit Saint n'enlève rien à l'efficacité parce que l'amour est efficace et que seul il a une efficacité parfaite, mais une efficacité qui, précisément, vient de l'amour et retourne à l'amour ; on ne s'arrête pas à l'efficacité, on ne fait pas de l'efficacité une finalité. Cela, c'est la grimace du démon en face de la huitième béatitude. L'efficacité, la virilité demeurent. Personne n'est plus viril que le Christ, et personne n'est plus doux. Et la douceur des béatitudes est la douceur du cœur du Christ.

Il ne faut jamais oublier que la douceur suprême est dans le cœur de Jésus à la Croix, dans le cœur du Lion de Juda, celui qui est le héros de la force dans la souffrance. Rappelons-nous l'histoire de Samson et du jeune lion. Un jour, se rendant chez une femme qu'il voulait épouser, il avait vu un jeune lion venir vers lui en rugissant. Mû par "l'Esprit de Yahvé", il avait "déchiré le jeune lion comme on déchire un chevreau" ; et quelques temps après, retournant voir le cadavre du lion, il avait trouvé dans sa carcasse un essaim d'abeilles et du miel, et avait pris le miel pour le manger et en donner à ses parents. Après quoi, se rendant chez la femme pour un festin de sept jours, il avait proposé à ses compagnons cette énigme : "De celui qui mange est sorti ce qui se mange, et du fort est sorti le doux"<sup>191</sup>. Ce qu'il y a de plus doux était sorti de ce qu'il y a de plus fort. Et c'est toujours comme cela, la vraie douceur : elle sort de ce qu'il y a de plus fort. Toutes les béatitudes montrent quelque chose d'extrême qui sort de la lutte ; et c'est peut-être grâce à la huitième béatitude que nous pouvons comprendre le sens profond et divin de toutes nos luttes. Jésus permet que ces luttes s'abattent sur nous pour assumer progressivement notre irascible, notre capacité de briser, notre capacité de tuer le lion... Alors, sous l'action du Paraclet,

---

<sup>191</sup> Voir Jug 14, 5-14.

du Saint-Esprit, cette force brutale devient une force très douce, très aimante, qui conquiert ceux qui sont auprès de nous : “Bienheureux les doux, ils posséderont la terre”, c’est-à-dire que tous ceux qui sont indifférents seront comme obligés, par cette douceur qui vient de la force, de suivre comme des agneaux. La terre — nous l’avons déjà rappelé <sup>192</sup> — “vient au secours de la Femme”, au secours de celui qui ne sait pas où aller, qui n’est pas enveloppé par la douceur de la maternité divine de Marie, la douceur de celle qui, dans une force si grande, se tient debout au pied de la Croix : *Stabat Mater* <sup>193</sup>.

Il faut comprendre que toutes ces béatitudes impliquent des extrêmes. C’est pour cela qu’elles nous font un peu peur ! Et si Jésus a donné cette “charte” des béatitudes au début de sa vie apostolique, c’est pour qu’on puisse le suivre jusqu’au bout, jusqu’à la Croix. Parmi les douze Apôtres (les onze sans compter Judas), seul Jean a suivi Jésus jusqu’au bout. Pierre, qui était fort, a eu peur du ricanement de la servante <sup>194</sup> ; et parfois le ricanement de la servante nous fait peur, et nous n’osons pas dire que nous sommes chrétiens ; nous avons peur d’être enveloppés du vêtement du Christ, du linceul... Seul l’amour divin peut nous permettre de suivre Jésus jusqu’au bout. N’est-ce pas pour cela que Thérèse de l’Enfant-Jésus nous est donnée comme Docteur de l’Eglise ? “Dans le cœur de l’Eglise, ma Mère, je serai l’Amour.” <sup>195</sup> Thérèse de l’Enfant-Jésus a lutté inlassablement comme une petite enfant de Dieu, avec une générosité et un calme étonnants ; elle qui par tempérament était très nerveuse, très bouillante, elle a tout donné dans la patience et l’amour. Et elle nous est donnée comme Docteur. Au moment des plus grandes luttes, c’est la petite Thérèse qui nous apprend la douceur

---

<sup>192</sup> Voir ci-dessus, pp. 77 et 130.

<sup>193</sup> Jn 19, 25.

<sup>194</sup> Voir Jn 18, 15-17.

<sup>195</sup> Ms B, 3 v°, 28, *op. cit.*, p. 226.

dans la force ; et toutes les béatitudes exigent de nous de dominer toutes nos passions par la charité, sous l'action des dons du Saint-Esprit, donc dans la douceur mais sans abandonner la force ; et les sept dons du Saint-Esprit sont tous "mobilisés" pour que nous puissions vivre de ces sept béatitudes.

— *Dans la béatitude de ceux qui sont persécutés pour la justice, quelle est l'attitude à avoir face à la calomnie et au mensonge ? Faut-il se défendre ?*

— Oui, on doit se défendre du mensonge, parce qu'on ne peut pas pactiser avec le mensonge ; il détruit l'amour, il détruit la fidélité.

— *Et face à une condamnation injuste ?*

— Oui, on doit se défendre. Si on est condamné injustement, on doit se défendre. Si on ne peut pas se défendre, on fait appel à un ami qui nous défendra ; parce qu'il y a là quelque chose qui brise la justice, et briser la justice est très grave. Enlever à une personne la possibilité d'avoir une activité, un rayonnement, supprimer ce rayonnement, c'est une injustice terrible, parce qu'elle touche la personne.

— *Et dans ce cas-là, quelles sont les armes divines ?*

— C'est la recherche de la vérité, et remettre les choses dans leur vraie lumière, combattre pour le Christ et combattre pour la vérité. Je n'ai pas le droit de laisser le père du mensonge<sup>196</sup> tout dominer. Dans le secteur où j'ai autorité, je dois combattre cela. Et si ce secteur est proprement la recherche de la vérité, et donc a un caractère universel, je dois lutter partout où je vois que

---

<sup>196</sup> Voir ci-dessus, p. 127 et note 107.

la vérité est bafouée. Mais comme je ne peux pas tout faire, je choisis ce qui me semble capital, principal. Car je peux avoir la tentation de baisser les bras en voyant que cette injustice est partout et que mon action est nulle comparativement à ce qu'elle devrait être. De ce fait, je risque de considérer que ce n'est pas la peine de se battre, parce qu'on est battu d'avance. En réalité on n'est jamais battu d'avance, parce qu'on est victorieux d'avance, en tant que chrétien. Jésus est victorieux.

— *Mais alors, si le Christ a pris sur lui “une fois pour toutes”<sup>197</sup> les misères de toute l'humanité, pourquoi y en a-t-il encore ? et pourquoi devrais-je m'en faire puisqu'il les a toutes prises et que dans tous les cas je serai sauvé ?*

— Parce que Dieu veut nous laisser notre liberté, et qu'il y a un ennemi (Satan) qui, lui, est toujours en activité, et qui ne peut pas supporter que l'homme soit transformé par les béatitudes, transformé par la grâce chrétienne, revêtu du sang du Christ. Pour lui c'est insupportable, alors il lutte. Et le Père lui laisse une certaine liberté — bien qu'il soit “jeté bas”<sup>198</sup> à la Croix — pour que nous puissions nous battre avec Jésus, afin que nous puissions connaître avec lui une amitié dans le combat. Parce que c'est souvent dans le combat qu'on découvre la vraie fidélité, le véritable amour.

— *Je pense au cas de Job, ou du paralytique : “Ne pêche plus, il t'arriverait pire encore”<sup>199</sup>. Beaucoup de gens prétendent encore que le mal est une punition de Dieu, que leurs malheurs, leurs souffrances, leurs maladies, sont une punition pour leurs péchés.*

---

<sup>197</sup> Cf. He 7, 27 ; 9, 12, 26 et 28.

<sup>198</sup> Jn 12, 31.

<sup>199</sup> Jn 5, 14.

— Ce n'est pas cela. On peut dire que les conséquences du péché originel sont une punition de Dieu, mais il faut bien comprendre que c'est *pour un plus grand bien*, et c'est ce *plus grand bien* qu'on doit regarder. Ce qui est terrible, c'est que toujours on supprime la finalité. Un combat sans fin, sans finalité, n'a plus de sens, il est vain.

— *Et quand Jésus dit au paralytique : "Il t'arriverait pire encore", cela sous-entend qu'être paralysé était une sanction ?*

— Non, c'était un mal, que Dieu a permis. Dieu a voulu que, de fait, le péché originel ait des conséquences. Il aurait pu ne pas y avoir de conséquences, mais Dieu a voulu qu'il y en ait pour montrer la gravité de la faute première retombant sur le benjamin, le petit dernier ; et surtout pour s'en servir en vue d'un plus grand bien à travers et par le mystère de Jésus.

— *Mais quand Jésus dit au paralytique : "Il t'arriverait pire encore", cela sous-entend qu'il risque la correction ?*

— Jésus veut dire qu'il lui arrivera pire encore parce qu'il n'aura pas compris que Dieu l'aime et que, si Dieu lui a fait ce don gratuit de la guérison, il doit le remercier ; autrement il sera ingrat et ajoutera donc à ses fautes passées son ingratitude à l'égard de Dieu. L'action de Dieu est bonne, elle est miséricordieuse, elle nous rachète, elle nous sauve... *mais nous ne la recevons pas*. Nous ne voulons pas être sauvés par un autre : nous voulons nous sauver nous-mêmes. Il y a toujours en nous un orgueil latent qui veut cela. Le démon est anti-béatitude parce que, dans son orgueil, il veut et prétend être à la place du Christ.

— *Quand Jésus lui dit : "Va, ne pèche plus, car il t'arriverait pire encore", il lui demande de ne plus pécher, ... mais il le menace aussi.*

— Il lui dit : “Attention, parce que tu vis dans un milieu où il y a une lutte constante et que si tu ne prends pas garde à cette lutte, et si tu n’as pas ce lien avec moi, tu tomberas encore plus bas”. Ce n’est pas une menace, même pas une correction. Jésus, dans son amour pour cet homme, ne veut pas qu’il tombe plus bas, alors il l’avertit. Un homme averti en vaut deux.

— *La Providence ne peut-elle pas être considérée comme une fatalité ?*

— Non. La Providence n’est pas une fatalité. La fatalité est une nécessité en dehors de la liberté des personnes ; elle existe à l’intérieur de connexions entre causes et effets, et entre causes et effets qui sont en dehors de la liberté de l’homme, en dehors de son autorité. La fatalité correspond donc à un ordre antérieur à mon intelligence. Si j’avais l’intelligence de tous les événements, c’est-à-dire de la volonté de Dieu et de la volonté du démon, il n’y aurait pas de fatalité. Ce qu’on appelle “fatalité” est une méconnaissance des liens qui peuvent exister entre causes et effets. Alors on dit : “C’est fatal, c’est nécessaire”. Mais lorsque l’intelligence divine intervient, il n’y a pas de fatalité, il y a la volonté divine, qui peut se manifester par l’attraction de la finalité, et à travers les causes secondes. La fatalité concerne toujours les causes secondes, parce qu’on ne veut pas regarder la Cause première. Si on regarde la Cause première, on est au-delà de la fatalité.

— *Mais si je suis né dans une situation de souffrance, si je suis né dans un pays de souffrances, si je suis né dans le malheur, j’ai envie de réagir et de dire : “Mais, mon Dieu, je n’ai pas demandé à vivre, je n’ai pas demandé à subir ce qui se passe, je n’ai pas demandé à me trouver dans cette situation ! Alors, pourquoi devrais-je souffrir, puisque je n’ai rien demandé ?”.*

— Je n’ai demandé à Dieu ni de naître, ni de vivre, c’est évident. Je n’existe que par la miséricorde de Dieu, qu’en vertu de

sa bonté. Donc, si je n'existais pas, je ne pourrais pas donner mon avis ! Il est vrai que, comme créature, je suis dans un état de dépendance absolue à l'égard de quelqu'un que je n'ai pas choisi ; mais cette situation n'est pas une situation mauvaise, parce que je dépends d'un Etre qui est infiniment bon, et qu'en me créant il me communique quelque chose de sa propre bonté.

L'acte créateur n'est donc pas un acte qui me met dans une situation impossible ! au contraire. Si je reviens à l'acte qui m'a créé, je vois que la situation est merveilleuse : je suis un être pauvre, dépendant de Dieu, qui peut reconnaître cette dépendance et qui, par là, peut agir avec Dieu, coopérer avec Dieu en fils bien-aimé. Je ne dois pas voir *que* les conditions mauvaises dans lesquelles je suis. Par exemple, je suis né en plein milieu d'une guerre dans des circonstances particulièrement graves et difficiles, et je peux très bien n'avoir eu autour de moi personne qui puisse m'assurer un milieu paisible ; j'ai donc été traqué, obligé de rester dans ce milieu hostile qui ne me voulait que du mal... Cela arrive, mais je peux, à travers les circonstances, découvrir qu'il y a dans mon activité quelque chose qui pourrait me mettre dans un état meilleur. Celui qui découvre cela arrive alors à comprendre que tous les événements peuvent venir à son secours, et qu'il peut arriver à une situation toute différente. Cela peut aussi traîner, et c'est terrible d'être dans une situation où je ne vois rien... et qui dure. Mais il y aura toujours dans ma vie humaine un moment où je pourrai sortir de cette situation, trouver quelque chose qui m'aidera à sortir de moi-même. Un jour ou l'autre, tout être humain sera dans une situation où il pourra opter pour le bien ou au contraire pour le mal. Ce sera évidemment une situation moins immédiatement profitable que la situation de quelqu'un qui a été préservé. Mais Dieu, qui crée par bonté, qui est mon Père, tient compte de tout cela. De toute façon cette situation, pour celui qui la subit, n'est pas éternelle, il y aura toujours dans sa vie un moment où il pourra opter pour le bien.



## CONCLUSION

### *Les béatitudes et les présences du Christ*

Réfléchissons maintenant sur l'ordre des béatitudes en les rapprochant des sept modalités de la présence de Jésus que nous trouvons dans l'Évangile de Jean. Pourquoi ? parce que les béatitudes, nous devons les vivre avec Jésus dans une présence spéciale à nos frères. Chaque béatitude est un envol vers Dieu, vers le Père — l'envol le plus prodigieux et le plus généreux qui soit, puisque venant du cœur de Jésus il saisit notre cœur pour que nous répondions à son appel ; et d'autre part, par les béatitudes, nous devons témoigner de cette présence de Jésus pour nos frères.

Regardons l'ordre de ces béatitudes. A première vue, il semblerait qu'il n'y en ait aucun ; mais nous pouvons être sûrs qu'il y en a un, parce que Jésus agit toujours sous la motion de l'Esprit Saint, et donc toujours selon un ordre de sagesse. Et c'est cet ordre de sagesse que nous devons essayer de découvrir. Si, par l'Esprit Saint, dans la charité, nous sommes mis en connaturalité avec les béatitudes — et c'est peut-être l'œuvre propre du Paraclet, de nous mettre en connaturalité avec les béatitudes —, nous pouvons alors découvrir leur ordre divin.

Les Pères de l'Église (les premiers théologiens) disaient que la parole de Dieu est comme du silex, et que quand on frotte l'une contre l'autre deux paroles de Dieu, le feu jaillit, comme de deux silex. C'est pour cela qu'il est bon de rapprocher les présences du Christ des béatitudes. *Les béatitudes*, qui nous

sont données au début de l'Évangile du premier évangéliste, Matthieu, doivent nous faire découvrir les *présences* du Christ, qui nous sont données par l'ultime Évangile, celui de Jean. Le lion de Juda et l'aigle se rejoignent.

“Bienheureux les pauvres” : c'est la condition *sine qua non*. On ne peut rien faire si on n'est pas pauvre, parce que la pauvreté permet à l'Esprit Saint d'agir sur nous : nous nous ouvrons à lui et comprenons que nous ne pouvons mener notre vie chrétienne que dans la docilité à l'Esprit Saint. C'est pour cela que la béatitude des pauvres revient tout le temps. On l'a aimée quand on était jeune, on l'a aimée quand on était en pleine force, on l'a aimée au milieu des conquêtes et des batailles de l'homme fort. On pourrait reprendre ici ce que saint Jean dit dans sa première Épître, quand il s'adresse aux enfants, aux jeunes gens, et aux pères<sup>200</sup>. C'est vrai : la béatitude des pauvres est déjà pour les “commençants” ; c'est la première chose que Jésus enseigne. J'allais presque dire que sur la pauvreté on bâtit tout. Si donc on a à faire une œuvre “divine”, la base est la pauvreté. Il faut être pauvre de cœur, pauvre au plus intime de soi-même, et pauvre aussi matériellement. Cela n'exclut pas la prudence, car être pauvre est une grande prudence, c'est la prudence des conseils évangéliques.

Après cette béatitude des pauvres, qui est le fondement sur lequel on peut construire, vient celle des doux. Cette qualité de douceur doit toujours coexister avec la pauvreté. La pauvreté humaine, quand elle est mal acceptée, nous met de mauvaise humeur, il faut le reconnaître. Quand on n'a pas ce qu'il faut on a des complexes, alors on est de mauvaise humeur, et on fait comme les hérissons qui, dès qu'ils sentent les difficultés, se replient sur eux-mêmes, se roulent en boule et hérissent leurs piquants — alors que la pauvreté divine apporte la vraie douceur.

---

<sup>200</sup> Voir 1 Jn 2, 12-14.

Jésus commence donc par nous donner les conditions nécessaires, toujours nécessaires, pour bâtir, pour nous bâtir nous-mêmes comme chrétiens. Le “temple” divin <sup>201</sup> que nous construisons en nous doit être construit à partir de la pauvreté et dans la douceur.

Mais forcément viennent les difficultés... “Bienheureux ceux qui pleurent.” Quand on commence quelque chose on a une ardeur juvénile, et quand le Seigneur nous demande de commencer une œuvre à 60 ans, on redevient tout jeune. Cependant le soir (pas en face des autres, mais le soir), quand la journée a été trop rude et que tout a dégringolé dans nos mains, on pleure mais on est consolé, parce que ces faillites indiquent que l’œuvre était faite dans la pauvreté et la douceur. Quand quelque chose se fait dans la force, les gens se taisent ; quand cela se fait dans la douceur, on est sûr d’avance qu’on sera attaqué. “Bienheureux ceux qui pleurent”... C’est merveilleux, cette béatitude, parce que cela nous donne un courage extraordinaire. On se dit : “Que ce soit si difficile, c’est normal ; c’est le signe que le Bon Dieu est là, près de nous, et que nous ne faisons pas notre œuvre mais la sienne. Ce n’est pas facile à vivre, mais c’est bien, justement parce que ce n’est pas facile !”. Toute œuvre divine est difficile, pénible, il y a des “ratés”, et des ratés tels que si on n’avait pas une force divine on arrêterait tout.

Après “Bienheureux ceux qui pleurent”, il y a “Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice”. Là, c’est un nouveau désir. Quand on pleure, normalement il y a découragement. Quelqu’un qui pleure ne prend plus d’initiatives, il se retire (on dit que les animaux féroces se retirent dans les pleurs pour mourir). Au contraire, la béatitude de ceux qui pleurent donne une nouvelle jeunesse. C’est cela qui est extraordinaire dans les œuvres de Dieu : quand il y a un échec, quand il y a des choses lourdes à porter et que des personnalités importantes nous

---

<sup>201</sup> Voir 1 Co 3, 16-17 et 6, 19 ; 2 Co 6, 16 ; Eph 2, 21-22.

considèrent comme des imbéciles d'avoir fait cela, comme des hommes imprudents qui auraient dû se taire, c'est la béatitude des pleurs, et ces pleurs ont une fécondité merveilleuse : ils nous donnent une nouvelle joie, un nouvel élan, un nouveau désir : le désir de l'homme de Dieu, le désir de l'espérance — "Dieu est là pour m'aider, pour que de ces pleurs jaillisse quelque chose de tout à fait nouveau qui vient de lui". Quand on fait une œuvre humaine on risque de prendre les vieilles pierres, ce qui est proche de nous. L'Esprit Saint, lui, fait toujours quelque chose de nouveau — mais sans que tout soit nouveau, car nous ne sommes pas créateurs et vouloir tout faire à nouveau serait de l'orgueil ; on bâtit sur ce qui "tient" dans l'ancien, sur ce qui est la Tradition de l'Eglise. Mais la Tradition de l'Eglise, c'est le cœur de Marie (parce que la Tradition commence par Marie, qui "gardait toutes ces choses dans son cœur" <sup>202</sup>) ; et Marie nous aide à discerner ce qui est juste et ce qui ne l'est pas, ce qui est de Dieu et ce qui n'est pas de Dieu. C'est elle qui nous fait comprendre ce qui est juste et purifié dans la Tradition ; on cherche avec son intelligence, mais on se confie au cœur de Marie pour qu'elle nous montre ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Et c'est grâce à elle qu'on entre dans cette nouvelle béatitude : celle de la faim et soif de la justice, de la justice du Père. Quand on a beaucoup pleuré, le Père essuie les larmes de son enfant ; c'est le Père lui-même qui fait cela. Alors il y a un contact nouveau avec le Père, une nouvelle expérience tout intime, toute vraie. Il nous donne faim et soif de sa justice, et il n'y a que cela qui demeure : la justice de Dieu, le bon plaisir du Père, dans tous les domaines.

Beaucoup autour de nous comprennent difficilement cette justice du Père. Il faut alors avoir un cœur très miséricordieux pour ne pas les écarter trop rapidement, mais au contraire, les recevoir et les aider. Alors on marche avec les pauvres du

---

<sup>202</sup> Voir Lc 2, 19 et 3, 51.

Seigneur. Ce qu'on leur demande, c'est d'être des pauvres du Seigneur, et on marche en cordée dans la miséricorde, dans la béatitude des miséricordieux. La béatitude des miséricordieux nous permet de continuer notre route avec des amis, avec des disciples, avec des hommes qu'on regarde avec miséricorde, comme Dieu les regarde. Beaucoup ne sont pas capables de vivre tout de suite de la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice ; mais quand la miséricorde est prolongée, quand on reprend indéfiniment le pardon, quand on pardonne sans fin et qu'on n'exclut pas les autres à cause de leurs bêtises ou à cause des manques de compréhension, une merveille apparaît à travers cette béatitude des miséricordieux : "Bienheureux les cœurs purs".

C'est Dieu lui-même qui met en nous l'exigence de la pureté du cœur. Il faut avoir une grande miséricorde à l'égard de soi-même et à l'égard du prochain pour découvrir la pureté du cœur et, en la vivant, vivre aussi la béatitude des pacifiques.

Jésus, en nous enseignant les béatitudes, nous montre comment se fait cette montée vers le Ciel, pour des hommes comme nous qui sommes si peu capables de ce que Dieu nous demande de faire ! Par nous-mêmes nous sommes si peu "adaptés" à cela ! Les hommes voudraient toujours adapter avant de commencer. Jésus ne fait pas cela ; il veut que nous ayons en lui une confiance *totale*, et que jamais les échecs ni les pleurs ne nous arrêtent. A-t-on échoué ? on ne va pas s'arrêter... mais on va "contourner". Jésus nous dit qu'il faut être simples comme des colombes, mais aussi prudents comme des serpents<sup>203</sup> : alors on "contourne" — c'est la stratégie divine de la miséricorde. La miséricorde, ce n'est pas aller "tout droit" ; c'est très curieux ! La béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, c'est "tout droit", c'est net ; la miséricorde, elle, doit être inlassable. On

---

<sup>203</sup> Voir Mt 10, 16.

aurait tendance à dire : *Omnis homo mendax*, “tout homme est menteur”<sup>204</sup>. Une fois de plus j’ai été beaucoup trop naïf, j’ai cru que les hommes comprendraient la vérité. Mais non, ils ne la comprennent pas, c’est bien trop difficile. Ils sont tout le temps à retomber dans leurs erreurs, ils sont séduits...”. Quelqu’un qui est séduit, on a envie de l’exterminer ! Mais non, il faut être miséricordieux, il faut accepter de toujours recommencer... Et par la miséricorde nous serons des cœurs purs, pour nous-mêmes et pour le prochain, et nous serons des hommes pacifiques.

Jésus nous a montré cela admirablement par ses disciples. C’est particulièrement éloquent (du moins il me semble) dans l’Evangile de Jean, que j’ai lu et relu pour essayer d’en découvrir l’ordre. C’était cela que je cherchais — un ordre de sagesse —, parce que Jésus est mû par l’Esprit Saint ; donc tout ce qu’il fait, il le fait en Fils bien-aimé du Père selon un ordre de sagesse divine.

Dans cet Evangile, on voit au début les *éclosions* de la vie apostolique de Jésus (du chapitre 2 au chapitre 5 inclus). Puis, du chapitre 6 au chapitre 12 inclus, ce sont les *grandes luttes* (“Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice”), puis la *dernière semaine* du Christ (du chapitre 12 au chapitre 19), et enfin *la Résurrection et les apparitions du Christ ressuscité* (chapitres 20 et 21). Or à travers les grandes luttes se révèlent sept *présences* du Christ, dont il faudrait voir si elles coïncident avec les sept béatitudes de saint Matthieu.

Première affirmation du Christ, au chapitre 6 : “Je suis le Pain de Vie”<sup>205</sup>. C’est une fameuse présence, celle-là ! elle justifie toutes les adorations à l’égard de l’Eucharistie. Puis : “Je suis la Lumière du monde”<sup>206</sup>. En faisant un geste de miséricorde

---

<sup>204</sup> Ps 116, 11 ; cf. 12, 3 ; 62, 10.

<sup>205</sup> Jn 6, 35 et 48.

<sup>206</sup> Jn 8, 12.

extraordinaire, à l'égard de la femme adultère, Jésus nous montre qu'il est la Lumière du monde. C'est lui qui nous fait aimer les hommes qui sont dans le monde. Puis : "Je suis"<sup>207</sup> ; là Jésus s'attribue personnellement ce que Yahvé, Dieu, avait dit de lui-même dans la première Alliance : le "Je suis"<sup>208</sup> qui exprime la transcendance. Puis Jésus affirme : "Je suis la Porte"<sup>209</sup> — par son humanité il est la Porte, comme il est le Pain — et : "Je suis le Bon Pasteur"<sup>210</sup>, "Je suis le Fils de Dieu"<sup>211</sup>, et enfin : "Je suis la Résurrection"<sup>212</sup>.

Ces sept affirmations, ces sept présences du Christ, il faut les vivre dans la prière, parce que toute prière doit s'achever dans une présence. Et toutes les béatitudes nous donnent la présence de Dieu. Essayons de le comprendre.

"Bienheureux les pauvres" est lié à "Je suis le Pain". C'est la pauvreté suprême. Aucun d'entre nous ne pourrait dire à son ami : "Je suis ton pain". Seul Jésus peut le dire, et il nous donne l'Eucharistie pour que nous comprenions *jusqu'où il nous est donné*. C'est donc par l'Eucharistie que nous pourrions vivre la béatitude des pauvres.

"Bienheureux les doux" est lié à "Je suis la Lumière du monde". Rien n'est plus doux qu'une lumière d'amour. Les Grecs parlaient de "l'aurore aux doigts de rose". "La lumière de l'aurore, dont l'éclat grandit jusqu'au plein jour"<sup>213</sup>, c'est bien celle de Jésus, c'est sa douceur. Pour avoir de la béatitude des doux une image sensible, assistons au lever du soleil. Il y a là une

---

<sup>207</sup> Jn 8, 24 et 28.

<sup>208</sup> Voir Ex 3, 13-15.

<sup>209</sup> Jn 10, 7 et 9.

<sup>210</sup> Jn 10, 11 et 14.

<sup>211</sup> Jn 10, 36.

<sup>212</sup> Jn 11, 25.

<sup>213</sup> Prov 4, 18.

douceur extraordinaire. Pas toujours, car il y a des jours où tout est voilé, où tout est dans la lutte, où on ne voit rien... mais on attend que le soleil ait la bonté de se lever !

“Je suis” est lié à “Bienheureux ceux qui pleurent”. Quand on pleure, on se replie sur soi-même dans l’immanence la plus absolue, et celui qui pleure tout le temps est toujours replié sur lui-même, il n’arrive pas à s’en sortir. C’est au moment où on est le plus enfermé en soi-même qu’on a le plus besoin de redécouvrir que le plus intime de nous-même *n’est pas nous*. Au plus intime de mon âme il n’y a que Dieu, mon Créateur, qui a le droit d’être là chez lui parce qu’il est chez moi avant que j’y sois : “Je suis”. La relation entre ce “Je suis” et la béatitude de ceux qui pleurent, je ne la découvrirai jamais si *je ne veux pas* la découvrir. Mais si je le veux, je découvre que c’est Jésus qui est le plus en moi <sup>214</sup> ; au-delà de mon “moi” — de ce moi que j’aime tant ou que je déteste ! —, il y a Dieu, il y a Jésus, et je suis totalement relatif à lui. Alors il me console, et lui seul me console dans mes pleurs, parce que lui ne m’abandonne jamais. Il est (si j’ose dire !) propriétaire de cette petite maison que je suis, il *m’habite*, et il se dévoile quand je n’en peux plus. Il est toujours là, lui...

“Je suis la Porte” est lié à “Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice”. Je me souviens d’avoir voyagé un jour vers Jérusalem avec un Evêque de là-bas qui m’avait éclairé sur cette affirmation : “Je suis la Porte”. Il m’avait dit : “N’oublions pas qu’ici on vit dans des grottes, et que la porte est donc très importante ; d’une certaine manière c’est la porte qui fait la maison ! on ferme la porte et on est chez soi”. Dans la béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice, il y a comme une nouvelle naissance. Et c’est vrai, c’est une nouvelle naissance en ce sens

---

<sup>214</sup> Il est, comme le dit saint Augustin, « plus intime que l’intime de moi-même, et plus élevé que le sommet de moi-même (*interior intimo meo et superior summo meo*) » (*Les Confessions*, III, VI, 11, B.A. 13, p. 383).



qu'on va habiter autre part que chez soi : on va habiter avec Jésus, en Jésus — “Je suis la Porte.” Et par lui, on va habiter dans le Père, on va habiter la justice du Père.

“Je suis le Bon Pasteur” rejoint la miséricorde. Cela, c'est très facile à comprendre, car la miséricorde du Bon Pasteur, cela va de soi. Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Et ce dont on a le plus besoin, c'est de savoir qu'on est connu par Jésus, Bon Pasteur. Il y a quelqu'un qui me connaît et qui m'aime. Peu importe que les autres ne me connaissent pas, puisqu'il y a quelqu'un qui me connaît et qui est mon ami, “l'ami des hommes”, le Bon Pasteur. Je suis sa petite brebis, il me connaît, et même quand je ne peux plus parler il m'entend. Un enfant qui ne parle plus, qui ne peut plus parler parce qu'il a trop mal ou parce qu'il a trop d'amour, parce qu'il aime trop, le Bon Pasteur l'entend toujours. Saint Thomas d'Aquin a dû découvrir le Bon Pasteur quand, à la fin de sa vie, il a dit (selon la légende) : “Je ne vais plus rien écrire, je ne peux plus écrire...”. Il avait découvert le cœur du Bon Pasteur.

“Bienheureux les cœurs purs” est lié à “Je suis le Fils de Dieu” et “Bienheureux les pacifiques” à “Je suis la Résurrection”. C'est la Résurrection qui est la seule paix, parce que c'est la victoire plénière de l'amour qui s'impose à tous. Et ce n'est pas seulement Jésus ressuscité, c'est *plus* que Jésus ressuscité ; c'est Jésus qui *est la Résurrection*. On n'est pas assez attentif à cela. Il *est* la Résurrection, c'est-à-dire qu'il est la victoire, il est la paix, il est la gloire.

C'est beau, de mettre en parallèle l'ordre des béatitudes et celui des présences. Cela nous aide à mieux comprendre la présence du Christ pour nous. Et nous comprenons que toutes les béatitudes nous conduisent à découvrir le *Fils de Dieu*. Je ne peux pas vivre la béatitude des cœurs purs sans cette présence de Jésus comme Fils de Dieu, Fils du Père : le Verbe. La béatitude des cœurs purs, c'est la lumière dans l'amour absolu, la lumière absolue dans l'amour absolu, la lumière adéquate à l'amour absolu,

la pureté de Dieu. Bienheureux ceux qui vivent de ce mystère du Verbe, de Jésus Fils bien-aimé du Père. Et Jésus, le Bien-aimé du Père, me donne cette pureté du cœur, et par cette pureté du cœur je comprends ce qu'est la paix pour les hommes, pour tous les hommes : *Jésus est la Résurrection.*

### *Les béatitudes et la personne humaine*

Les béatitudes nous permettent de comprendre en profondeur l'œuvre de la grâce chrétienne et la transformation qu'elle opère dans notre personne humaine. Ce sont les béatitudes qui nous montrent ce qu'est une personne humaine *chrétienne*, parfaite chez les saints mais existant déjà en nous comme le levain qui transforme la pâte. Notre pâte humaine est ordonnée à être une personne humaine, et par la grâce du Christ (c'est l'œuvre du Paraclet en nous) elle est ordonnée à une transformation complète. Ainsi, notre autonomie personnelle est complètement transformée par la *béatitude des pauvres* ; parce que la pauvreté, c'est dépendre de Dieu, mais aussi ne plus dépendre *que* de Dieu. Or, quand il ne dépend plus que de Dieu, l'homme est souverainement indépendant, il a une autonomie radicale à l'égard de tous les hommes, mais en vivant une dépendance radicale à l'égard de Dieu.

L'homme acquiert par la prudence une certaine domination sur lui-même, une certaine maîtrise de lui-même. Chez un chrétien, cette prudence est transformée par le don de conseil, qui nous permet de vivre de la *béatitude des doux* — comme l'autonomie du chrétien est le fruit de la béatitude des pauvres, elle-même fruit du don de crainte.

Le philosophe reconnaît que le corps n'est pas seulement un *avoir* : il fait partie de mon *être*, très profondément ; mon corps fait partie de ma propre personne humaine, mais il est pour

ma personne humaine un *conditionnement* substantiel<sup>215</sup>. Il faut bien maintenir ces deux aspects. Le corps est à la racine de tous les conditionnements. Par le corps je suis partie d'une société, par le corps je suis partie de l'univers, par le corps je subis tous les conditionnements possibles. Mon corps lié à mon âme est vraiment un conditionnement substantiel que je porte en moi. Ce conditionnement peut donc m'arrêter, me limiter d'une manière terrible. Le don de science, qui me fait vivre de la *béatitude de ceux qui pleurent*, me permet de voir tous ces obstacles et de les dépasser. J'ai la possibilité de transformer le milieu dans lequel je vis. Comme certains animaux font leur coquille, l'homme aussi fait sa coquille. Les animaux la font instinctivement, l'homme la fait consciemment et artistiquement. Il est capable de modifier, de transformer l'œuvre de Dieu. Cependant, dans cet univers qui lui permet de vivre, il n'a pas le droit de toucher à certains points qui rendraient l'univers incapable d'être un milieu vital. Toucher à l'atmosphère sans savoir ce que l'on fait, sans en connaître les conséquences, c'est très dangereux, on le sait. L'art donne à l'homme des initiatives qui peuvent être très bonnes pour lui, qui peuvent l'aider profondément et changer beaucoup sa manière de vivre, mais l'art est toujours un enfant terrible qui peut toucher à des choses auxquelles il ne doit pas toucher. Et ce qui est très particulier, c'est que l'homme ne les connaît pas. La *béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice* vient transformer cet art, et vient donner à l'homme sa vraie indépendance. C'est l'art du Saint-Esprit en moi qui me donne cette béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice.

L'homme, s'il est capable de construire autour de lui un milieu, de transformer son milieu de vie, est aussi capable d'aimer son semblable d'un amour d'amitié. L'amitié est au-delà de la prudence. Elle est, je dirais, ce qui va modifier tout mon être dans mes rapports avec l'autre, avec mon ami ; et, par la grâce de Dieu,

---

<sup>215</sup> Voir ci-dessus, p. 107.

le don de piété me permet de vivre de la *béatitude des miséricordieux*. Je ne suis plus seulement un homme capable d'aimer et de choisir mon ami ; je deviens un homme capable, par la béatitude de la miséricorde, d'aimer tous les hommes et d'être bon, comme le Christ, pour *tous* les hommes.

Au-delà de l'art et de l'amour d'amitié, il y a la recherche de la vérité, il y a cette éclosion de l'intelligence pour elle-même. Je ne suis une personne humaine que si j'ai découvert la grandeur de cette recherche de la vérité. C'est là que je coopère de la manière la plus profonde avec Dieu, Père de mon âme. Cette recherche de la vérité est transformée par la grâce du Christ, au plus intime de moi-même, par le don d'intelligence : c'est la *béatitude des cœurs purs*. Correspondant à l'autonomie qui est en moi, il y a la recherche de vérité qui me fait découvrir mon Créateur et donc entrer dans l'adoration, qui est une remise libre de toute ma personne à l'acte créateur de Dieu sur moi. Je me remets entre les mains de Dieu, je me remets à sa toute-puissance de Créateur Père de mon âme, je "rejoins" son acte créateur, et je l'adore ; et l'adoration est transformée par le don de sagesse pour que je vive la *béatitude des artisans de paix*.

Il y a donc une transformation très profonde de ma personne humaine par les dons du Saint-Esprit, par les béatitudes vécues en moi. C'est vraiment comme une reprise de l'acte créateur, ou une continuité où je coopère avec Dieu en ami pour qu'il forme en moi une personnalité nouvelle qui ne supprime pas ma personne humaine, mais qui lui donne une dimension tout à fait spéciale du fait qu'elle devient l'ami du Christ. Je comprends alors que ma personne humaine transformée par la grâce, transformée par l'amour du Christ pour moi, me fait vivre beaucoup plus profondément *ce que je suis* et *ce que je dois être*. L'être et le devenir sont unis dans la finalité de la béatitude. Humainement l'être et le devenir ne sont jamais unis, ils sont toujours, non pas en lutte, mais distincts. Par la grâce, dans la grâce, ils s'unissent. Nous devenons tous des enfants de Dieu, des fils bien-aimés du Père.

### *Les idéologies athées : des anti-béatitudes*

C'est contre cette transformation de la personne humaine en enfant de Dieu que le démon lutte le plus. S'il y a un regard philosophique sur les idéologies athées, il y aura aussi un regard chrétien qui y discernera une action du démon sur les hommes. L'action du démon sur nous, à son sommet, est toujours une action idéologique. Ce que le démon veut posséder, c'est notre intelligence et notre cœur, parce que ce sont les parties spirituelles de notre personne, les parties par où nous pouvons atteindre Dieu. Nous pouvons donc échapper à l'action du démon en étant dans le Ciel<sup>216</sup> ! comme l'enfant nouveau-né de l'Apocalypse. Et le démon attaque l'activité de l'intelligence et de la volonté en nous faisant croire à certaines idéologies qui, toutes, saisissent quelque chose d'humain qui est en nous, et qui sont comme une caricature des béatitudes. Parce que le démon agit toujours d'une façon anarchique, il n'y a pas d'œuvre, et il n'y a pas d'unité dans ce qu'il fait : on cherche en vain. Celui qui cherche l'unité dans les idéologies athées perd son temps. Mais il y a quelque chose qui dépasse le démon, c'est qu'il agit toujours en opposition au Christ, en opposition à Dieu. C'est donc l'ordre que nous découvrons dans les béatitudes et celui que nous découvrons dans les présences de Jésus qui nous permettent d'ordonner les grimaces du démon, les anti-béatitudes, les actions propres de l'Antéchrist.

L'Antéchrist ne peut pas être une personne, parce qu'on ne peut pas singer le Verbe, qui est une personne divine ; mais on peut singer l'homme que le Verbe a assumé en s'incarnant. Et c'est cette intelligence humaine et ce cœur humain, que le Verbe

---

<sup>216</sup> Voir Ap 12, 4-5 : "Le Dragon se tint devant la Femme qui allait enfanter, pour dévorer son enfant, lorsqu'elle l'aurait enfanté. Et elle enfanta un fils, (...) et son enfant fut emporté vers Dieu et vers son trône".

a assumés en s'incarnant, que le démon attaque. Les tentations du Christ au désert se sont terminées parce que le Christ a renvoyé le démon, mais le démon ne s'avoue jamais vaincu, et ne s'avouera jamais vaincu. Il dira tout le temps qu'il est victorieux, et que l'homme, le chrétien, n'a qu'à se taire. Les béatitudes doivent donc nous aider à dépister tous les antichrists, les idéologies athées, idéologies anti-chrétiennes. Et c'est très utile pour nous, d'étudier non seulement l'ordre des béatitudes et l'ordre des présences du Christ en nous, mais aussi la manière dont le démon essaie de nous attaquer directement à travers ces béatitudes. Si le chrétien, hélas, oublie facilement les béatitudes, le démon, lui, ne les oublie jamais, et il attaque toujours l'homme en le mettant en opposition à l'égard des béatitudes, donc de sept manières qui correspondent aux sept grandes idéologies contemporaines.

Sartre (1905-1980), qui cherche éperdument la gratuité et qui tombe dans l'angoisse, caricature la *béatitude des pauvres*. Avec sa "néantisation" il essaie d'aller plus loin que la béatitude des pauvres, et c'est par là qu'il séduit : l'homme est capable de nier, et plus il nie quelqu'un de grand, plus il s'exalte ; plus il piétine l'autre, plus il s'exalte. Nier Dieu, c'est l'exaltation suprême. Rejeter le Christ, c'est l'exaltation suprême, c'est la possibilité de se mettre *avant* Dieu. La possibilité de nier Dieu est pour l'homme la possibilité de se mettre *avant* Dieu et donc de ne plus dépendre de personne, d'être lui-même source de sa propre autonomie.

Huxley (1887-1975), par l'évolutionnisme, va s'opposer à la *béatitude des doux*. Il y a dans l'évolutionnisme une espèce de douceur qui provient de ce qu'on nie la puissance du Créateur. L'évolutionnisme dépasse en quelque sorte la puissance du Créateur, il se met au-delà, parce qu'au fond l'être n'est plus regardé, on ne voit plus que le vivant, qui explique que le milieu dans lequel il vit le transforme. Le vivant, s'il n'est plus rattaché à l'être, peut avoir une possibilité de transformation indéfinie. Tout s'explique de l'intérieur par le vivant, c'est le vivant qui se transforme lui-même : on n'a plus besoin de Dieu. Le vivant

devient “créateur” de sa transformation parce qu’il n’y a plus de différence entre l’être et la vie, donc plus d’extériorité ; or la violence vient toujours de l’extérieur. On est donc en face d’une vie pleine de douceur puisqu’elle se transforme par elle-même, et non plus par un autre. N’étant plus soumise à un autre, elle est son propre maître. C’est donc une opposition au don de conseil : on n’a plus à demander conseil, on a absorbé l’autre dans une sorte d’immanentisme parfait.

Auguste Comte (1798-1857) exalte le “comment” et la finalité est supprimée. Elle est déjà supprimée chez Sartre et Huxley, qui au fond sont positivistes, mais Auguste Comte, qui est le père du positivisme, donne la condition *sine qua non* de toute idéologie athée : supprimer le “pourquoi” et mettre à sa place le “comment”. Le “comment” n’est plus second, il est premier et prend toute la place. On ne regarde plus que la causalité matérielle ; et comme la causalité matérielle est le conditionnement suprême, on va supprimer la causalité et il ne restera plus que le conditionnement. On est là en face d’une opposition violente à l’égard de la *béatitude de ceux qui pleurent*, de ceux qui attendent le secours de Dieu et du Christ. On est en face de l’anti-sauveur : on veut être soi-même sauveur, puisqu’il y n’a plus de mal : on a supprimé la finalité et on n’est plus que dans le conditionnement.

La grande opposition à l’égard de la *béatitude de ceux qui ont faim et soif de la justice*, c’est Nietzsche (1844-1900), qui a découvert le “surhomme”, cette anti-béatitude : l’homme n’a plus à chercher la justice en dehors de lui, il a à chercher en lui la possibilité d’être lui-même au-delà de toute justice. Il y a dans l’homme une puissance, celle de l’art, par où il est unique. L’homme se dépasse lui-même tout en restant homme ; il se finalise à l’intérieur de lui-même, il est sa propre fin par son art. L’art devient ce qui peut donner à l’homme la satisfaction la plus parfaite. C’est sa justice. L’homme existe dans l’art, et donc il existe par lui-même et pour lui-même dans son activité artistique. L’art transforme tout, parce que l’être n’existe plus comme être

distinct du devenir ; en transformant la forme, la relation, je transforme l'être, et je me transforme en "surhomme".

Il y a ensuite l'idéologie du marxisme qui est l'antithèse de la *béatitude des miséricordieux*. Il y a chez Marx (1818-1883) une fausse miséricorde. On regarde les plus pauvres, ceux qui sont abandonnés de la société, qui sont réduits à être des esclaves parce qu'ils travaillent pour les autres, pour le patron, et que le patron s'approprie le fruit du labeur de tous ceux qui travaillent pour lui. Il les vole, il leur vole leur être ; d'où cette réaction, d'être soi-même par son travail, et par là d'être miséricordieux, sauveur des pauvres, des travailleurs.

L'anti-béatitude de *ceux qui ont le cœur pur*, c'est Brunschvicg (1869-1944) : arriver à la pureté de l'être mathématique, toujours en ne regardant plus la finalité, mais soi-même dans la relation. On est relatif à soi-même, et dans sa relation à l'égard de soi-même on se contemple, on s'aime, on a une limpidité absolue.

Enfin, l'antithèse des *artisans de paix* est l'héritage de Freud (1856-1939), la négation de la paternité. Ce qu'il y a de plus "anti-paix", c'est de tuer son père, puisque toute paternité est gardienne de la paix. Le père est père lorsqu'il communique son héritage à son fils, et que l'héritage paternel passe dans d'autres mains paisiblement — car c'est autour du patrimoine que se font les divisions : patrimoine familial, patrimoine culturel, etc. Le freudisme attaque la paix par cette violence d'opposition vis-à-vis du père, qui va jusqu'à tuer la paternité.

Quant à la philosophie hégélienne, elle est présente partout, à la fois chez Brunschvicg et dans la dialectique marxiste ; c'est pour cela qu'on a pu parler d'un hégélianisme de droite et d'un hégélianisme de gauche, Gog et Magog<sup>217</sup>. Et la limpidité suprême de Hegel se retrouve dans l'herméneutique, parce que

---

<sup>217</sup> Ap 20, 8.



la dialectique s'impose comme la seule méthode qui permette d'atteindre la vérité. C'est l'exigence de chercher la vérité qui est mise en question et qui est absorbée, supprimée par une recherche *en dehors du contenu* : la *méthode* pour elle-même. L'herméneutique, c'est le serpent qui se mord la queue, qui veut trouver la vérité dans ce repliement de l'intelligence qui ne cherche plus rien de *l'autre*, qui cherche tout dans *l'immanence*. C'est l'immanence du penseur, de l'homme, qui est tout ; c'est sa sincérité qui prend tout.

C'est cela qu'on doit dépister dans chacune de ces positions athées : chacune d'elles supprime Dieu, supprime l'être, et ramène tout soit à la vie, soit à l'art, ou à la transformation de tout. Et là l'herméneutique est en quelque sorte la clef de voûte, pour permettre de comprendre ces différentes idéologies et de les respecter. On les respecte en mourant à soi-même, en disparaissant, en disant qu'il n'y a plus que cette méthode-là.

Il faudrait réfléchir davantage à cela. Au fond, la dialectique remplace la procréation, ou elle remplace le point de vue de la finalité. On est en face d'une procréation immanente, constante, à l'infini, et l'herméneutique plaide cela comme étant : "Enfin, l'homme est Dieu".

### *Marie, chef-d'œuvre du Paraclét*

Au terme, nous pouvons regarder Marie, la Femme, qui nous est donnée par Jésus en surabondance d'amour : Marie nous est donnée comme une surabondance, mais quand il s'agit de l'amour de Dieu rien n'est plus nécessaire que la surabondance. Marie est donnée à Jean à la Croix, et à travers Jean elle nous est donnée à nous aussi, et à tous les hommes. Et on peut dire que Marie nous est donnée à la Croix à travers les béatitudes ; car si

toutes les béatitudes nous parlent de Jésus, elles nous parlent aussi de Marie. En effet, qui a vécu pleinement de ces béatitudes si ce n'est Jésus, et Marie ? Nous devons donc aller vers Jésus avec Marie et par elle, à travers ces béatitudes. Pour connaître Jésus, la voie la plus simple et la plus vraie sera de le découvrir comme le faiseur de paix, comme le cœur pur, comme le miséricordieux par excellence — tout ce qu'il fait est miséricordieux —, comme celui qui a faim et soif de la justice, comme le pauvre, comme celui qui est infiniment doux à notre égard... Et chaque fois que nous découvrons Jésus, Jésus *se donne*. Et la miséricorde la plus grande de Jésus, c'est de nous donner Marie ; sa douceur la plus grande, c'est de nous donner Marie ; et sa pauvreté la plus grande, c'est de nous donner Marie...

“Bienheureux les faiseurs de paix” : Jésus réalise parfaitement la paix en nous donnant Marie, la Reine, celle qui est la paix dans un amour de surabondance. Jésus, en étant le cœur pur par excellence, nous donne cet autre cœur pur qui est le cœur de sa Mère ; il nous donne la béatitude des cœurs purs en Marie, mais il nous donne *plus* que la béatitude, car Marie est *plus* que la béatitude, comme Jésus est *plus* que la béatitude. Les béatitudes se terminent dans la personne de Jésus et dans la personne de Marie, et Jésus nous donne Marie à travers toutes ces béatitudes. L'Eglise est là pour garder ces béatitudes ; l'Eglise est visible et elle vit toutes ces béatitudes à travers ses saints à la suite de Jésus, avec et par Marie.

## TABLE DES MATIÈRES

PREFACE		9
PROLOGUE		13
CHAPITRE I	“Mon royaume n’est pas de ce monde”	20
CHAPITRE II	Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux est à eux	45
CHAPITRE III	Bienheureux les doux, ils posséderont la terre	66
CHAPITRE IV	Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés	94
CHAPITRE V	Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés	120
CHAPITRE VI	Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde	143
CHAPITRE VII	Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu	166
CHAPITRE VIII	Bienheureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu	187
CHAPITRE IX	Bienheureux les persécutés pour la justice, le royaume des cieux est à eux	214
CONCLUSION		225



## DU MEME AUTEUR

*Les trois sagesse*. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Fayard (collection "Aletheia"), Paris 1997.

### Ouvrages de philosophie

*Introduction à la philosophie d'Aristote*,  
Editions universitaires, Paris 1991.

*Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ?* 5 fascicules :

- I. *Signification de la métaphysique*. -
- II. *Signification de l'Être*. -
- III. *Le problème de l'ens et de l'esse* (Avicenne et saint Thomas).
- IV. *Néant et être* (Heidegger et Merleau-Ponty). -
- V. *Le problème de l'être chez certains thomistes contemporains*.  
Téqui, Paris 1975.

*Philosophie de l'art*, 2 tomes,  
Editions universitaires, 2<sup>e</sup> éd., 1991 et 1994.

*L'être*. Essai de philosophie première,  
deux tomes (le second en 2 volumes),  
(Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris 1972-1974.

*De l'être à Dieu*. De la philosophie première à la sagesse,  
Téqui, Paris 1977.  
Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :

- I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. -
- II. *Philosophie et foi*, Téqui 1978. -
- III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

*Lettre à un ami. Itinéraire philosophique*,  
Editions universitaires, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1992.

*Le manteau du mathématicien*, Entretiens avec Jacques Vauthier,  
Mame-Ed. universitaires, Paris 1993.

*De l'amour*,  
Mame, Paris 1993.

### Ouvrages de pédagogie familiale

*Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille*,  
Le Sarmant-Fayard, Paris 1987.

*Liberté, vérité, amour*,  
Fayard (collection "Aletheia"), Paris 1998  
(nouvelle édition des Questions disputées, Beauchesne, Paris 1972).



### Ouvrages de théologie spirituelle

- Le mystère de l'amitié divine*,  
Luff-Egloff, Paris 1949 (épuisé).
- Un seul Dieu tu adoreras* (Je sais-je crois, 16),  
Arthème Fayard, Paris 1958 (réimprimé\* ).
- Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne*, 2<sup>e</sup> éd.,  
Fayard (collection "Aletheia"), Paris 1999.
- Saint Thomas docteur, témoin de Jésus*, 2<sup>e</sup> éd.,  
Saint-Paul, Fribourg-Paris 1992.
- Mystère du Corps mystique du Christ*,  
La Colombe, Paris 1960 (épuisé).
- Analyse théologique de la Règle de saint Benoît*,  
La Colombe, Paris 1961 (épuisé).
- La symbolique de la messe*,  
La Colombe, Paris 1961 (épuisé).
- Le mystère de l'Eglise*. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet  
("Verse et controversé", 3),  
Beauchesne, Paris 1967.
- Le mystère du Christ crucifié et glorifié*, 2<sup>e</sup> éd.,  
Fayard (collection " Aletheia "), Paris 1996.
- "Abba, Père"* (Αββὰ ὁ Πατήρ)  
Ed. bilingue, Ephèse Editions 1994 (épuisé).
- L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie*,  
Le Sarment-Fayard, Paris 1995.
- Suivre l'Agneau*,  
Tome I, 2<sup>e</sup> éd., Saint-Paul, Paris 1995.  
Tome II, Saint-Paul, Paris 1999.
- "J'ai soif". Entretiens sur la Sagesse de la Croix*,  
Saint-Paul, Paris 1996.
- Le mystère de Joseph*,  
Saint-Paul, Paris 1997.
- L'Acte d'offrande. Retraite avec la petite Thérèse*,  
Saint-Paul, Paris 1997.
- Le secret du Père*,  
Saint-Paul, Paris 2000.
- Trois mystères de miséricorde*,  
Parole et Silence, Paris 2000.

\* Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fley.





Achévé d'imprimer en Juin 2001  
Réalisé par l'atelier Esope Lyon-Chamonix  
pour le compte de © Groupe Fleurus-Mame / Fondation Hommes de Parole  
Dépôt Légal 2<sup>ème</sup> trimestre 2001  
Imprimé en France



Groupe Fleurus-Mame  
15/27 rue Moussorgski - 75018 Paris  
Fondation Hommes de Parole  
CH - 1207 Genève - 2 ruelle de la Vinaigrierie  
F - 69003 Lyon - 97 avenue de Saxe  
[www.hommesdeparole.com](http://www.hommesdeparole.com)

# *“Je suis venu jeter un feu sur la terre”*

Luc 12,49

## ENTRETIENS AUTOUR DES BÉATITUDES

*Qui est Dieu ?*

*Dieu dans la vie de tous les jours, l'Ancien Testament,  
les Evangiles, l'Eglise, le scandale de la Croix,  
la division des Chrétiens, la souffrance, le mal,  
la mort, la solidarité, l'amour humain, la politique, la guerre ...  
Le message du Christ et l'Espérance  
dans les grandes épreuves de notre temps.*

*Toutes ces questions sont ici éclairées à la lumière des béatitudes  
qui seules permettent de saisir l'œuvre de la grâce  
chrétienne et la transformation qu'elle opère en nous.*

*Les Pères de l'Eglise prétendent que la parole de Dieu est du silex  
et que quand on frotte deux paroles de Dieu ensemble, alors naît un feu.*

*Le père Philippe a rapproché les sept présences du Christ des béatitudes.  
Il a allumé un grand feu qui réchauffe le cœur et éclaire les intelligences.*



*Le père Marie-Dominique Philippe, religieux dominicain,  
fondateur de la Communauté Saint-Jean, a toute sa vie étudié,  
prêché et enseigné la philosophie, (spécialement la métaphysique)  
et la théologie, d'abord au couvent dominicain du Saulchoir,  
puis à l'université de Fribourg (Suisse) et enfin à l'École Saint-Jean.*

*Ouvrage réalisé à partir d'entretiens avec Alain Michel*

M A M E



19€ - 124,60 F  
I.S.B.N. 2.7289.1007.3